Alan Haigh

La porte des ténèbres



Le Masque

Fantastique

LA PORTE

DES TÉNÈBRES

NOTE DE L'ÉDITEUR

Les volumes de la collection sont imprimés en très grande série.
Un incident technique peut se produire en cours de fabrication et il est possible qu'un livre souffre d'une imperfection qui a pu échapper aux services de contrôle.
Dans ce cas, il ne faut pas hésiter à nous le renvoyer. Il sera immédiatement échangé.Les frais de port seront remboursés.

ALAN HAIGH

LA PORTE

DES TÉNÈBRES

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
17, RUE DE MARIGNAN, 17

© ALAN HAIGH ET LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES 1977.
Tous droits de traduction, reproduction, adaptation, représentation réservés pour tous pays.

Sibiti chounou, sibiti chounou
Sibit adi china chounou
Ils sont sept, ils sont sept,
Ils sont deux fois sept.

PROLOGUE

Comme est longue la route qui mène au gibet…

Seule la lune nous éclaire, et je bute à chaque instant contre les pavés inégaux. Mes gardes doivent saisir mes bras liés pour me soutenir et me guider.

Un à un je repasse par tous les endroits où s'accomplit mon destin, où la mécanique qui devait me broyer se mit en action… Voici le mail… l'école… ma maison… et la route immense, bleue de lune, montant vers la colline…

Je voudrais que cette montée s'éternise, ne prenne jamais fin, que jamais je n'arrive au bout de cette course, pour me trouver confronter avec un atroce destin…

J'ignore quelle nouvelle terreur m'attend là-haut, et je prie en mon cœur pour quelle me soit épargnée.

Espoir vain, je le sais. Le filet s'est refermé sur moi. Je n'ai jamais eu aucune chance d'y échapper. Tout était en place dès les premiers instants. Dès que je m'assis dans l'autorail…

CHAPITRE I

Paquets au-dessus de la tête, ma valise entre les jambes, un panier dans les côtes, un gosse braillant à l'arrière de l'autorail, des cahots secs au moindre tournant, et ils sont nombreux sur ce parcours, voilà mon lot depuis deux grandes heures.

Le front appuyé contre la vitre, je regarde inlassablement la nuit. J'ai eu tout loisir de la voir naître et grandir, estompant les lointains, approchant par les brusques échappées des routes déchirant les bois, montant au sol comme un brouillard. Peu à peu je n'ai plus distingué que les plus proches fermes, perdues dans un moutonnement de jeunes champs et de pâtures, où l'on hâtait vaches et moutons. Soudain, les collines dressées serrèrent la nuit contre la voie. Maintenant, de loin en loin, j'entrevois un rectangle lumineux me disant que le monde existe toujours. Ou alors le lampadaire cru d'une halte en plein vent, perdue au milieu des terres…

Un bien morne passe-temps… Sans doute, mais que faire d'autre ? Nous nous serrons à trois sur les banquettes prévues pour deux. Une moitié seulement des néons est allumée et dispense une

lumière insuffisante pour lire, uniquement capable de tirer de l'ombre cette foule bruyante qui m'enveloppe.

Je la regarde : gros visages rougeauds, femmes sans âge, jeunes filles attifées sans goût, garçons bruyants et contant, avec de gros rires, des histoires grivoises, usées déjà au temps de Noé. Un morne découragement me submerge, ajoutant à la lassitude au voyage, un grand écœurement qui m'écrase et me brise par anticipation… Voilà la compagnie qui m attend pour des mois, des années peut-être… Avec pour seule distraction le café où l'on joue aux fléchettes et où l'on tape le carton.

Les arrêts deviennent de plus en plus fréquents. Chaque fois un brusque courant d'air balaye la voiture, assainit un peu cette atmosphère confinée, pleine de relents de sueur et de corps pas lavés. Pour un instant est secoué cette somnolence qui maintenant nous abat tous. Combien de temps cela va-t-il encore durer ? Je voudrais tant détendre mes jambes.

J'ai tort de m'en soucier. Je sais que je dois descendre au terminus : à Sarff, selon les instructions de cette lettre, venue compléter mon télégramme de désignation.

Y a-t-il au monde quelqu'un qui agisse comme nous ? Partant pour l'autre bout du pays, sur la foi d'un télégramme qui pourrait être l'œuvre d'un mauvais plaisant ? ÊTES DÉSIGNÉ PROFESSEUR À SARFF… ENTRÉE EN FONCTION IMMÉDIATE… Et voilà… Mais il y a la lettre. Elle est là, contre ma poitrine, cette lettre qui m'a tant intrigué et qui m'intrigue encore. Très sèche, très froide, et très détaillée, elle m'informait sur l'heure des trains, les détails de l'itinéraire… Elle contenait même les tickets de chemin de fer… Voilà qui n'est pas courant… Une initiative du directeur, craignant de perdre son professeur ? J'en doute. Bien qu'ils doivent être

rares ceux qui acceptent de s'enterrer dans un pareil trou… Mais je n'avais guère le choix. Voici des mois que j'attendais en vain. « On » semble avoir fait le vide autour de moi, pour me forcer la main et m'envoyer à Sarff. Mais pourquoi ?

Je n'ose imaginer ce qui m'attend. J'ai en vain consulté mon atlas. Ce doit être un de ces bleds où Dieu n'est jamais passé, une de ces écoles rurales drainant les petits paysans des alentours.

Curieuse cette réaction du contrôleur quand je lui ai présenté mon ticket. Il a eu comme un sursaut, il a approché le ticket de la lumière, comme pour bien se rendre compte qu'il ne s'était pas trompé. Puis il m'a contemplé avec un étrange regard.

— Vous allez bien à… Sarff ?

Et comment !… Cela s'est passé peu après le départ de C…, l'autorail n'emmenait pas plus d'une demi-douzaine de voyageurs. J'ai eu le loisir de saisir ma valise, de l'ouvrir, de lui mettre sous le nez mon télégramme de désignation. Il a hoché la tête, un peu perplexe.

— Oui, c'est bien ça… C'est plus loin que le terminus…

J'ai dû avoir l'air passablement ahuri, car il a grimacé quelque chose qui pouvait passer pour un sourire. Et il m'a dit, comme pour s'excuser de son étonnement :

— Vous savez, il est tellement rare que quelqu'un se rende là…

Charmant ! Le bout du monde quoi… Les limités de l'œcoumène, comme aurait dit un Athénien.

… L autorail ralentit. Une halte encore… Non, une petite gare, avec Un quai et une clôture, et, devant elle, une petite place, où une ronde de dominos noirs tourne inlassablement autour d'un grand feu, au rythme d'un tambour obsédant.

Les derniers voyageurs restants se lèvent. Les hommes allument une cigarette. Les femmes s'emparent des paniers et des paquets. Chacun se prépare à descendre. Serais-je arrivé ? Je me lève, je regarde le quai, j'essaye de déchiffrer dans la nuit le nom de la gare. Je n'arrive pas à le lire, mais il est trop long. Ce n'est certainement pas ici que je dois descendre. Le contrôleur passe à ma hauteur.

— C'est le terminus pour nous. Nous changeons de conducteur. Dans quatre minutes vous partirez pour… là-bas.

Il a parlé assez haut, et l'on me regarde avec étonnement. Je vais profiter de la halte pour me dégourdir les jambes. En passant j'avise une femme avec une fillette, essayant d'extraire du filet une énorme valise. Je la saisis et la porte sur le quai, suivi de la mère qui tient la gamine par la main. Quand elle me voit remonter dans la voiture, la femme esquisse un geste, comme pour me héler… Puis elle laisse retomber la main, et hausse les épaules, entraînant un peu rudement sa fille qui me regarde avec de grands yeux.

Qu'a-t-elle voulu me dire ?… Qu'importe. Je vois des voyageurs chuchoter en me regardant, maintenant que je suis à nouveau assis contre la vitre… Mais ils se hâtent vers ce car, stationnant sur la place et éclairé par les reflets du feu.

Un homme sort des bâtiments, salue le contrôleur, monte, traverse la voiture, éteint les néons au passage et allume quatre ampoules ordinaires, qui dispensent une clarté jaune et faible.

Les portes pneumatiques se ferment en soupirant. Nous repartons, roulant dans la nuit vers une forêt.

… Je suis seul, appuyé à la fenêtre ouverte. Avec là-bas, perdu dans sa

cage de verre, le conducteur. Quand je tourne la tête, il m'apparaît brumeux au travers de la vitre sale. Une pénombre m'enveloppe, et une clarté faible traverse les vitres, mourant sur le ballast. Elle suffit cependant pour dessiner à traits brouillés des taillis épais, des fourrés, et parfois des fûts immenses, montant droit vers le ciel, d'un seul élan vertigineux. Je ne vois plus les étoiles. L'écran des branches et du feuillage doit me le masquer. Je ne croyais pas qu'il existait encore dans cette région, des forêts aussi denses.

Le vent de la vitesse me porte une odeur de terreau, de résine, de vie secrète… L'autorail accélère sa course. Un bruit enfin… Il cesse presque aussitôt. Nous roulons maintenant sur une voie en talus, qui domine les fourrés. Pourtant, c'est à peine si, parfois, je distingue une fugitive étoile, vite fauchée par de grandes ombres rapides et très noires.

Nous traversons une forêt qui semble remonter aux premiers âges du monde, tant je la devine géante et touffue, impénétrable et pleine de mystère. Elle doit isoler Sarff du reste du monde mieux que ne le ferait une muraille.

Une nouvelle fois je connais le coup de cafard. Jamais mon exil ne me parut plus lourd. Pendant des années je vais m enterrer dans un coin perdu, coupé de tout, privé de tout… Je logerai dans un bled situé à une heure d'autorail d'une ville, passe encore… Mais il me faudra au moins trois heures pour atteindre C… qui n'est rien d'autre qu'un gros village.

Me voilà voué à une vie de cénobite, sans nourriture intellectuelle, destiné au lent abrutissement… Mais que puis-je faire d'autre ? J'ai vingt-deux ans, un diplôme en poche depuis l'été passé, et jusqu'à hier j'attendais un poste illusoire… Il y a trop de licenciés en français, et je dois m'estimer heureux, même si je suis accepté comme pion. C'est ce que m'a fait comprendre mon tuteur. Oh ! j'étais libre de refuser mais en ce cas… « tire-toi d'affaire, mon garçon ».

Il avait hâte de me voir partir. Il ne m'a jamais aimé. Supporté seulement. Mais pourquoi ? D'où lui venait cette méfiance à mon égard ? Cette suspicion dont il entourait tous mes actes ?

Sans cesse à m'épier, à me soupçonner, il semblait toujours craindre quelque chose. J'ai bien lu le soulagement sur son visage quand je lui ai annoncé que j'acceptais ce poste. Il en devint presque cordial, tant il était heureux de me savoir loin. Mais pourquoi cette hâte et cette délivrance ? Car c'est bien d'une délivrance qu'il s'agit.

Jamais je ne fus à sa charge. L'héritage de mes parents a suffi pour payer mon entretien et mes études. Il n'en reste plus que des miettes, mais je suis maintenant majeur… Et je ne crois pas avoir été particulièrement désagréable à son égard. J'étais même tout prêt à l'aimer quand il vint me trouver, après l'accident de voiture qui me *rendit* doublement orphelin. Je me suis jeté contre lui pour pleurer. Je n'en pouvais plus. Je m'étais contenu jusqu'alors, et c'était un gros effort pour l'enfant que j'étais. Quand il est entré, j'ai cru retrouver une présence, quelqu'un qui me consolerait, qui me redonnerait le goût de la vie.

Dès le premier instant il m'a tenu à distance, me repoussant doucement, mais fermement chaque fois que je tentais de m'approcher de lui. Il me considérait alors d'un regard bizarre. Il n'y entrait pas de la haine, cela j'en suis certain, mais autre chose. Une inquiétude mal définie qui pouvait ressembler à de la peur, mais qui n en était pas vraiment.

Je me suis heurté au même mur chaque fois que j'ai voulu en savoir plus sur mes parents. Jamais je n'ai pu connaître les circonstances exactes de

leur mort. Ce furent toujours des visages fermés que l'on m'opposait, des propos lourds de sous-entendus, des « mon pauvre enfant, tu le sauras toujours trop tôt… »

J'en ai conclu qu'il s'agissait d'un de ces secrets « honteux » que les familles taisent farouchement. Sans doute se sont-ils suicidés, ce qui expliquerait cette gêne et ce silence… Mais pourquoi se seraient-ils tués ? Je me souviens d'eux comme d'un couple joyeux, aimant la vie et m'adorant, moi leur joie et leur fierté… Il s'est bien trouvé quelqu'un pour me dire qu'on peut se tuer pour trop aimer la vie, pour avoir atteint un sommet de plénitude et ne pas vouloir en descendre. Cela me paraît purement absurde et insensé. Et mes parents étaient normaux.

Alors je ne sais pas. Il y a là un mystère. Et me sera-t-il possible de l'éclaircir un jour ?

Un autre mystère : l'origine de cette lettre qui craque contre ma poitrine. De plus en plus je doute qu'elle vienne du directeur de l'école. Aucun commentaire, une liste sèche d'instructions. Et sur le timbre un cachet qui est celui de C… et non celui de Sarff… En plus des instructions, les tickets de chemin de fer, et une adresse : 42, chaussée des Forges. Mon logement y est déjà retenu. Je dois m'y rendre dès mon arrivée ; je n'ai à me soucier de rien…

J'en suis heureux. Il sera plus de neuf heures quand je débarquerai en pleine nuit dans un patelin inconnu, où je doute fort qu'il y ait seulement une auberge convenable.

Visiblement quelqu'un a pris soin de moi. Mais qui ? Je ne me connais pas d'ami influent, et je n'ai guère connu ceux de mon père… Qui alors peut avoir agi ? Pas quelqu'un que je connais, car pourquoi ce silence… Et dans quel but a-t-on agi ? Car, pas de doute, on veut me voir à Sarff. Tout a été fait dans ce sens. Ce n'est pas par hasard que la seule place qui me soit offerte, après des mois d'attente, soit celle-là. Pourquoi ? Et cela a-t-il un lien avec cette chose importante que mon père devait me confier quand j'aurais eu quinze ans ? Mais il est mort quand j'en avais dix…

Je songe à nouveau à la mort. Comme chaque fois que je me trouve trop longtemps seul. Et je joue à me faire peur. L'autorail roule maintenant si doucement que je ne ressens plus les cahots et les secousses. Il me semble glisser dans l'espace et une bizarre sensation d'irréalité me saisit.

Je me suis assis sur la dernière banquette de la voiture, regardant devant moi, au travers du panneau arrière. Rien que la nuit et trois mètres de rails brillants qui semblent se dissoudre dans les ténèbres. Apparemment le monde n'existe plus, tout s'est aboli. Il n'y a plus que moi, et cette conque qui m'enveloppe, l'autorail grisaillant, plein de silence et qui vibre doucement. Au-dehors, un bloc de ténèbres se serre contre les vitres et repousse la clarté falote des lampes. Il n'y a que le néant, un mur de ténèbres, compact et dense, qui silencieusement se déchire, m'enveloppe et se referme autour de moi.

Je m'imagine que tout est aboli, que moi seul suis réel, et ce qui m'entoure avec, nous portant toujours, trois mètres de rails que la nuit absorbe. Je suis engagé dans un voyage qui Jamais ne prendra fin. Pour l'éternité je roule, enfermé dans cette voiture… Un voyage sans fin vers quel destin ?… Vers la mort… évidemment… Mais ne suis-je pas déjà mort ? N'ai-je pas franchi, sans en avoir eu conscience, la barrière mystérieuse qui se dresse entre les deux mondes ? Après tout qui est jamais revenu de l'autre côté pour nous dire à quoi il ressemble ?

Vaguement je souhaite qu'il en soit ainsi, que jamais je ne m'extirpe de

cette torpeur, de cette confortable tiédeur. Et pourtant le malaise grandit autour de moi. Je sais que ce n'est qu'un rêve de mon imagination, mais la gêne s accentue. Je devrais me lever, coller mon front à la nuit. Je n'ose pas. Une peur insensée et absurde m'étreint : la peur que ce soit vrai… qu'il n'y ait plus personne dans la cabine à l'avant, et plus rien au-delà des vitres obscures.

Il me semble que pendant des heures j'ai roulé dans une eau froide et noire, dans une ombre si dense qu'elle semble n'avoir jamais été traversée par la lumière, reste de la Ténèbre Originelle « alors que l'esprit d'Elohim flottait sur les eaux… »

C'est l'odeur qui m'a réveillé. Elle est entrée soudainement, sortie de la nuit… Une odeur évoquant le marais et l'eau pourrie, un relent stagnant qui a soudain tout imprégné, portant le cœur au bord des lèvres.

J'ai eu la vision d'un emmêlement de corps flasques et cylindriques, noués en quelque chose de grouillant, d'indistinct et de flou, sans contours définis, sans un miroitement sur l'eau noire des corps. Une masse animée de pulsations régulières, qui se tord comme une chevelure née des ténèbres, comme un grouillement immonde issu du chaos originel.

Et tout aussitôt des branches froissées en passant, frôlent le toit. Le monde existe encore, et le charme né de la solitude se dissipe. Au reste les cahots reviennent. L'autorail roule doucement, et la nuit s'ouvre des deux côtés. Nous avons traversé la forêt, et je retrouve les champs et les routes, le ciel embrumé voilant une lune presque ronde, des maisonnettes accroupies, écrasées sur le sol, apparaissant de loin en loin avec de vagues clartés flottantes. Parfois un point de lumière qui tremble dans le lointain, et un pétillement de clartés signalant un village. Mais des pans de brumes de plus en plus denses zèbrent la nuit. Nous nous engageons dans un tunnel.

L'autorail ralentit. Les lumières sont plus nombreuses. Quelques réverbères défilent lentement à ma droite, et la trompe soudainement actionnée me fait sursauter. Nous traversons un passage à niveau non gardé.

La voie longe une ville vieillotte. La pâle clarté lunaire la révèle tassée à flanc de colline. Et les façades, presque toutes revêches et obscures, disent que chacun s y claquemure dès le crépuscule.

Nous voici arrivés. Une clarté louche traverse la brume, me révèle quatre voies. J'en suis étonné. Sarff n'est donc pas un cul-de-sac, un bout de ligne : c'est un point de croisement, une gare relativement importante. Comment se fait-il alors que je n'en aie pas trouvé trace sur la carte ?

Il me faut descendre. Je saisis ma valise, je jette mon trench sur le bras et je gagne le quai. Aussitôt je lève la tête vers le ciel. Les brumes flottent jusqu'à deux ou trois mètres, mais ne le masquent pas. Je m'étonne presque d'y voir scintiller les étoiles. Comme si, de toute évidence, devait peser sur moi la coupole opaque et sans faille d'une nuit qui ne se lèvera jamais. A nouveau monte à ma gorge cette peur irraisonnée qui, puissante ou relâchée, est ma compagne depuis le début du voyage Une peur absurde et que rien ne peut justifier. Un instant la panique me cloue au sol. Quelque chose en moi hurle que je devrais reprendre place dans l'autorail, repartir vers des régions où la nuit n'a pas le même accent.

Je m'ébroue, je traverse les voies et me dirige vers un bâtiment long et bas, qui me barre la vue. Un antique bec de gaz clignote au-dessus d'une petite grille ouverte, devant laquelle veille un employé.

Je lui tends mon billet qu'il saisit sans même le regarder, grommelant

quelque chose d’indistinct entre ses gencives édentées.

Devant moi s’ouvre une petite place, mal pavée, entourée de maisons aux volets clos. Quatre rues étroites en rayonnent, fuient entre des façades mal éclairées par de petits réverbères, dont les mauvaises flammes jaunes clignotent sourdement. Où dois-je me diriger ? Je reviens sur mes pas et hèle le garde qui déjà ferme sa grille.

— Pourriez-vous m’indiquer la chaussée des Forges ?

Il me regarde en clignant des yeux, me dévisage, semble soudain prendre conscience que je ne suis pas du pays.

— Vous êtes sans doute le nouveau professeur qu’on attend ? On m’avait prévenu de votre arrivée… Mais à mon âge on n’a plus toute sa tête à soi, alors faut m’excuser si je vous ai rien dit… Pour la chaussée des Forges vous prenez à votre gauche… jusqu’au passage à niveau… vous traversez, et vous revenez en suivant les rails du vicinal… C’est la seconde à main gauche… Vous ne pouvez pas vous tromper… Mais attendez… Héla !… Arrive ici.

Il en a à une ombre de l’autre côté de la place. Un gamin en haillons qui nous regarde et maintenant s’avance. Quatorze ans, une chemise de laine brune, très usée, un pantalon de flanelle, élimé, troué aux genoux. Et les pieds nus. Il approche en crabe, avec un regard baissé et des épaules courbées.

— Tu vas le conduire chaussée des Forges…

Le gamin perd sa soumission résignée, il lève

une tête aux cheveux filasse. Un masque de peur déforme ses traits. Il me regarde, comme traaué, tournant la tête de tous côtés, et il bredouille :

— Je ne peux pas…

D’un geste brusque il se dégage de la main de l’employé et bondit dans la nuit. Je le perds presque aussitôt de vue. Mais je perçois encore un moment le claquement de ses talons nus sur les pavés.

L’employé a un geste mou.

— Tant pis… Vous trouverez bien tout seul… Le vicinal et la deuxième à gauche.

Je me retrouve seul dans la nuit, ma valise à mes pieds. J’étouffe soudain. Je ne songe pas à cette peur du gosse, à ce regard effaré qu’il a posé sur moi. Je me dis que ce n’est pas possible, que je vais pas m’enterrer dans cette ville morte dès le coucher du soleil, avec des pavés du temps de Charlemagne, un éclairage préhistorique et des gens sortis tout droit d’un roman de Dickens. Je vais retourner sur mes pas, tâcher de remettre la main sur l’employé, me faire ouvrir la grille et reprendre place dans l’autorail… Je vais sans doute manger de la vache enragée, mais au moins ce sera dans une ville vivante.

Trop tard ! J’entends l’autorail qui repart, puis les froissements métalliques de câbles que l’on tend, le grincement d’une poulie, et, là-bas, devant moi, le choc des chaînes retombant contre la perche de la barrière relevée.

Bizarrement l’angoisse se relâche. Je puis à nouveau respirer librement. Je m’ébroue comme un chien mouillé chassant les dernières traces de peur… Bah, toutes ces petites villes se ressemaient la nuit, à la clarté de la lune. Toutes semblent mortelles. Demain il fera jour, le soleil change tant de choses…

Je frissonne, mais non plus de peur. La nuit est fraîche et je ne porte qu’un léger costume d’été. J’aurais dû me méfier. La région est boisée et l’altitude commence à chiffrer. En compensation les journées seront sans



doute chaudes. En attendant enfilons notre trench et marchons d’un bon pas, cela nous réchauffera.

CHAPITRE II

Derrière le passage à niveau monte une chaussée, et, à ma droite, s'ouvre un large espace découvert, bordé d'arbres, une sorte de mail où s'agitent de vagues ombres, que je distingue mal. Dans le fond quelques fenêtres, faiblement éclairées, et un réverbère clignotant à l'amorce d'une rue en pente. Et devant moi, dans une voie montante, grandit et se tord la flamme d'un petit bûcher. Un Grand Feu sans doute, comme partout dans la région à cette date. Mais ce ne sont pas les rondes traditionnelles que j'entrevois. Deux garçons dansent sur place, sur les pavés, devant le feu, face à face, accompagnés par une guitare, des tambourins, les claquements de mains et les clameurs sauvages de leurs compagnons.

Longeant le mail, ma route me rapproche d'eux. La danse s'accélère, scandée par les cris. Comme mon chemin tourne maintenant à gauche, je m'arrête un instant pour observer plus longtemps le spectacle. Espadrilles, chemises de couleur vive, chandails, tignasses en désordre tombant sur les yeux, je pourrais me croire à Saint-Tropez. N'était le rythme. Vif, alerte, tout différent du monotone martèlement de tambours que j'ai surpris à ma dernière halte, mais tout différent également de celui d'un rock ou d'un twist. Très rapide, très saccadé, il s'y mêle une subtile nuance étrange, des accords soudainement bizarres… Épuisés, les danseurs se retirent, remettant de l'ordre dans leurs chevelures brillantes de sueur. Deux autres bondissent en avant pour les remplacer, claquant les mains, agitant les jambes avec frénésie… Perdu dans la nuit comme je le suis, ils n'ont pas conscience de ma présence, je pourrais les observer longtemps encore, mais il est temps pour moi de trouver mon logis, et les occasions ne me manqueront pas pour étudier à loisir les mœurs des indigènes.

Le pays est tout de même moins mort que je le croyais, car si ceci n'est pas un tapage nocturne caractérisé ! J'imagine que la chaisière et les dames d'œuvres, il y en a sûrement, doivent crier au scandale.

Je reprends mon chemin, suivant les rails qui me tracent la route, j'écoute s'estomper la musique et les cris. Je dois prendre maintenant la seconde chaussée, mais pour l'instant je ne distingue pas une brèche dans cette gorge sombre, formée de petites maisons basses, toutes obscures et silencieuses. Le groupe des danseurs est bien la seule trace de vie que j'ai surprise jusqu'ici. À la lettre il n'y a pas un chat dans les rues. Le clair de lune seul me révèle les mauvais pavés, les trottoirs étroits. Pas un réverbère, et pas une rumeur ne filtre de derrière les volets ou les rideaux soigneusement clos. Enfin un fil de lumière, là où les rideaux joignent mal. C'est comme un soulagement, un signe de vie dans ce pays. J'en étais arrivé à me croire débarqué dans une ville morte, désertée depuis des années. Mais que le silence pèse où mes pas résonnent avec des accents lugubres.

Voici la chaussée des Forges. Une seule rangée de maisons. En face ce

sont les champs et les friches. Je dois être parvenu aux lisières de la ville. Enfin, du pays… Il me faut craquer plusieurs allumettes avant de découvrir le 42. J'hésite, je recule un peu. La même façade obscure et basse, frottée d'une lune dont l'éclat meurt sur les pierres grises. Accueil revêche au possible, mais je n'ai pas le choix, sinon, où irais-je dormir ?

Pas de sonnette, rien qu'un marteau de fer forgé. Je frappe deux coups. Vaguement, je perçois le bruit d'une porte que l'on ouvre. Un peu de lumière filtre sous le vantail. Voici des pas traînants et une voix de femme qui demande :

— Qui est là ?

On jurerait que la personne qui parle a peur. Après tout, c'est normal, je ne crois pas que les visites nocturnes soient coutumières dans le pays. Je me nomme, résume les instructions contenues dans ma lettre.

— Ah, vous êtes le nouveau professeur ! Un instant j'ouvre…

Cette fois j'ai bien perçu du soulagement dans la voix. Des verrous glissent dans leurs gâches, et la porte s'entrouvre. J'entre.

Je me suis à peine glissé dans le couloir que ma logeuse ferme soigneusement la porte, tire les verrous, assure une chaîne de sûreté, et me dit, en riant un peu :

— Ce n'est pas que je sois craintive. Mais il n'y a pas que des honnêtes gens dans le pays.

Et je songe au groupe de jeunes dansant devant leur feu. Évidemment, s'ils se livrent aux joies du twist et du rock sur la voie publique, il n'en faut pas plus pour qu'on crie, que le pays ne s'imagine tombé sous la coupe d'un gang de blousons noirs.

— Si vous voulez me suivre…

Ma logeuse s'efface. Malgré ses cheveux gris, c'est une boulotte bien en chair, fort appétissante avec son visage souriant et frais en dépit de l'âge. Du coup le pays me paraît plus aimable, et je souris à mon tour.

— Vous avez sans doute mangé ? Mais si vous avez faim, dites-le, je vous ferai vite une omelette.

Je remercie, je n'ai pas faim, j'ai seulement hâte de trouver un bon lit. Cet interminable voyage m'a rompu. On me dirait maintenant de m en retourner, et l'autorail serait là, que je n'en aurais pas la force. Toute la fatigue accumulée, chassée jusqu'ici par la nervosité, retombe et m'enveloppe.

— Je vous attendais demain matin seulement. Mais rassurez-vous, votre chambre est déjà prête : on m'avait prévenu ce matin de votre arrivée. C'est curieux qu'on nous envoie un jeune professeur de l'extérieur. Ils sont tous de la région. Et la plupart passent par chez moi, ils restent six mois, un an, puis ils se casent en ville. Généralement parce qu'ils se marient. J'espère que vous me resterez longtemps, que vous n'allez pas tout de suite vous marier.

Je l'espère aussi, et je réponds à son rire. Demeurer ici à jamais ! Merci bien…

La petite cuisine est bien éclairée, meublée de forts beaux meubles, très simples, mais anciens à juger par la patine du chêne ciré. Une grosse cuisinière de fonte ronronne doucement.

— Asseyez-vous là, dans le fauteuil, vous aurez plus chaud.

Le fauteuil jure un peu avec l'ensemble mais, confortable et douillet ; je m'y laisse tomber avec bonheur. Je tends mes mains vers le poêle, brusquement je viens de me rendre compte que je suis glacé.

— Je fais toujours une flambée le soir. Les nuits sont parfois froides, et

nous avons souvent du brouillard. Mai si demain le ciel est clair, vous verrez comme notre soleil chauffe.

Mme Linard, ma logeuse, s'enquiert si je ne désire rien prendre. J'accepte une tasse de café, et je m'attends au pire : une infusion de chicorée, ou, au mieux, une tasse d'un jus noir, bouilli et rebouilli. Mais j'ai réellement besoin de quelque chose de chaud. Tout en bavardant de l*a* pluie et du beau temps, en écoutant Mme Linard me conter sa vie par petits bouts, comment elle est devenue veuve et se trouva dans l'obligation de louer des chambres, je regarde autour de moi.

Les meubles ont beaucoup d'allure. Meubles de famille sans aucun doute, transmis de générations en générations, épargnés par les injures du temps. Pour un amateur, il y a certainement ici une petite fortune… Mmmm, de la cafetière, mise à réchauffer au bain-marie, monte une bonne odeur de café. J'avais tort de me méfier, et j'accepte avec joie la tasse qui m'est tendue. Bien noir, bien fort, il me réchauffe et me donne le coup de fouet dont j'avais besoin. Tout en bavardant, j'avise près du poêle un panier empli de loque de laine. Il y a donc un chat dans la maison. En train de courir le guilledou sans doute. C'est la saison qui veut ça.

Mme Linard a mis au lait à tiédir dans un poêlon, je la vois en verser une partie dans une soucoupe profonde quelle dépose devant le panier, susurrant un appel. Machinalement je la suis du regard,je m'attends à voir sortir d'un coin un matou efflanqué… Seigneur ! Les lambeaux de laine s'écartent, et une tête serpentine se lève… La panique me glace, me serre le cœur. Je vois bien qu'il s'agit de la tête effilée d'une couleuvre et non de celle, plate et triangulaire, d'une vipère, mais n'importe. Quand je vois la couleuvre verte et jaune s'extirper, pouce par pouce, de son panier, ramper sur le carrelage rouge et noir… J'ai envie de vomir, je l'avoue… Elle est grosse comme le pouce, et longue, si longue… Plus d'un mètre certainement. C'est la première fois que je contemple un serpent de cette taille en liberté.

Ma peur s'évanouit, laisse la place à un malaise incoercible. Je ne sais quelle contenance prendre. Je n'ose montrer trop visiblement ma répulsion, car je vois ma logeuse s'agenouiller, parler tendrement à l'animal, lui flatter la tête tandis qu'il s'incline pour lapper le lait.

Si mes prédécesseurs ont eu tous le même spectacle à leur arrivée, je comprends qu'ils n'aient pas fait long feu dans la maison. Loger sous le même toit qu'un serpent, même inoffensif, merci bien… Le reptile vient de s'arrêter de boire. Il lève la tête, la tourne dans ma direction. Je croise le regard de ses yeux sans paupières. Je deviens peut-être fou, mais je jurerais qu'il me regarde, me dévisage, me toise… Je ne sais combien de temps cela a duré, mais qu'on ne mette plus en doute, devant moi, le pouvoir hypnotique des serpents. C'était peut-être la peur, le dégoût, tout ce qu'on voudra, ce qui est certain c'est que, pendant ces interminables secondes, je fus incapable d'esquisser le moindre geste.

Le serpent détourne la tête, la baisse, rampe vers son panier pour se lover dans la laine, j ai l'impression que son regard reste tourné de mon côté. Je le surveille du coin de l'œil, écoutant à peine ce que me dit Mme Linard. Attendrie, elle vante les vertus de son compagnon. Ce n'est pas possible, c'est un rêve, un cauchemar, je vais me réveiller dans l'autorail ou dans mon lit. Mais non, je viens de me pincer, et je sens la douleur, je suis bien éveillé, tout ceci est réel, comme sont réels les mots que j'entends :

— C'est une si bonne bête, si propre, si affectueuse. Et si utile ! Grâce à

lui il n y a pas une souris dans la maison. Et les rats n'osent pas entrer.

Parce qu'il y a des rats également ! Bien entendu. Et d'énormes, gros comme des lapins. Ils nichent dans les vieux égouts et dans la fabrique abandonnée.

Tout à surveiller le serpent, je suis mal la conversation. Enfin le voilà qui rentre sa tête sous ses anneaux et paraît vouloir dormir.

— Vous savez, tous les jeunes professeurs ne restent pas longtemps. Il y en a qui sont repartis le lendemain. Ils disaient qu'ils trouvaient le pays trop triste…

Ou le serpent trop présent… Dix heures, allons voir ma chambre. Tout en traînant ma valise, je demande à ma logeuse de pouvoir la régler à la fin du mois, quand j'aurai touché mon traitement. Elle se met à rire.

— Mais bien sûr, monsieur… monsieur comment ?

— Steels… Eric Steels.

— Bien sûr, monsieur Steels. J'ai l'habitude, vous pensez, avec tous ces jeunes professeurs.

Au premier, un petit palier, un embryon de couloir avec trois portes. Mme Linard ouvre une porte, tourne le commutateur.

— Votre bureau.

La pièce est petite, meublée, avec un goût banal, de meubles anonymes mais judicieusement choisis : une bonne table, des rayonnages aux murs, une armoire bibliothèque, un bon Fauteuil, une chaise, un radiateur au gaz.

Ma logeuse sort de l'armoire deux grosses bougies, une blanche et une rouge. Elle les pose sur la table, et me montre la blanche :

— Au cas où la lumière s'éteindrait. Cela arrive souvent vous savez. Dès que la consommation augmente, les cabines déclenchent automatiquement et coupent le courant dans le quartier. Il paraît que c'est pour empêcher les court-circuits, mais ce que je vous en dis… Maintenant la rouge. Quand la lumière s'éteint, vous devez l'allumer et la placer devant la fenêtre, ici…

Elle ouvre le rideau. L'embrasure est profonde, de toute l'épaisseur d'un mur de trente centimètres. Au milieu de la tablette de marbre se dresse une tulipe de verre, où elle fiche la bougie.

— Vous allumez la bougie, et puis vous tirez les rideaux. Alors on ne vous fera pas d'ennuis.

Des ennuis ? Pourquoi donc ? Un règlement de police, parait-il. Je dois promettre d'obéir. Je le fais, non sans me demander si demain je ne ferais pas mieux de partir par le premier train, ou du moins de me mettre en quête d'un autre logis. Si cette femme n'est pas folle à lier, je ne sais rien de ce qu'est la folie. Quoique, à tout prendre, sa folie me semble inoffensive… pour le moment. Nous verrons, et pour peu quelle se montre bonne cuisinière…

— Votre chambre maintenant.

Elle ouvre la porte faisant vis-à-vis. La chambre donne sur le jardin. Le clair de lune me dévoile une ruelle bordée de petites maisons basses, au-delà des jardins. Mme Linard tire les rideaux en riant :

— Si on me voyait… Seule avec un jeune homme… Que ne penserait-on pas…

Les gens du pays devraient avoir l'esprit singulièrement mal tourné, c'est tout ce que je puis aire ! Ma chambre est aussi anonyme que le bureau : armoire, porte-manteau, le lit gonflé d'un gros édredon rouge, la toilette avec sa tablette de marbre, la cuvette et le pot à eau.

— Maintenant je vous souhaite la bonne nuit. Je viendrai vous réveiller

à sept heures, et vous apporter l'eau chaude.

Resté seul je vide ma valise, range mes vêtements. Tiens, le pays est moins arriéré que je craignais : au-dessus de la toilette une prise pour mon rasoir électrique. Heureusement, car j'ai négligé de me munir d'un socquet prise, et me présenter demain, mal rasé, devant mon directeur, marquerait mal.

Je transporte dans mon bureau mes livres, mes cahiers, et surtout les deux volumes qui sont l'héritage de mon père. Il paraît que, depuis des siècles, nous nous les transmettons, aussi n ai-je pas voulu les abandonner après moi. J'aime ces livres pour leurs vieilles reliures en veau marbré et fatigué, dorées au petit fer. Avec le temps les ors sont partis, il ne reste que la trace noircie des filets. Parfois je les feuillette sans les lire, rien que pour jouir des caractères désuets, surtout des *s* allongés comme des serpents et que je confondais au début avec les *f*. Ceci dit les ouvrages n'ont rien de particulier. Ils datent de la fin du XVI[e] siècle, rédigés en un latin barbare, plein d'abréviations. De ces vieux traités scientifiques, du genre de ceux de van Helmont, qui vous affirment gravement qu'en bouchant une jarre de blé avec une chemise sale on provoque la génération spontanée d'une nichée de souris.

Je crois bien n'en avoir jamais lu plus de dix lignes. Mais j'aime ces caractères. Ils ont un cachet que je n'ai rencontré dans aucun ouvrage de l'époque, avec leurs traits tordus, effilés, pareils à de petites flammes. Je dépose les livres sur un rayon, prends place dans un fauteuil et allume une cigarette.

Une nouvelle fois mon courage me fuit… Belle perspective que rester des mois, si pas des années, dans ce pays perdu, au bout du monde… Je ne vais pas recommencer tout de même à me lamenter. À mesure que l'autorail m'emportait je me répétais sans cesse la même antienne. Comme si j'étais libre de choisir ou de refuser. J'ai besoin de cette place, il me faut vivre. L'héritage de mes parents a permis de payer mes études, mon entretien jusqu'à ce jour, maintenant il ne me laisse même plus assez pour ne pas mourir de faim. En restant, si déplaisant que soit le cadre, j'ai l'avenir assuré. Renoncer signifie la gêne, le diable tiré par la queue en permanence. Advienne que pourra. Et puis demain, dans le soleil, tout m'apparaîtra peut-être sous un jour nouveau.

Dix heures et demie, il est temps que j'aille me coucher. En dépit du bol de café pris dans la cuisine je tombe de sommeil. Avant de me glisser dans les draps, je bouche le bas de ma porte à laide de ma valise et de ma serviette de toilette roulée. Je doute que le serpent de la cuisine soit noctambule, mais on ne sait Jamais. Et il a beau appartenir à une espèce inoffensive, j'aime autant ne pas le trouver, demain, enroulé à mes pieds, sur la moquette.

CHAPITRE III

— Monsieur ! Il est sept heures !

J'ouvre les yeux, peste intérieurement, remercie d'une voix pâteuse. Mme Linard me répond :

— Je mets l'eau chaude devant votre porte. Le petit déjeuner sera prêt dans un quart d'heure.

Je m'étire. Je ne parviens pas à m'extirper de la tiédeur du lit. J'y suis si bien… Les nuits de printemps sont fraîches en cette saison, et ma chambre me paraît glaciale… Alors profitons le plus possible de cette douillette tiédeur.

Les rideaux entrebâillés laissent filtrer un jour cafardeux et gris, propre à saper mon courage. Tant pis, je me lève, puisqu'il le faut. D'abord, défaire ma barricade, récupérer ma serviette de toilette, placer la valise sur le sommet de l'armoire, et je me saisis du broc d'eau chaude. Mais avant de me laver j'ouvre les rideaux… Un épais brouillard laiteux colle aux vitres, dense comme une purée de pois londonienne.

J'en frissonne. Du coup, après avoir tombe la veste de mon pyjama, j'hésite. Vais-je faire mes cinq minutes de gymnastique quotidienne ? Le cœur m'en fait défaut dans ce jour lugubre. Et je me trouve soudain cent bonnes raisons pour y renoncer. Ma chambre m'apparaît plus étroite que hier soir en me couchant. Il m'est évidemment impossible de faire le moindre mouvement sans bousculer l'armoire ou la table de toilette. Ce n'est pas que je refuse, mais les circonstances me rendent la chose impossible… Tant pis. Je verrai demain. Il doit bien y avoir un gymnase à l'école. Je demanderai l'autorisation de l'utiliser après les heures de classe. Je crois bien que, pour ce matin, c'est un net aveu de défaite. Et je ne puis renoncer à me maintenir en forme. Un prof athlétique et musclé produit toujours son effet sur les élèves.

Tout en me lavant, je me rends bien compte que quelque chose ne va pas. Une angoisse vague qui persiste et me traîne sur le cœur. Inutile de m'analyser beaucoup je crois ma logeuse folle à lier. Il y a en plus un serpent qui niche dans la cuisine, et ce jour propre à porter le diable en terre pour couronner le tout. Tant pis ! « Tu l'as voulu Georges Dandin. »

J'achève de me raser. Mes cheveux sont bien longs. Comment vont-ils réagir ici ? Je m'attends à des remarques plus ou moins aimables. Mais je suis bien décidé à les garder ainsi. Après tout ils sont une grande partie de mon charme. Quoique pour le bénéfice que j'en ai tiré jusqu'à présent…

Ma logeuse m'appelle. Tout est servi. Je noue ma cravate, j'enfile mon veston, et je descends en hâte, car j'ai grand-faim. Quand j'ouvre la porte une bonne odeur de café m'accueille. Et le petit déjeuner se révèle somptueux : minces tranches de pain bis, confiture et des œufs au bacon. Splendides !

— Mangez vite, alors que c'est bien chaud. On a toujours besoin de

prendre des forces à votre âge. Même si on ne grandit plus, il y a toutes ces nuits… eh … eh…

J'en reste bouche bée, tant ce rire enferme de sous-entendus égrillards. Parole, cette respectable vieille dame a l'air de me confondre avec un grand abatteur de bois, toujours sur la brèche… J'ai de plus en plus d'inquiétudes… non, de certitudes, concernant l'état mental de Mme Linard. Mais, dès la première bouchée, je m'avoue que cela m'est bien égal. Elle peut, dans une seconde, m'apprendre quelle est Catherine de Russie, et moi Potemkine, je m'en moque. Une femme qui cuisine de la sorte peut avoir tous les travers qu'on veut, il convient de la vénérer…

Quand même, avant d'avaler ma bouchée, j'ai louché vers le panier du serpent. Il somnole, toujours enroulé dans ses loques de laine. J'en ai le cœur plus léger pour attaquer le repas. C'est bien sincèrement que j'en fais louange à ma logeuse. Tout comme pour son café : incomparable !… Elle en rayonne :

— Tout est naturel, ce n'est pas comme dans les villes. Je n'ai que des produits du pays : le pain, les œufs, le lard. C est que nous savons soigner nos champs et nos bêtes. Vous verrez, vous serez comme un coq en pâte.

J'ai un accès de fou-rire que je dissimule en quinte de toux. Brusquement stoppée quand je l'entends affirmer d'un ton sentencieux :

— Vous verrez, ce n'est pas un pays comme les autres…

De cela j'en suis bien convaincu ! Je sirote ma seconde tasse de café, puis je monte prendre mon porte-documents. J y fourre, à tout hasard, une rame de papier blanc et un carnet. Je ne ferai sans doute rien d'autre aujourd'hui que prendre contact avec mes élèves. S'il me reste du temps, eh bien j'improviserai… Un instant je pense enfiler mon trench, puis j'y renonce.

J'ouvre la porte et je plonge dans le brouillard. Je ne puis distinguer l'autre trottoir. Sous mes yeux les gros pavés ronds brillent d'un éclat sourd et gras. Heureusement il m'est impossible de m égarer : je n'ai qu'à descendre en suivant les rails du vicinal. Puis traverser le passage à niveau, continuer tout droit ensuite. L'école se signalera bien d'elle-même.

Déjà je longe le mail. Des filigranes noirs d'arbres trouent la brume. Des bruits également, ouatés, accompagnant de vagues formes qui se dissolvent dans du gris. Je traverse les voies, je descends quelques dizaines de mètres. Impossible de m'y tromper : voici bien l'école.

Un haut mur sinistre, sommé d'une grille, longe la rue. Les lourds moellons gris, frottés de mousse, suent toute la tristesse et le graillon des internats de ma jeunesse. Ce long tunnel de jours noirs dont le souvenir me révolte toujours. Mais maintenant c'est à moi de commander les pions. Et je ne m'en priverai pas…

Au bout du mur se dessine la forme écrasée d'un épais bâtiment, coiffé d'ardoises luisantes, sans aucun doute un ancien couvent sécularisé.

La rue grouille maintenant de vie, d'ombres qui me frôlent, se poursuivent avec des claquements de sabots, criant et s'interpellant comme devant *toutes* les écoles du monde.

Aux moellons font place de larges pierres régulières, montant en une façade trouée de petites ogives grillagées. Voici le porche, très haut, les lourds vantaux de bois, noircis par le temps, renforcés de lames de métal, hérissés de clous noirs, taillés en diamants, parfaites portes de couvent Ou de prison.

Le porche bée sur un couloir voûté. Au-delà le brouillard ouate la cour, étouffe le grincement des courses sur le gravier et les cris aigus des

joueurs. Des élèves passent près de moi. Je les devine plus que je les vois : garçons et filles, les uns poussant un vélo, d'autres traînant de lourds cartables, mêlant blouses, chandails, écharpes, petites canadiennes dé toile brune, bande de petits paysans et ruraux, à peine discernables dans l'obscurité du couloir.

— Qu est-ce que vous faites-là ? Que voulez-vous ?

Je pivote sur les talons pour me trouver face à un hargneux cerbère, un pion manifestement. Il tombe mal. D'abord sa face de dogue ne m'impressionne pas, ensuite je suis heureux de pouvoir, enfin, m'en prendre à quelqu'un. D'un ton cassant je lui signale que je suis attendu, je nomme le directeur : Lecorgne. Il m'attend. Je m'anime au point que mes cheveux volent en tous sens, que je dois me recoiffer de la main.

Je dois avoir impressionné l'autre car il s'est visiblement radouci, il en devient même obséquieux.

— Oui… oui… monsieur Steels, je crois… oui, oui… pardonnez-moi, j'avais oublié…

Il hèle quelqu'un au passage.

— Delchambre !… Venez ici, conduisez monsieur au bureau du directeur. J'espère, monsieur Steels, que vous ne me tiendrez pas rigueur… Mais il y a parfois des étrangers à l'école qui tentent d'en forcer les portes.

Le petit pion qui me guide a tout juste mon âge, chétif et voûté dans un veston de velours gris, et courbant une tignasse blonde. Comme s'il n'osait pas lever le regard vers moi. Il s est avancé d'un air las et triste avant de me demander de le suivre. Je crois d'abord qu'il me mène à la cour. Non, une porte obscure bée dans la muraille, précédée d'un perron de trois marches. Elle ouvre sur un couloir étroit, dallé de pierres bleues, et vaguement éclairé par quelques ampoules trop faibles. En temps normal il doit prendre jour par ces lucarnes placées près du plafond. Mais l'aspect ne doit pas en être moins sinistre. Un vrai couloir de prison. Et dire qu'il y a des gosses qui sont enfermés des journées entières là-dedans.

Au croisement d'un couloir perpendiculaire apparaît un escalier, large à faire passer un corbillard, qui nous mène à l'étage. Nouveau couloir bordé d'étroites ogives placées à cinq pieds du sol. Il doit longer la cour de récréation, car les voix des élèves me parviennent, plus perçantes.

— C'est l'aile administrative, précise mon guide.

Les classes bordent les deux autres côtés de la cour. Le pion s'arrête, frappe à une porte, matelassée d'une moleskine que le temps a noircie. Un voyant lumineux s'éclaire, le surveillant ouvre la porte, m'annonce, m'introduit.

Surprise. J'imaginais la médiocrité lugubre d'un bureau banal, au décor administratif. La pièce est tapissée jusqu'au plafond d'admirables lambris de chêne qui luisent doucement dans la clarté de la lampe de bureau. Cet abat-jour vert jure avec l'ensemble, car, devant les deux ogives ouvrant leur trèfle espagnol, se carre un bureau ancien, en chêne lourd et massif, sculpté en ronde-bosse, avec têtes et pieds de lion. Devant sont rangés des fauteuils et des chaises de même style, couverts de cuir noir repoussé. Étagères et armoires, tout est d'époque. Comme la console placée à droite de l'entrée. Elle porte une réplique en fer forgée, haute de cinq pieds, de la colonne pythique à Delphes. Un travail admirable. J'ai quand même un mouvement de recul devant les trois serpents entrelacés, dardant vers moi leurs gueules béantes.

— Magnifique n'est-ce pas ?

C'est Lecorgne qui m'adresse la parole. Je sursaute, je commence par

m'excuser de mon impolitesse, mais le directeur me coupe la parole.

— C'est trop normal. Tous ceux qui entrent ici pour la première fois sont surpris, comme vous. Cette colonne semble exercer une véritable fascination sur les gens non prévenus.

L'aspect du directeur ne s'harmonise pas avec son bureau. Loin de porter barbiche et de s'envelopper dans une redingote, il s'habille d'un confortable veston sport en tweed gris et noir. Les cheveux bien bruns, taillés en brosse, il fait songer à ces dirigeants de grandes écoles, actifs, érudits, qui sont également champions de ski ou ceintures noires. Mais il y a son visage.

L'homme qui est devant moi semble un solide et énergique gaillard d'une cinquantaine d'années, mais il paraît sans âge. Un visage régulier, à peine marqué par quelques rides aux coins des yeux, pour signaler qu'il n'est plus un jeune nomme. Une expression mâle, énergique… Mais là-dedans des yeux éteints, vides de toute expression, neutres et gris. Des yeux semblables à sa voix, vidée de toute chaleur, de toute passion. Des yeux qui font songer à ce jour faible, tamisé par le brouillard, presque pareils à ceux du pion qur m'a introduit.

— Asseyez-vous… Monsieur Steels, je me trouve dans une position assez délicate…

Je dois avoir eu une expression éloquente, car il sourit faiblement.

— Non, il n'est pas question de votre chevelure… Sans doute vous la portez plus longue qu'il n'est coutume, mais cela est assez romantique. Et quand on a les cheveux aussi noirs que les vôtres on peut tout se permettre… Il ne s'agit pas non plus de ce que vous pouvez légitimement craindre. Soyez immédiatement rassuré : le poste est ouvert, il vous est destiné, et administrativement tout est en règle… Non, c'est… pédagogiquement que je me trouve embarrassé.

Je m'y attendais ! L'antienne classique : un jeune professeur, sans expérience, etc.

— Voyez-vous, c'est la première fois depuis trente ans que nous recevons un professeur venu de l'extérieur. Je crois même que c'est la seconde fois depuis que cette école existe…. Tous vos collègues, depuis toujours, appartiennent à la région… la plupart ont fait leurs études dans nos murs. Ce qui assure la continuité de notre enseignement. Alors je crains… enfin je crois… que certaines choses ici ne vous surprennent, ne vous choquent même…

Il est visiblement embarrassé et ne sait comment s'y prendre pour me mettre au fait. Moi je fais celui qui ne comprend pas et qui écoute bien sagement. J'ai la brutale impression que je vais comprendre ce que signifie tout ce mystère qui entoure ma désignation. J'ai la conviction absolue que c'est moi, et nul autre, que l'on attendait ici. Un complot est tramé. Contre moi ? Je ne sais, mais je veux en découvrir les mobiles.

— Ici chacun connaît tout le monde, nous sommes tous un peu cousins, et nous appelons nos élèves, fille ou garçon, par leur prénom. Je pense que pour vous il n'y aura pas là de problème majeur. Et que vous vous y ferez, comme à l'usage que nous avons de tutoyer nos élèves. Vous agiriez autrement que ce ne serait pas bien grave. Vous risqueriez seulement de mettre un peu plus de temps à obtenir cette communication avec la classe, sans laquelle il n'y a pas d'enseignement véritable. La discipline ne vous posera pas de problème. Nous tenons à une discipline fort stricte. Les parents l'exigent de nous… Ceux du moins qui ont autorité sur leurs enfants vous soutiendront toujours. Et les autres, ma foi, ils ne diront rien

tout haut, mais ils vous seront sincèrement reconnaissants.

Cette fois je suis étonné, et je le laisse voir. Mais je songe au groupe que j'ai entrevu hier. Il y aurait donc des blousons noirs dans le pays ? Voilà qui me surprend.

— Non, ce sont là des vétilles… la véritable difficulté sera pour vous de vous adapter à l'esprit même de notre enseignement. Parfois nous éprouvons des mécomptes avec les gens du pays. Certains n'arrivent pas à se plier à nos traditions… Traditions ? le mot est mal choisi. Disons à notre approche de l'enseignement. Ils nous quittent alors. Certains n'ont même pas jugé bon de me signaler leur décision. Un jour nous ne les avons plus vus. Ils avaient déserté.

Pourquoi me dit-il tout cela ? Pour me décourager ? En ce cas sa manœuvre serait cousue de fil blanc… on me décourage par avance… je m'en vais… et le poste est accordé à un petit copain… Mille regrets mon bonhomme, mais j'ai besoin de cette place. Même si elle ne m'enchante pas outre mesure. Alors, pas question de me faire filer.

Non… Ce n'est pas cela. Il y a autre chose… Visiblement mon arrivée le gêne et l'inquiète. Il a des regards vers ma chevelure… Me prendrait-il pour un redoutable non conformiste, venu semer la zizanie dans son école ?

Il s'est tu, et il attend visiblement ma décision. Son regard me cherche, mais ce n'est pas le regard d'un supérieur pour un subordonné. C'est… plutôt… celui d'un inférieur… oui, d'un inférieur qui attend mon bon plaisir.

À mesure que les secondes s'écoulent, la gêne s'accentue. Je suis un motif d'inquiétude, je le sens. Il doit craindre quelque chose qui se dissimule derrière moi. Quelque chose qui m'a fait venir ici, et dont il a peur.

Je finis par déclarer que je n'ai nullement l'intention de « déserter ». À mon tour j'appuie sur le mot. Il hoche la tête sans aucune trace de soulagement ou d'approbation :.

— Avant que vous vous engagiez définitivement, je dois encore vous prévenir que notre enseignement est fort différent de ce qu'on vous a appris… Il risque de dérouter une personne non avertie. Mais nous verrons cela dans quelques instants… Voici quelles sont vos attributions…

J'ai trois classes : une 5e, une 4e et une 2e. Soit un horaire de dix-huit heures par semaine. Vu ma situation d'intérimaire ce n'est pas mal. Et pas d'heures de surveillance. Ce qui est bien. À la seconde heure de cours, Lecorgne me présentera à ma 5e. D'ici là, j'attendrai à la salle des professeurs. Le secrétaire me communiquera mon horaire et les listes de présence. Le directeur ouvre un tiroir et me tend des brochures couvertes de papier gris, que je feuillette rapidement. L'impression m'étonne. Ceci n'est ni dactylographié, ni polycopié, mais imprimé et composé à la main, semble-t-il… À en juger par les lignes ondulantes. Et quels caractères désuets ! Quant à l'encre elle me paraît comme roussie par le temps.

— Jetez-y un coup d'œil… Tantôt vous en prendrez plus amplement connaissance.

Tout novice que je sois dans le métier, je sursaute. Quelle liste étrange d'auteurs à étudier et commenter ! Certains, dont je connais à peine le nom, comme Novalis, et d'autres qui me sont totalement inconnus : Fabre d'Olivet, Maurice Magre ou Achille Ovy. Il y a même une Crétineau-Joly. Cela me paraît un canular… Je regarde Lecorgne, avec étonnement et suspicion. Se moquerait-il de moi, par hasard ? Il soutient mon regard, et,

pour la seconde fois, un fantôme de sourire détend ses traits.

— Vous comprenez maintenant ce que je vous ai dit, concernant notre enseignement ? N'ayez aucun souci en ce qui concerne les ouvrages eux-mêmes : la bibliothèque de l'école vous est ouverte, et vous y trouverez tout ce dont vous avez besoin… D'ailleurs les ouvrages nécessaires vous seront communiqués aujourd'hui même.

— Soit. Mais il me faut également les commenter… Comment ? Selon quelles directives ? Dans quel sens ?

— Comme vous le jugerez bon… Vous les lirez, puis vous communiquerez à vos élèves vos remarques, vos réflexions… Bien entendu vous tâcherez de suivre plus ou moins les instructions ci-jointes. – Il me tend un cahier couvert de papier bleu. – Mais n en soyez pas esclave ne craignez pas d'aller à contre-courant. Je vous le répète, je vous laisse entièrement libre de vos jugements. Nous tenons ici que, dans ce domaine, rien ne vaut le regard d'un œil ignorant et neuf. Il découvre souvent ce qui nous a échappé.

Je comprends de moins en moins. Je hasarde l'objection de l'inspection. Il y a tout de même un programme officiel… Que dira l'inspecteur lors de sa venue, en voyant un programme qui fait pareillement fi des auteurs et des programmes classiques ?

L'objection est balayée d'un geste de la main. Et le regard de Lecorgne se plombe et se ferme.

— Nous n'avons jamais d'inspection ici.

Inconcevable. Je conçois que les inspecteurs évitent, autant que possible, de s'enterrer, même pour vingt-quatre heures, dans ce trou… Qu'on n'en voit un que tous les dix ans, d'accord… mais jamais !

Et il y a la commission d'homologation des diplômes… Mais il paraît que je ne dois me faire aucun souci de ce côté. Les travaux et les cahiers ne lui sont jamais soumis. Pas plus que les diplômes… Ce qui est sans importance. Les élèves ne quittent jamais la région, et ici le papier délivré par l'école fait prime.

— Du reste je vous couvre… S'il y a un blâme à recevoir, c'est moi qui l'essuierai. Et pour tout vous dire, ces directives nous sont… imposées… depuis toujours.

Je le regarde avec surprise, mais ses yeux me font clairement comprendre qu'il ne m'en dira pas davantage. Je perçois nettement qu'à toutes mes questions il ne répondra pas. Ou alors de façon évasive. Malgré mon inquiétude je ne questionne pas plus avant. C'est inutile, je le sens. Mais quelle est cette autorité qui coiffe l'école, qui impose toutes ces bizarreries ?

Comme s'il lisait mes pensées, Lecorgne déclare lentement :

— Me croirez-vous si je vous donne ma parole que je n'en sais pas plus que vous à ce sujet ? que j'ignore d'où viennent ces… ordres qui me sont transmis ?.

Je le crois, mais cette fois mon malaise fait place à la peur. Je pressens que quelque chose d'énorme et de redoutable pèse sur ce pays. Lecorgne a peur, cela est visible. Il n'est qu'un fantoche, placé à un des leviers de commande, et qui obéit à dés ordres lui venant Dieu sait d'où… Dieu sait comment… et auxquels il ne peut désobéir.

Longuement nos regards se croisent. Sans qu'il parle, je comprends que c'est là un homme brisé. Un jour il a voulu savoir, et il s'est heurté à quelque chose qui l'a plié, ; écrasé… jusqu'à laisser cette ombre falote qui me dévisage.

Dans ce regard braqué sur moi je lis un appel de détresse, et aussi un avertissement. Il doit trembler intérieurement à l'idée de mes réactions possibles. Nulle doute, qu'à la moindre incartade de ma .' part, les . maîtres occultes du pays ne l'en tiennent pour responsable. Il doit espérer en ce moment que je me lève, que je lui déclare que, dans de telles conditions, je renonce à mon poste.

Il serait raisonnable de le faire… Mais ce serait vain… Si l'on m'a fait venir de si loin ce n'est pas pour que je prenne aussitôt la porte. Quelqu'un, ou quelque chose a sur moi un dessein précis… Lequel je l'ignore, mais je me promets de le découvrir. Et je me doute que si j essayais de m'en retourner ce me serait soudain impossible. Alors, pour l'instant, le plus sage et le plus prudent est de ne pas ruer dans les brancards. Jouons celui qui songe uniquement à gagner sa croûte…

Puisque le directeur endosse la responsabilité de ce programme, j'appliquerai les instructions sans me soucier du reste. Et j'espère que le document communiqué est suffisamment explicite à ce sujet.

Un mince sourire me répond. Lecorgne n'est pas dupe de mon rôle de jeune licencié tenant à se Couvrir. Nous n'avons plus rien à nous dire pour l'instant. Il pousse sur un bouton, le jeune pion entre à nouveau.

— Monsieur Delchambre, conduisez donc M. Steels à la salle des professeurs. Je vous y retrouverai tout à l'heure.

Un nouvel escalier, aussi large et sombre que le premier, me mène au rez-de-chaussée. La salle des professeurs est une pièce immense, sombre, aux poutres apparentes. Tout est sculpté : lambris, poutres, armoires, table massive. L'ensemble est plus digne d'un musée que d'une école. Et comme chez ma logeuse on sent que les meubles, « polis par des ans », sont ici depuis des générations, que rien n'en a dérangé le repos au cours des siècles. Les sculptures sont bizarres…

Quand j'en aurai terminé avec ma prise de contact je leur jetterai un coup d'œil plus approfondi. Je crois quelles en valent la peine.

Les ogives grillagées donnent sur la rue. Le brouillard doit commencer à se dissiper, à en juger par la clarté plus vive qui traverse les carreaux mats. J'entends le roulement d'un chariot sur les pavés, des tintements de bicyclette, des claquements de sabots, des voix patoisantes, un carillon étouffé…

Je soupire songeant à la vie étroite et mesquine qui m'attend, à la menace qui semble peser sur moi. Combien de temps me sera-t-il possible de jouer le rôle du résigné qui explique à de petits imbéciles des auteurs qu'il ignore, qui commente des textes dont il n'a jamais entendu parler et qui s'abrutit de travail pour échapper à la lourde mélancolie qui sue de toutes ces pierres ? Oui, combien de temps vais-je réussir à les duper ?

Mais cette autorité occulte est-elle réellement menaçante à mon égard ? L'attitude de Lecorgne me laisse croire que c'est avant tout pour lui qu'il craint… J'ai l'impression que les choses ne sont pas simples… Nous verrons.

Je profite du temps qui m'est laissé pour parcourir du regard les rayons de la bibliothèque… des livres du XVIIIe, du XVIIe, du XVIe même, en originales, dans leurs vieilles reliures d'époque, passées sans doute, mais préservées de façon étonnante. À les voir on devine que leur furent épargnées les vicissitudes ordinaires aux livres anciens. Ils n'ont pas été ballottés d'une bibliothèque à l'autre, entassés dans des paniers, oubliés dans des greniers ou des caves. Non, ils ont traversé les âges sans en souffrir… Je jurerais même que voilà la bibliothèque de l'ancien couvent.

Quoique je trouve des titres peu orthodoxes. Il y a notamment des ouvrages d'Agrippa qui ont un fumet de soufre.

J'allume une cigarette. Mon regard erre un instant sur les lambris, et s'arrête sur un écusson timbrant chaque panneau. Un écu ovale portant une guivre : le serpent avalant un enfant. Et chacune est couronnée schématiquement de quatre traits : les deux premiers obliques, les derniers droits… Décidément on en veut aux serpents dans ce pays ! La colonne pythique dans le bureau de Lecorgne, et ici le blason de Milan… et celui de ma logeuse… Je ne sais pourquoi mais l'inquiétude me reprend. Il y a quelque chose qui lie ces trois remarques. Le serpent qui dort à la cuisine n'est pas fortuit. Il est lié à quelque chose de plus vaste. Mme Linard n'est peut-être pas si folle que cela…

Je prends place à la table et ouvre la brochure qui me fut remise. L'impression première d'archaïsme s'accentue. Je ne m'y connais guère en imprimerie, assez cependant pour relever l'aspect terriblement désuet des caractères, du genre de ceux qu'on utilisait il y a cent cinquante ans. Ce n'est pas laid du reste, fort lisible, agréable à l'œil… Mais à combien doit monter la composition et le tirage d'un tel cahier ? Je n'ose l'imaginer… Épouvantablement cher sans aucun doute. Alors pourquoi ? Pourquoi alors qu'existent la polycopie et le tirage à l'alcool…

Depuis hier je ne cesse de buter contre de pareils petits mystères. Chacun est insignifiant en soi, dépourvu de signification réelle, simplement irritant. Mais irritant à la manière d'un moustique qui bourdonne dans votre chambre, sans plus… Pris séparément ils ne méritent pas qu'on s'y attache… mais réunis en faisceau c est autre chose… ils finissent par m'impressionner désagréablement.

Pour le moment je me borne à les collectionner, je préfère ne pas m'appesantir sur eux. Plus tara, si j'y pense encore, je tâcherai d'en percer la signification… Un coup d'œil à ma montre. Encore trois quarts d'heure avant ma première classe. Je vais en profiter pour prendre note du programme de 5e. Puisque c'est là que je débute.

Quel fatras ! Impossible de dégager une idée générale de ce paquet de notations. « Dégager des textes leur sens profond… » « Insister sur leur aspect actuel, tant sur le plan des faits que sur celui de l'esprit… » « Profiter de chaque occasion pour insérer et situer ces notions dans l'ensemble de nos traditions. » Vous trouvez cela clair, vous ? Pour moi… Quant aux textes à étudier ! Ronsard en 5e… Les textes de Plutarque et de Xénophon sur Sparte, et un lot de romans des XVIIIe et XIXe parfaitement inconnus de moi.

Pourtant, et quelle qu'en soit mon envie, je ne puis parler de déraison systématique. Derrière cette mosaïque absurde je pressens un dessein, une finalité. Mais lesquels ?…

Directives pour la 2e. Joseph de Maistre, Fabre d'Olivet, ' Ballanche, Louis-Claude Saint-Martin… Il manque Nostradamus pour que ce soit complet. Je ne comprends plus. Car je me refuse à croire que tous ont le cerveau plus ou moins fêlé dans le pays… Ce serait pourtant si commode comme explication.

Je suis là, contemplant mes notes éparses, essayant d'y voir clair, quand un homme entre. Près de la soixantaine, vêtu sans élégance d'habits sombres et désuets, il s'avance, la main tendue, et se présente :

— Arden… physicien.

Son visage mobile et frémissant se rapproche. Sous les sourcils gris, en broussaille, deux yeux d'un bleu pâle me scrutent. Je crois y lire de la

peur… mais aussi de la compassion. Comme je saisis sa main il agrippe la mienne, m’attire vers lui, et, après un rapide regard circulaire, il me chuchote à l’oreille :

— Foutez le camp tout de suite… si c’est encore possible… N’attendez pas d’être pris au piège. Il vaut mieux crever de faim n’importe où que vivre ici.

Il se recule. Son regard s’est durci. Puis, comme s’il en avait trop dit, il lâche ma main et tourne les talons, puis sort sans se détourner la tête.

Qu’a-t-il voulu dire ? Quel est ce piège dont il parle ? J’ai la certitude qu’il existe, et je crois même qu’il s’est déjà refermé sur moi. Mais quand et comment fuir ? Bien certainement j’ai le désir de fuir ce pays… cette école grise qui m’oppresse… où je sens que sans cesse je devrai lutter pour conserver ma santé morale.

Mais, et c’est pour moi une découverte étrange, naît en moi le désir de rester, d’observer… Ce mystère ambiant, tous ces menus faits étranges qui s’assemblent devant mes pas, tout cela me repousse et m’attire à la fois. Une part de mon cerveau redoute de s’attarder ici, s’épouvante d’un danger qui ne se précise pas. Et d’autre part une voix me souffle que tout cela n’est qu’imagination. Qu’à tout prendre il n y a là que bizarreries sans danger, amusantes à contempler de l’extérieur… que je serais fou de courir à nouveau vers la gêne que j’ai connue.

Selon les moments, l’une des voix parle le plus fort en moi. Pour l’instant c’est la seconde qui s’impose. Elle me dit qu’Arden a voulu me mettre en garde contre le piège de la routine, de l’encrassement des petites villes mortes, de la vie médiocre où l’on s’enlise.

Mais elle ne me convainc pas entièrement.

CHAPITRE IV

Lecorgne est venu me chercher. Il me guide au travers d'escaliers monumentaux et sombres, de couloirs gris et bruns où j'étouffe. À mesure que je la découvre, cette école prend de plus en plus des airs de prison. Même les internats de ma jeunesse me parurent moins sinistres. On me dirait que derrière ces murs se cachent des cachots où l'on enferme les élèves indociles, je le croirais.

Nous voici parvenus à l'aile des classes. Le couloir s'élargit, les ogives, plus vastes, laissent passer une lumière plus vive, éclairant les rangées de sabots et de bottes en caoutchouc, et les patères où sont accrochés blousons, vestes, canadiennes, écharpes et bérets.

Une porte sale, le directeur l'ouvre. Une classe sans joie, illuminée par quatre grandes fenêtres, dont les vitres sont mates jusqu'à deux mètres du sol. Sans doute pour éviter que les élèves se dissipent. Pauvres gosses dont la seule distraction est de suivre les nuages dans le ciel.

Voilà donc mon domaine pour une heure : des murs jaune sale, une quinzaine de bancs, ma chaire dont le norme bureau domine les têtes. Ce serait banal et triste s'il n'y avait les tableaux des murs. Abstraits ou surréalistes ? Qui pourrait trancher ? Ce ne sont qu'emmêlements de lignes, de taches colorées, de courbes étrangement tordues, de sortes de pieuvres convulsées, étalées sur le papier, contorsionnant leurs bras en tous sens.

Et au-dessus, sagement rangés sur des étagères poussiéreuses, des plâtres vernis. Impossible de les qualifier. Leurs formes sont étranges et suscitent le malaise. Non qu'elles soient malsaines : il en est même de profondément harmonieuses, mais leur ensemble suggère un monde aberrant ou fou, échappant à toutes les normes connues. Un monde pareil à ceux que peuvent rêver des mathématiciens dans leurs délires.

Qu'est-ce que cela signifie ? Suis-je tombé dans une école expérimentale où, au nom de la psychologie, on met en pratique des procédés totalement inédits ? Voilà qui cadrerait assez bien avec de bizarre programme littéraire. Mais mal avec la région. J'ai toujours cru que dans ces petites écoles on se laissait porter par la routine, et que le ressassement interminable du passé s'y révélait intangible.

Durant mes réflexions, Lecorgne me présente aux élèves.

— … votre nouveau professeur de français, qui succède à M. Bonneront, si lamentablement enlevé à notre école. M. Steels nous vient de l'extérieur, ce n'est pas un enfant du pays comme tous vos autres professeurs, j'espère que vous aurez à cœur de lui montrer votre ardeur au travail… qu'il pourra se rendre compte qu'à Sarff on travaille autant qu'ailleurs. Je dirais même plus qu'ailleurs et que c'est là notre fierté.

Tandis qu'il poursuit, rappelant aux élèves toutes les étapes de la carrière de mon prédécesseur, mort des suites d'une chute dans les

carrières, je regarde mes élèves, garçons et filles mêlés sur les mêmes bancs.

Les filles me surprennent agréablement. Je les imaginais dodues, je les vois minces, nerveuses, les yeux vifs. Ce ne sont pas les gamines sans âge que j'imaginais, sur la foi de camarades me contant leur expérience des écoles rurales. Ils me parlaient de filles qui, à quatorze ans, portent déjà le visage qu'elles garderont leur vie durant, créatures sans âge, déjà marquées. Celles-ci semblent de feu. On les imagine dansant dans le rebord d'un sombrero, ou juchées sur une table, au son des flamencos.

Y aurait-il eu jadis une garnison espagnole dans le pays ? C'est possible à en juger par les têtes des garçons. Chevelures folles ou lisses et laquées d'eau, tignasses ébouriffées, le noir jais et les peaux mates prédominent. Au fait comme pour moi. Je dois avoir l'air de leur frère aîné,.. Il y a quand même quelques blondinets. Mais ils se tiennent à ma gauche, dans la rangée où il y a le moins de soleil.

Dans l'ensemble tous sont de petits ruraux ou paysans, aux mains calleuses, avec des chandails gris tirés à la diable, des chemises à col ouvert, des culottes de drap ou de velours. Il s'en dégage à la fois un air de santé et de misère. Les joues sont brunes de soleil, et sous les chandails on devine des petits corps bien nourris et musclés. Mais les habits sont souvent râpés, soigneusement ravaudés, les cols de chemise élimés, les vestes trouées au coude. Et tous sont nu-pieds. Sans doute pour avoir abandonné leurs sabots à la porte. Mais voilà qui me surprend franchement. Jamais je n ai eu vent de pareille chose.

Les visages m'étonnent encore davantage. Je m'attendais à des visages frais, un peu butés, un peu bornés… Rien de tel… Des regards brillant d'intelligence, des yeux vifs, intéressés, qui me dévisagent avec un mélange de sympathie… et de crainte. Il y a de la peur au fond de leurs yeux. Pas dans tous, mais chez la plupart. Cette peur grandit à mesure que la chevelure devient plus blonde. Elle est absente chez un lot d'une demi-douzaine, sur le visage desquels je lis la satisfaction arrogante de jeunes voyous sûrs de l'impunité. Ce doivent être les gamins dont me parlait le directeur. Ceux dont les parents ont perdu toute autorité.

Ils tournent vers moi leurs visages mats, et me regardent franchement, audacieusement… sans me défier pourtant. Dans leurs yeux brille une intelligence plus vive, ou plus sûre d'elle. Et aussi quelque chose d'autre. Ce ne sont pas des yeux a enfants. Je dirais des regards d'hommes, ou alors de garçons précocement vieillis. Mais par quoi ?… En tout cas de leurs yeux est absente cette crainte sourde que je rencontre chez les autres, que j'ai lue dans les yeux du directeur et dans ceux d'Arden… quelque chose qui ne me concerne pas, mais qui est inhérent à ce pays. Le malaise qui m'a repris à l'entrée dans cette classe s'accentue.

— Voilà… Je vous les confie. Si vous avez à vous plaindre d'eux dans le moindre domaine n'hésitez pas à venir me trouver. Et n'hésitez pas, par le truchement du journal de classe, à signaler aux parents le moindre relâchement.

Lecorgne sort, me laissant seul devant la classe debout. Je leur fais signe de s'asseoir, et je les regarde à nouveau dans le pesant silence. Mon impression première se confirme et se modifie à la fois. J'ai vu des visages se crisper quand Lecorgne fit allusion aux parents. Quelque chose marque ces enfants, mais quoi ? Il y a un instant j'imaginais des vices précoces, et la crainte d'en être punis. Je crois m'être trompé. Je suis certain que la peur qui pèse sur eux doit certainement écraser bien d'autres épaules. Et

puis il y a une majorité de petits visages frais, candides même, qui ouvrent de grands yeux suppliants, comme pour me demander de n'être pas trop sévère. Je ne puis croire que ceux-là soient corrompus. Je marche en silence, les regardant un à un. Ils regardent bien devant eux, sans tourner la tête. Même le groupe des caïds semble impressionné, et le silence pèse lourd.

J'arrive au fond de la classe et je dévisage les durs, groupés sur les trois bancs du fond. Je lis maintenant sur leurs visages les mêmes traces que sur les autres. Ils évitent mon regard. Ils ont peut-être moins peur, mais ils ont peur également.

Ne suis-je pas en train de me faire un monde de quelque chose de tout simple et de tout naturel ? Les parents ont sans doute la main lourde dans le pays. La moindre remarque d'un professeur doit sans doute entraîner automatiquement une raclée magistrale. Et c'est de cela qu'ils ont peur.

Oui, c'est bien cela… Ils craignent l'autorité dont je suis détenteur. Il me suffit de les contempler tandis que, lentement, je reviens sur mes pas. Bras croisés, ils me regardent en silence, oien sages, attendant mes décisions. Même dans les yeux des caïds plus rien qu'une soumission totale à l'autorité que je représente.

— Où en étiez-vous ?

Tous les regards se tournent vers un garçon qui s'est levé et se tient à côté de son banc.

— Nous étions aux vers 356 à 360 de *l'Hymne des Daïmons.*

Je le regarde. Il me paraît différent de ses camarades. C'est visiblement un petit citadin, très proprement vêtu : pieds nus, culotte grise, veston de même, une chemise blanche ouverte sur le col. Mais le col de la chemise s'effiloche, de grosses reprises apparentes bombent les coudes de la veste, et une pièce d'un gris plus sombre tranche à la jambe gauche.

Le visage m'étonne également ; sous les boucles claires s'offre une petite figure sérieuse, presque grave, pathétique même… Le visage d'un enfant qui doit ignorer le sourire.

— Apportez-moi votre cahier.

Il s'avance, tête basse, et il ne lève les yeux qu'arrivé au pied de la chaire à côté de laquelle je me tiens. Il semble soudain me dédier ses yeux sombres, insondables et glacés… J'ai comme un éclair de répulsion, vite éteint. Rien ne justifie ce recul devant ce visage craintif et soumis. Pourtant il me semble inquiétant, plus que les voyous du fond qui se poussent du coude en ricanant.

Je prends le cahier en main. Il est magnifiquement tenu : propreté, disposition, clarté, écriture, tout est parfait. Il me tend maintenant le texte entier de *l'Hymne,* imprimé avec ses caractères désuets auxquels je m nabi tue… Du doigt il me souligne le dernier passage étudié :

J'avisai tout autour une effroyable troupe
De piqueurs qui couraient une ombre, qui
[bien fort
Semblait un usurier qui naguère était mort,
Que le peuple pensait pour sa vie méchante
Être puni là-bas des mains de Rhadamante.

— Qui était Rhadamante ?

— Chez les Grecs c'était un des juges des Enfers. Ils étaient trois : Minos, qui présidait, assisté d'Eaque et de Rhadamante.

Je le regarde un peu surpris. J'avise une fillette au troisième banc.

— Votre camarade vient de me dire aue Minos était le président du tribunal. C'est bien cela n'est-ce pas ? Alors pourquoi l'auteur a-t-il mis Rhadamante qui n'est qu'un juge subalterne ?

Visiblement l'ancien professeur n'a pas soulevé le point, car je vois les fronts se plisser de réflexion. Finalement l'élève me répond d'une voix hésitante :

— Sans doute à cause de la rime, monsieur… et aussi du nombre de pieds…

Je poursuis mon interrogatoire. Les réponses fusent. On dirait qu'ils comprennent d'emblée ce texte archaïque. Les inversions, les enjambements, les termes inusités, rien ne les surprend. Je ne sais trop quoi penser. Je lis à voix haute les vers suivants :

Une tremblante peur me court par les os
Bien que j'eusse vêtu la maille sur le dos…

Instantanément des mains se lèvent, les voix m'expliquent que maille est mis pour cotte de mailles… que c'est une métonymie… que les autres trophes sont la métaphore, l'allégorie, la synecdoque et l'hyperbole !…

Et dès que se déroule le poème c'est le même éveil. Sans effort ils saisissent, traduisent, interprètent… Je sais combien ces textes du XVI[e] sont souvent obscurs et déroutants. Je me souviens de ma première année d'université, alors que nous pâlissions du Du Baïf et Scève. Et voilà des gamins de treize ans qui se jouent de leurs difficultés. L'avenir m'apparaît moins sombre que je le craignais. Si tous mes élèves sont de cette force, mes leçons m'apparaîtront plus comme une récréation qu'autre chose. Et finalement j'aurai un bien plus grand plaisir à travailler ici que dans une école traditionnelle.

Je m'aperçois que Gilles Lechien est toujours debout à côté de moi. C'est juste, j'ai omis de le renvoyer à sa place. Je le remercie, je lui rends son cahier. Comme il me tourne le dos j'aperçois de larges cicatrices lui coupant les mollets. J'ai un sursaut. Lechien qui s'est retourné a surpris mon regard. Il me dit d'une voix calme, comme si c'était la chose la plus naturelle :

— Mon papa est un peu dur, alors quand je me laisse un peu aller, ou que je ne travaille pas bien, il me fouette… quand il n'est pas trop fâché c'est dans les jambes… Mais il faut bien, n'est-ce pas, monsieur ? C'est pour mon bien.

Ses camarades approuvent avec de petits rires et des hochements de tête. Ils font même tant de bruit que je dois frapper le bureau de ma règle.

— Eh bien !…

On dirait le *quos ego* du vieux Virgile. Le silence retombe, terrifié. Tous les nez plongent sur les cahiers. Je regarde Gilles qui leur tourne le dos. Son expression dure dément les paroles soumises que je viens d'entendre. Je jurerais que les poings, derrière le dos, sont crispés. Et le regard de ses yeux suppliants semble attendre une réponse.

Que se passe-t-il donc en moi ? Je devrais proclamer que je désapprouve de telles brutalités, quelles sont avilissantes, autant pour celui qui les accepte que pour celui qui les inflige… Et je reste muet… Je ne trouve rien à dire, je n'ose pas prendre parti… Mieux ou pis, comme on voudra, je me découvre indifférent. Avant de juger il faut que je connaisse mieux les coutumes au pays, que je sache jusqu'où je puis braver les jugements et les

interdictions. Rien ici ne se déroule selon les normes connues, il vaut mieux attendre.

Du vent tout cela, des mots. Cette sévérité des parents m'est, au fond, précieuse. Elle va me permettre d'asseoir ma discipline. Je m'entends dire :

— Je désire qu'un tel remue-ménage ne se reproduise plus jamais. Vous m'entendez ? Je passerai peut-être l'éponge pour cette fois… Mais à la première incartade de l'un de vous, je signale votre attitude à vos parents, en leur demandant de vous traiter avec toute la rigueur nécessaire…

Les visages se lèvent, bouleversés. Certains au bord des larmes. Des mains se lèvent. Je fais un signe de tête et j'étouffe leurs supplications. Je laisse traîner le silence…

Que se passe-t-il donc en moi ? D'ordinaire je n'hésite pas à ruer dans les brancards, à condamner, à me lancer tête baissée dans la bagarre. J'ai trop souffert de la bêtise, de la lâcheté et de la méchanceté des pions pour ne pas me révolter devant des contraintes absurdes et injustes. Et voilà que je contemple sereinement l'injustice, sans intention d'intervenir ou de réformer quoi que ce soit… Pis, je me sers de cette injustice. Cela ne me ressemble guère. C'est comme si un autre m'habitait et me dictait soudain l'attitude à prendre. Un autre qui ignore la crainte, et qui se révèle indifférent à tout ce qui ne le touche pas directement.

Je me rends compte que mon silence prolongé inquiète les élèves. À la lettre je ressens leur angoisse. Je joue le magnanime, je passe l'éponge… Mais… mais à condition que tous, et j'insiste, que tous observent désormais une tenue irréprochable.

Je n'ai même pas la pensée de sourire devant leur soulagement. Même le visage des caïds se détend… Vaguement, tout au fond de moi, j'ai honte. Et j'ai peur de croiser le regard de Gilles, qui attendait une aide, le mot d'espoir et de réconfort que je refuse. J'ai peur de lire le mépris dans ses yeux.

Les yeux du gamin brillent sans expression. Un instant, j'y vois flotter comme une lueur vague de compréhension et d'admiration, aussitôt éteinte et brouillée par les larmes qui montent. J'ai bien vu… ce garçon serait-il double lui aussi ? Et les autres ? Doubles également, comme je crains de l'être devenu ?… Allons, je déraille. Disons que ce petit morveux est de l'espèce qui adore la poigne qui le rosse. Mais d'où me vient cette pensée et cette satisfaction soudaine ? Jamais, jamais il y a seulement deux jours, je n'aurais accepté d'être effleuré par une telle pensée. Et maintenant je m'y complais. Comment ai-je pu changer à ce point ?

Je ne suis pas seul à remarquer les larmes de Gilles. Ses camarades ricanent sournoisement en se poussant du coude. Ils ne doivent pas l'aimer, et même se réjouir des mauvais traitements qu'on lui inflige. Comme je les connais bien ces jalousies et ces haines qui poursuivent les bons élèves dociles. Et comme j'ai moi-même aidé à pourchasser et persécuter les chouchous, je n'ignore rien de la froide cruauté dont les enfants peuvent faire preuve vis-à-vis de camarades plus faibles. Pourtant Gilles n'a nullement l'air d'un gringalet. Je le pressens dur à la souffrance, avec des poings capables de rendre coup pour coup.

Plus je le regarde, plus je me dis que cette muraille d'hostilité qui l'enferme ne l'écrase pas, qu'il tient tête, et que ses camarades doivent se reposer sur des adultes pour voir assouvir leurs rancunes. Mais qu'en son cœur il en souffre, et que la révolte couve en lui n'est pas moins certain.

À nouveau mes conclusions vacillent. Voici que Gilles s'essuie les yeux d'un revers de main et qu'il toise ses camarades. Aussitôt ils baissent le

nez, comme effrayés. Même les caïds du fond. Serait-ce lui le véritable caïd de la classe ?

Je parle, je parle presque mécaniquement… Vers quels abîmes vais-je encore me pencher ? Ce pays m'attire et m'effraie à la fois. C'est comme une fascination écœurante et voluptueuse. Je voudrais fuir, m'en aller loin et à jamais, et en même temps rester longtemps encore dans ce milieu, pour l'étudier. Comme j'étudierais une peuplade primitive, avec le même détachement.

Primitif, voilà le mot que je cherchais, celui qui éclaire tout… Ces paysans sont des primitifs, avec toutes les duretés et les cruautés des primitifs… Encore une fois je m'égare. Comment concilier ceci avec cette intelligence dont ces enfants font preuve ?

— … Ronsard faisait partie de la Pléiade, un groupement de sept écrivains…

Voilà que les visages se ferment, qu'un malaise pèse sur la classe, comme si je venais de proférer une obscénité… Timidement une main se lève pour rectifier :

— Six, monsieur.

Je m'étonne, mais c'est exact, voilà le cahier, six, rien que six… Et les couleurs du spectre sont six également, l'indigo n'est pas mentionné. Quant aux merveilles du monde on m'énumère les pyramides, les jardins de Babylone, le Zeus Olympien, mais pas un mot du tombeau de Mausole, s'ils ajoutent enfin le colosse de Rhodes, le temple d'Ephèse et le phare d'Alexandrie… Et pourtant ils connaissent ce tombeau élevé par une veuve inconsolable, et qui donna le mot mausolée… C'est donc à *sept* qu'ils en ont dans le pays. Je sais que c'est un chiffre sacré, mais je ne vois pas le rapport. Une énigme encore. Quand nous serons à cent…

*
* *

Ma classe de seconde est juchée au second. Petite, claire et chaude de soleil, avec des tables vernies où les élèves sont groupés par deux. J'en ai dix : trois filles en talons plats et corsages clairs, les garçons en mocassins ou kets, chemise ouverte à manches courtes, ou maillot de coton cerclant le cou. Durant l'introduction de Lecorgne, un des garçons, Guy, n'a pas un instant déplacé sa main, posée sur le bras de sa voisine. Par instants il la regardait, et ils échangeaient un sourire ne laissant aucun doute quant à l'intimité de leurs relations. Le directeur ne pouvait pas ne pas s'en apercevoir. Mais il n'a pas bronché, comme s'il n'osait rien dire. Et si personne ne s'en soucie dans l'école pourquoi le ferais-je ? Je n'en ai du reste aucune envie. Je me sens à l'aise ici, avec ces garçons de si peu mes cadets, avec ces filles qui sont jolies et qui sentent bon. Les peaux mates, les cheveux sombres, les yeux rieurs, tout a un air de santé et de netteté. Voilà qui contraste avec certains regards éteints, et les échines voûtées par la crainte rencontré en 5e.

Apparemment la sympathie est réciproque. Je me vois accueilli par de grands sourires. Guy le caïd, ou plutôt le meneur de la classe, s'est détaché du groupe pour me souhaiter la bienvenue, avec une sorte de familiarité respectueuse que j'admets sans peine. Je suis le prof, c'est entendu, mais j'ai également l'âge d'un camarade. Je ne suis pas un tyran qu'on redoute, plutôt un compagnon, encore très proche de leur âge, de leurs problèmes, de leurs préoccupations et de leurs soucis. Rien ici de la timidité des petits,

attendant bien sagement que je leur donne la parole.

Cela me plaît. Je sens que je n'aurai aucun problème de discipline, et que mes cours seront plutôt des conversations et de libres discussions. Je rencontre des camarades plus jeunes avec lesquels je partage mes connaissances. Au fait c'est bien cela.

Ce l'est si bien même que je dédaigne ma chaire. Je m'assieds sur un banc vide, et je me mets à bavarder. Faisons le point de la matière. Ils sont les philosophes. Bien. Alors qu'étudient-ils ? Après Platon ils en sont à Plotin. Et Descartes ?

Silence total. On se regarde, puis Guy Vauthier se hasarde à me répondre.

— Ce n'est pas un philosophe c'est un matheux. On nous en a parlé en analytique au début de l'année… un peu… C'est lui qui a inventé les coordonnées de l'espace et l'étude algébrique des courbes.

— Il a travaillé aussi en physique… à propos de la réfraction : les lois de Descartes…

— Très juste tout cela, mais le *cogito ergo sum,* je pense donc je suis.

Un des garçons se met à rire. Cela n'a pas de sens. Quand il rêve il pense aussi. Pourtant là ce n'est pas réel, son personnage n'existe pas pour autant.

Mais le réel existe-t-il d'abord ? Est-ce que tout n'est pas un rêve ? Nous ne serions rien que le songe d'un démiurge, destinés à disparaître dès qu'il s'éveillera… Et les voilà partis !… Je les écoute, et c'est le même étonnement qu'avec les petits de l'heure précédente. Ils sont d'une érudition, d'une perspicacité étonnante, mais dans le domaine étroit du platonisme et du néoplatonisme. En dehors de la philosophie des idées c'est le néant total… Et ils sont aussi peu rationalistes que faire se peut.

Je me lève et j'examine les planches coloriées ornant le mur du fond. Elles sont sept, et, bien entendu, revoici les serpents ! Sur la seconde planche une montagne, percée de sept cavernes, avec sept serpents noirs et jaunes. La phobie du sept semble localisée aux classes inférieures me semble-t-il. Maintenant pourquoi ?

Ce sont les planches d'Abraham le Juif… Malheureusement le sens en est perdu. Guy s'est levé, sans y être invité, sans qu'il me vienne à l'idée d'en être surpris, tant son action est naturelle. Je sais, grâce à lui, que ce sont les reproductions des figures recueillies par Nicolas Flamel, copiées sur parchemin, et jalousement gardées. Les vitres des cadres ont été traitées pour éviter que les couleurs ne passent ou ne se modifient.

Je ne m'attarde pas devant les premières. En sus de ma montagne aux serpents, je découvre un Mercure brandissant son caducée et menacé par la faux de Saturne ; un jardin où errent des aveugles et enfermant un rosier à feuilles d'or. Et enfin le massacre des Innocents. Mais les trois dernières me communiquent un malaise. Planche 5 deux serpents, l'un noir, l'autre blanc, s'affrontent auprès d'une baguette d'or, et se dévorent mutuellement. À côté voici une croix, enlacée par un serpent cloué par la tête sur le montant horizontal. Et enfin un désert. Dans le fond une montagne où s'affrontent deux griffons, et où quatre serpents, un blanc, un noir, un rouge, et le dernier bariolé de tout l'arc-en-ciel, errent parmi quatre fontaines jaillissantes.

Le sens de ces enluminures ? Guy l'ignore. Il est juste capable de me citer le nom de chaque planche mortification, sublimation, revivification, préparation, volatilisation, coagulation et multiplication.

— Mais le sens profond, chacun doit le découvrir par lui-même.

La sublimation fait l'objet d'une planche supplémentaire, insolite et harmonieuse. Sept griffons, roux et blanc, à tête d'aigle, et sept griffons noirs, contemplant un arbre à fruit doré, planté au sommet d'une butte. Près des griffons des symboles planétaires.

Et nous voilà embarqués dans une interminable discussion. Les uns, en petit nombre, tiennent qu'il s'agit d'une allégorie des opérations menant à la Pierre Philosophale. Guy, et Da-nielle, la plus jolie des jeunes filles (la fille d'un collègue viens-je d'apprendre) se moquent de cette interprétation. À les en croire il s'agit, tout au contraire, d'opérations mentales et psychologiques, combinées avec une ascèse et devant épanouir les facultés dormantes de l'esprit.

Entre ces deux extrêmes, une masse flottante, croyant à une sorte de yoga, à la maîtrise totale du corps par l'esprit.

Les problèmes soulevés ne restent pas longtemps spéculatifs, mais versent vite dans une sorte d'éthique. Les tenant de la voie moyenne affirment qu'on peut supprimer la souffrance et qu'on le doit. Pour Guy, au contraire, elle est un élément indestructible de l'univers. Il faut aller vers elle et en triompher. Dans ce cas la souffrance nous fait renaître, elle ouvre une porte qui sinon reste fermée.

On cite Plotin, Jamblique, et d'autres auteurs ignorés, dans un grand arroi de phrases énigmatiques. Mais, ce qui m'émerveille, c'est l'aisance avec laquelle ils se meuvent dans ce fatras, la subtilité avec laquelle ils interprètent et commentent. Chacun s'anime et fait appel à mon opinion. Je ne puis que dire mon ignorance. Mais j'ajoute quand même qu'il me semble que faire taire la souffrance me paraît plus sage que de l'affronter délibérément.

Pourtant le groupe que je soutiens ne triomphe pas. Guy les nargue, avec un sourire de supériorité.

— Bien sûr, avoue un de mes alliés, ça paraît la bonne réponse… Mais vous ne savez pas totalement de quoi il s'agit.

Mais à entendre Guy c'est sans importance. Quand on me voit on sait que je serai vite au fait, et qu'alors je les étonnerai tous. Et voilà mon prestige définitivement en selle. Car aucun de mes élèves ne songeait à mettre en doute la parole de ce garçon. Je le sens…

Je continue mon inspection. Près de la porte, j'avise un grand dessin noir qui m'a échappé jusqu'ici. C est une citadelle, divisée en vingt et une sections, et enfermée dans un labyrinthe circulaire, entouré d'une muraille percée de vingt et une portes. Le tout enfermé dans un serpent se mordant la queue…

— L'ouroboros, le signe de l'infini… Une seule porte mène à la science. Encore faut-il la découvrir parmi les illusions…

Soudain c'est le silence total. Mes élèves se regardent abasourdis. Qu'ai-je donc dit de si extraordinaire ? Il me semble que cela allait de soi… Pourtant c'est presque timidement maintenant que Guy se lève. Il a encore une planche à me montrer. Un petit rectangle de papier bleuté, une sorte de bois gravé… assez mal gravé du reste. Au centre un soleil aux rayons inégaux. Et devant lui, rangés en demi-cercle, des hommes nus. Les chevelures vont du blond filasse, presque blanc, au noir de corbeau. Quant aux attitudes elles vont de la soumission totale du blond aux cheveux clairs, agenouillé, la tête basse, les mains tendues en imploration, jusqu'à la silhouette orgueilleuse, cambrée, de celui dont les cheveux sont le plus noirs. Et qui se tient bras croisés, baigné de toutes parts de lumière.

Brusquement percent en moi des notions sous-entendues depuis toujours.

Il me semble que par instants je sais, que ce brouillard qui m'entoure se déchire soudain, découvrant d'étonnantes perspectives. Une clarté aveuglante m'enveloppe et me dicte des paroles, m'impose mes gestes. Je m'entends dire :

— La part de lumière n'est pas égale pour tous…

Je me retourne, rien que des visages écrasés par ma révélation. Ils me regardent tous, intensément, comme un oracle. Et quand je termine :

— Celui qui baigne dans la lumière n'a pas de visage, car nul ne peut l'imaginer.

C'est comme si j'avais proféré un mot de passe, un symbole de reconnaissance. Des regards respectueux et muets me suivent tandis que je reviens à ma place, et entreprends d'exposer les archétypes de Platon.

Ma classe est terminée, j'attends le collègue qui doit me remplacer. Dans la classe les élèves vont, viennent, bavardent… Trois garçons assiègent Danielle. Elle le mérite bien, car elle est jolie, la mâtine, et elle le sait. Mais elle ne prête qu'une oreille distraite à sa cour. C'est moi qu'elle regarde, et dont elle désire l'attention, moi qu'elle aguiche. .

Heureusement l'on m'aborde, me libérant d'une situation qui risquait de devenir embarrassante. Car que faire ? Passer pour un satyre ou un impuissant me déplaît tout autant.

— Je puis vous parler un instant, monsieur ? Dans le couloir…

Guy me regarde en souriant… C'est vraiment un beau gars, aussi grand que moi, large d'épaules, solide et sympathique. De jeunes muscles gonflent le maillot de laine bordeaux qui lui moule le torse. Il a certainement dû le choisir moulant et trop étroit, car sa musculature s'y dessine à chaque mouvement, attirant ainsi les regards de Maryse et d'Andrée. C'est bien le caïd de la classe, premier en tout, spécialement en gymnastique, aimant à étaler ses muscles devant Es filles, jetant le mouchoir à qui lui plaît, et ne devant guère rencontrer d'insensibles.

Je ne puis définir son sourire : il n'est pas moqueur, il n'est pas insolent… et ce n'est pas non plus un sourire amical… il évoque plutôt une idée de complicité, d'appartenance à la même caste dégagée des contingences imposées au vulgaire. Son attitude n'est au reste pas celle d'un élève, mais plutôt d'un camarade abordant un égal.

— Dans les petites classes ils sont parfois difficiles… Alors s'il y en a qui vous embêtent, ou qui ne travaillent pas comme vous le voudriez, vous me le dites, et je m'en occupe.

Je le regarde et je ne doute pas un instant qu'il ne le fasse. Et c'est là une grande faveur qu'il me fait, je le sens… Je dois vraiment l'avoir impressionné pour qu'il se mette ainsi à mon service. Sans réfléchir, je me mets à le tutoyer comme un égal.

— Tu ne crois pas que c'est plutôt du domaine du directeur ?

De la main il souligne sa chevelure sombre et longue, tandis qu'un rire muet le secoue. Deux parenthèses d'ombre se creusent dans ses joues, le rajeunissent. Le caïd de la classe devient un gamin très jeune et très innocent, savourant une bonne plaisanterie.

— Vous me faites marcher !… Le Pou ? Mais il n'existe pas, il ne sait rien… Ne me dites pas que vous n'avez pas compris, vous qui comprenez tant de choses !… Le Pou ? mais il n'a jamais été capable de rien dire devant les planches… Il les regarde et il ne piffe pas… Tandis que vous, chapeau !… Alors vous ne me ferez pas croire que vous n'avez pas compris. Le Pou, il n'existe pas, il parle beaucoup… Mais ce n'est pas lui le caïd dans la maison…

— Et le caïd, c'est toi ?

— Moi et d'autres… Vous comprenez, le Pou est là pour les parents, et encore pas pour tous. Il y en a quand même qui savent. Pas ceux du Pouilly, mais d'autres… Mais tous flanquent de bonnes danses aux types qui ne travaillent pas. Ils ont raison, vous ne trouvez pas ? Seulement il y en a qui n'ont pas le temps… qu'ils disent. Moi je dis qu'ils ont fa trouille. Alors ils nous font signe. Les petits, c'est moi qui les dirige. Si vous avez à vous plaindre, crac Une corvée ou une raclée… Demandez aux pères Levert, Duru ou Faivre. Ils n'osent pas bouger devant leurs gamins. Mais devant moi ils canent, car ils savent qu'ils le sentiront passer… Et si le gars est vraiment trop costaud, j'appelle les copains.

Il rit à nouveau, de ce rire silencieux qui étire son corps de jeune fauve et découvre une solide mâchoire de jeune loup. Je ne m'étais donc pas trompé : Lecorgne n'est là que pour la parade, les formalités administratives. L'autorité réelle est en d'autres mains. Et Guy y participe. J'en ai la preuve immédiate. Ses camarades bavardent un peu trop haut. Il se retourne, lance sèchement l'ordre de se taire. Et aussitôt chacun se tient coi.

Étrange, le détachement avec lequel j'enregistre tout cela. Je suis même un peu amusé.

— Dis donc, Guy… Il me semble que tu joues le rôle de fouette-cul de collège, comme le disait Montaigne.

Le garçon fronce les sourcils. Non qu'il soit froissé de la plaisanterie, mais, visiblement, il ne comprend pas. Je lui cite alors le passage des *Essais*. Mais ce titre reste pour lui lettre morte. Et c'est pourtant le même garçon qui me cite Plotin ou les Gnostiques. À mon tour d'en demeurer ébahi. Mais déjà Guy crie à ses camarades :

— Attention, le matheux est en vue…

Tourné vers moi, il ajoute :

— Avec lui on ne rigole pas… On a encore le temps : il bavarde avec Carioca… Dites, vous devez vous sentir seul dans le pays… Si vous en avez marre faites-moi signe. Je vous trouverai tout de suite quelque chose. Et au poil…

Entremetteur en plus. Il est vraiment complet. Le fort de la chose est que je ne songe pas un instant à mettre ses paroles en doute. Et que l'offre ne me scandalise pas. Comme il voit que je regarde à nouveau Danielle qui me sourit largement, il soupire comiquement.

— Pas la peine, je vois que vous faites le marché vous-même… Pensez tout de même à moi si vous voulez un supplément… Et n'oubliez pas : le premier qui bronche, vous me le dites. Et crac dedans… Il ne recommencera plus. Si vous avez le temps, un dimanche, venez voir quand je les mène dans les bois. Je les crève, mais ils en sont fiers, et ils aiment cela.

Mon collègue arrive, me salue d'un sec mouvement de nuque qui me dispense de lui répondre. Je m'éloigne sans me sentir choqué de ce qui vient de m'être révélé. C'est même, au fond, comme une secrète revanche. J'en ai trop « bavé » pour parler comme mes élèves, pour ne pas me réjouir sournoisement de ce renversement des hiérarchies.

CHAPITRE V

Le brouillard s'est dissipé. Un soleil brûlant et clair éclabousse les feuilles des arbres, les façades de briques se faisant vis-à-vis. Sarff n'est plus le trou morose et perdu de mon arrivée, la cité vague et ouatée que j'ai traversée ce matin, ce n'est rien qu'une petite ville proprette, assoupie, mourant doucement au soleil, au long d'une rivière étroite.

Chez ma logeuse m'attend un repas tellement somptueux que je m'inquiète pour ma bourse : la truite succède au potage, puis un demi-poulet rôti avec de la compote, et pour finir un quartier de biscuit flanqué d'une solide tasse de café. À ce savoureux régime, mon traitement va fondre comme neige au soleil. Mais il paraît que je ne dois me faire aucun souci, l'administration locale octroie à Mme Linard un large supplément en nature : « Pour que vous nous restiez… »

Tout en bavardant je comprends que le corps professoral est considéré avec respect et même un peu de crainte. Il représente une des castes supérieures dans cette société à multiples étages, fermés sur eux-mêmes. Mais tous les profs ne sont pas également en faveur. Ainsi Arden…

— C'est un sauvage… il ne voit personne… il ne parle à personne… pas même à sa vieille servante. On dirait qu'il se méfie de tout le monde, on voit bien qu'il n'est pas du pays, et qu'il n'est pas content de vivre parmi nous. Mais vous, monsieur Steels, vous vous plaisez ici ?

Bien sûr, et je suis sincère en le disant. Cette crainte vague et floue qui m'enveloppait s'est dissipée avec la brume. Le soleil a tué les fantômes. Tout dans la lumière a changé d'accent. Et je me dis que deux ou trois ans ici seront vite et agréablement passés considération, bons repas, et la perspective de faire des économies. De plus, si bizarre que soit le programme, il me laisse les coudées franches… Et les élèves sont loin d'être bêtes. Cela me fait songer que je dois recopier les fiches de renseignements.

C'est l'occasion d'un peu d'anthroponymie. Pas de noms celtiques ou gallo-romains, quelques noms gallo-germaniques : Vauthier, Richiez, Ernout, mais en petit nombre. La majorité sont de purs noms locaux du Moyen Age : noms de métier : Lemire, Bounier, Lemoine ; caractéristiques personnelles : Leblond, Lenoir, Ledru ou Leborgne ; noms d'animaux : Le bœuf, Renard, Lechien ; caractéristiques de lieu : Delahaye, Delgrange… Beaucoup de cousinages également. Il semble que la souche soit restée la même depuis le Moyen Age, sans greffe de rameaux étrangers. Pas un nom flamand, ou allemand, ou italien. Pas un éspagnol non plus. Et voilà qui m'étonne, vu le type des garçons et des filles. Je sais bien que *les petits* villages font montre d'une grande stabilité quant à leur population, mais une telle homogénéité est quasi inconcevable. Mes élèves viennent de tous les coins du canton. Sarff, faubourgs compris, doit compter de trois à quatre mille habitants, et toute la région doit chercher dans les trois

dizaines de mille. Or il y eut toujours des journaliers, des trimardeurs qui se fixent çà et là. On trouve un Durrenzo dans un village alsacien, un Verkampf en Périgord… Ici, rien, le néant… Voilà un problème à creuser… Si je puis consulter, les archives locales.

Je vois se dessiner l'image d'une population fermée, repliée sur elle-même, sourde aux influences et aux infiltrations de l'extérieur, une de ces petites sociétés closes, au cloisonnement serré et invisible, régi par des critères qui n'ont rien à voir avec la richesse. Un monde immobile et figé, un sous-marin englouti au début du XIXe siècle et que j'explore. Je parie qu'en cherchant bien je trouverais dans les maisons de la poussière qui remonte à la guerre de Trente Ans. Et je suis certain que le curé doit exercer une influence prépondérante, et qu'il interdit l'ouverture d'un cinéma, porteur d'idées modernes, capable de bouleverser les coutumes établies, et bien établies.

Je crois que je m'avance un peu trop. Je ne dois pas oublier ce groupe dansant, hier soir, devant les feux. Le pays est certainement moins figé et dormant que je l'imagine maintenant. Au reste, il y a l'école, ses programmes et le rôle joué par Guy Vauthier et ses camarades.

J'ai trop bien mangé et je me sens un peu lourd, somnolent aussi. Aucune envie d'ouvrir livres et cahiers et de m'atteler à mes préparations. Au-dehors un petit vent vient de se lever.

Il doit faire délicieux. Allons nous promener, je me réveillerai, et je ferai connaissance avec le pays.

Je descends et j'informe ma logeuse. Elle a d'abord un regard étonné, presque craintif, et elle murmure :

— J'aurais dû m'en douter…

En même temps elle regarde mes cheveux. C'est vrai qu'ils me tombent sur les épaules, et que j'ai maintenant enfilé un col roulé et un jean à ceinture de matelot. En riant, je lui explique que je tiens à ménager les vêtements avec lesquels je fais la classe. Elle a un sourire vacillant et un peu contraint.

— Oh ! vous faites ce que vous voulez… mais un professeur, je n'ai pas l'habitude.

Je vais donc faire scandale dans le pays. Elle n'a pas dit cela. Seulement les gens vont s'étonner. Et voilà quelle reprend les mots mêmes de Lecorgne : « Il est vrai que quand on a les cheveux aussi noirs… »

Tout de suite elle change de conversation. Elle me conseille de descendre voir la vieille ville… Pas le Pouillv qui se trouve sur l'autre rive, mais la vieille ville autour de la cathédrale… enfin de l'église. Va pour la vieille ville, mais d'abord allumons notre pipe, et allons prendre une bouffée de l'air des champs.

Je remonte la chaussée. Une fois traversée la route des Forges, elle s'encadre d'une double rangée d'arbres qui m'offrent un tunnel d'ombre tiède. C'est bien le seul agrément de la promenade. Je longe des pâtures monotones, quadrillées de chemins de terre, et un terrain clos, couvert de chardons et d'orties. Si j'en crois la pancarte c'est le terrain de « sport » de l'école.

Pour l'instant les « sportifs » se résument à quatre garçons, torse nu, bottés de caoutchouc, qui fauchent, à grands gestes mécaniques, les massifs d'orties. Je reconnais des élèves de 4e et de 3e. Le soleil les accable, ils ruissellent et n'en continuent pas moins, sans prendre de repos, sans attendre que tombe la grosse chaleur.

C'est là sans doute une de ces corvées dont me parlait Vauthier… non

Guy. Prenons l'habitude de leurs prénoms. Je vois que l'école résout bien le problème de la main-d'œuvre. Mais que les parents acceptent cela sans rechigner, surtout des paysans, voilà qui en dit long…

Un groupe de filles emprunte le sentier traversant le terrain. Elles passent, se tenant par le bras. Riant follement, de ce rire qui agace et empourpre les garçons. Les faucheurs les saluent avec de grands gestes, puis se courbent immédiatement à la tâche… Je les vois s'éloigner, rieuses, monter, disparaître derrière une butte.

Mon regard s'est longuement attaché aux hanches fines, aux poitrines fermes et libres bombant l'étoffe des corsages, aux bras brunis par le plein vent, aux jambes fines qui donnent envie de les caresser. Il me vient au visage une bouffée de joliesse saine. Comme j'aimerais me mêler à leur bande, rire et courir à leur côté, comme je le faisais autrefois dans les jardins de l'Université… Calme-toi, imbécile… Une belle flambée de folie encore. Tu n'as donc rien appris à tes dépens ? Tu ne sais donc pas comment cela se termine toujours pour toi ?

Je m'assieds contre le talus, mâchonnant un brin de citronnelle. Je ferme les yeux, et je suis à nouveau assis sur les gazons de la cité, à côté d'une fille, jambes repliées sous sa jupe, qui, d'un air faussement sévère, m'interroge sur la littérature provençale.

Et moi qui la désire, je ne sais que bafouiller et la regarder. Elle me regarde souriante… Je m'approche… Elle ne se recule pas quand ma main se pose sur elle, que je lui prends l'épaule… Elle se blottit contre moi... « Tu es gentil… » Et quand je l'attire contre moi, que j'approche mon visage du sien, je vois s'éteindre son sourire. Elle me repousse, se lève, part presque en courant, sans se retourner.

Longtemps je me suis demandé la raison de cette fuite. Je lui plaisais, c'était visible… Elle cherchait le flirt. Et pourtant…

La suivante m'a tout fait comprendre. C'était une très jolie fille passant, à juste titre, pour facile. On la disait à qui voulait, pour peu que la demande fut polie. Je crus que celle-là ne s'effaroucherait pas de mes audaces timides. Et puis elle me plaisait, et j'aimais respirer son odeur, qui me troublait et me brouillait les idées.

Cinq minutes avant son examen je lui inculquais encore les grandes lignes du romantisme européen. Quand elle sortit, elle se jeta à mon cou. Grâce à moi elle avait ébloui ce vieux fossile, rien qu'en lui citant Lermontov, et en rappelant que son poème *Volons à la défense de Moscou,* était entonné en 1941 par les civils, creusant des tranchées devant la ville. Du coup, l'autre prit des notes et la félicita…

Nous sommes partis, bras dessus, bras dessous, vers les bois. Échec une fois encore. Et pas de sa faute… ni de la mienne non plus… Elle ne fut ni prude, ni coquette. Une fois que nous nous sommes allongés sous le couvert, elle s'est amusée du désir quelle voyait grandir en moi. Puis, quand la situation fut tendue, que je la pris dans mes bras pour la renverser dans l'herbe, elle se laissa aller en souriant. J'allais toucher sa bouche quand je la vis sursauter, se raidir, se crisper… La fille rieuse et consentante se durcit dans mes bras. Elle ne m'a pas repoussé comme l'autre, mais j'ai vu la peur se lever dans ses yeux, j'ai senti tout son corps se refuser… Pourtant elle m'aurait cédé, ça oui, car mes caresses la troublaient. Mais, à l'époque, je voulais encore me refuser un plaisir surpris par contrainte.

Elle m'a avoué qu'un signe avait surgi dans mes yeux… Lequel ? Elle ne put me le dire. Visiblement, encore glacée et crispée par cette image, elle

ne voulait pas se le remémorer. Elle m'avoua qu'il lui était impossible de me dire ce qui l'avait terrifiée, car la peur la reprenait et l'aveuglait à la seule idée d'évoquer cela… Je n'ai pas mis sa parole en doute. Je me suis assis, et j'ai senti que je pleurais. Et que nul ne songe à se moquer de ces larmes. J'en avais honte, mais qu'il était dur de se sentir rejeté de la sorte.

Gentiment elle m'a proposé d'essayer à nouveau. Elle fermerait les yeux, elle ne penserait à rien… Sa pitié me fut plus insupportable que sa peur. Je me suis levé, je suis parti, seul, sans rien dire… Je dois avoir marché des heures, sans comprendre. Quel est ce mystère lové en moi, qui soudain se dresse, et dont la vision les glace toutes ? Même les filles de trottoir, malgré leur bonne volonté… Dans mes bras elles sont demeurées passives et frissonnantes. Il y en a même une qui a refusé d'être payée et m'a expulsé quand je lui ai proposé de recommencer.

Assez rêvé au passé, et que ses vipères se rendorment… Je reviens vers la ville. Je ne sais pourquoi je me dirige vers la gare, qui s'allonge, fermant la petite place en demi-cercle. Elle me paraît plus vaste que hier soir et combien moins revêche. Dans le hall, achèvent de jaunir avis et horaires : lignes de tortillards d'intérêt tout local, joignant Sarff aux villages voisins : Forces, Rièzes, Malestroit, Aven… Rien concernant l'autorail. Dans la salle d'attente vide s'accumulent la poussière, les mégots et la crasse. Mais la marchande de journaux a ouvert ses volets. Son échoppe pue la misère, n'offrant en montre que des barres de chocolat rance, des souris en gomme poussiéreuses, des romans défraîchis, habillés de papier gris, titrés à l'encre noire, des cigarettes de fabrication locale, du tabac gris et explosif.

Pas de journaux, pas d'illustrés pour enfants, mais des planches façon Épinal. Des illustrations grossièrement enluminées en teintes plates, qui ne sont jamais sorties des presses du *Pèlerin.* Toutes les histoires sont brutales, cruelles, haïssables, célébrant des exploits de pillards et de pirates d'autrefois : chairs boursouflées, dos taillés en lambeaux par les lanières, un véritable musée des horreurs, têtes coupées, estrapades, chevalet, victimes dépecées ou déchirées par les chiens. Il y aurait de quoi donner des cauchemars, mais le dessin est si désuet, les couleurs si irréalistes, l'artiste s'est si visiblement acharné à reproduire l'horrible, à multiplier les détails, que de l'ensemble il se dégage comme une poésie innocente et désuète. C'est de l'horreur candide !

Je demande un journal. La vieille fille à chignon relève ses lunettes, me considère avec méfiance et me tend finalement la *Feuille d'Avis* locale. Quatre pages, grand format, sans illustrations ni photos, imprimées avec ces caractères archaïques que je commence à connaître. C'est sans nulle doute une curiosité folklorique, mais je n'en ai que faire. Je désire un vrai journal. Cette fois le visage se vide d'expression. Soudain le regard terne s'illumine.

— C'est vrai… Vous êtes le nouveau professeur… Non, je regrette. Voyez-vous nous n'en avons pas la vente…

J'achète un paquet de tabac. Fichtre, il est encore pire que celui des cigarettes. Ce doit être un produit local certainement… Je devrai m'y faire. Je me remets en marche, descendant vers le cœur de la ville.

Voici dix minutes que je marche, et le malaise qui m'oppressait ce matin est revenu. J'ai traversé la vieille enceinte enkystée dans les maisons, épaisse, capricieuse, haute de quatre ou cinq mètres, et où saillent de brèves tours en moellons, coiffées d'ardoises, abritant un cabaret, un boucher, une mercerie. Je suis dans la vieille ville, j'ai atteint le cœur immuable de Sarff, qui vit en dehors du temps. Rien à dire de ces rues

vieillottes avec leurs trottoirs de pierres bleues, avec des anneaux de bronze scellés dans les bordures. Je n'ai pas été long à en comprendre l'usage. Deux chevaux stationnent devant un café, attachés par la bride à ces anneaux. On se déplace à cheval, ou en carriole ou à vélo dans le pays. Je n'ai pas entendu pétarader une seule moto ou voiture. C'est vraiment la petite ville prisonnière des siècles passés, le décor de la vie d'autrefois… Et à côté, il y a l'école et ses programmes révolutionnaires… Il y a une trop brutale dissonance pour que je ne m'étonne pas. Je ne dis pas que je m'inquiète… Pas encore. Mais je sens flotter autour de moi quelque chose de flou, d'imprécis et de sans contours qui n'est pas encore une menace, mais déjà une présence.

Tout cela encore… Mais ce n'est pas sans une réelle… angoisse – cette fois le mot s'impose – que je vois sur chaque seuil ou presque, un serpent enroulé, se chauffant au soleil. Ma logeuse n'est pas une exception, et je dois la dire saine d'esprit. Il semble bien qu'ici les serpents remplacent les chats comme animaux familiers. Chaque maison possède le sien !

Jamais je n'aurais imaginé un tel échantillonnage de couleuvres : couleuvre à collier, couleuvre verte et jaune, couleuvre d'Esculape… J'en aperçois même de marbrées, ou encore tachetées de rouge et de noir. À part l'espèce à collier, ce ne sont pas des animaux de la contrée. Les souches durent être conservées artificiellement ou importées, ce qui confirme le statut d'animaux domestiques… Mais alors comment se fait-il que je n'ai pas vu rapporter ce fait ? Une petite ville grouillant de serpents apprivoisés, voilà qui n'est pas banal. Et j'imagine ce que pondraient les hebdomadaires à sensations…

J'ai peine à surmonter ma répugnance, à accepter la vision de tant de reptiles à la fois sur les trottoirs, d'imaginer que dans chaque maison une couverture et un bol de lait les attendent. Les gens vont, viennent, passent et repassent comme si de rien n'était. Je connais le vieil adage : soyez Romain à Rome et Grec à Corinthe… Il a du bon… mais il est parfois difficile à mettre en pratique.

J'ai peur de quelque chose que je ne puis définir, mais que je pressens atrocement mystérieux. Ce n'est plus de la répugnance ou du dégoût, c'est bien la peur. Une peur irraisonnée, absurde, mais trop réelle. Quelque chose pèse sur la contrée, quelque chose qui n'a pas de nom, pas de visage… quelque chose dont la présence ne me quitte pas, me frôle à chaque instant… Cette peur que je connais depuis mon départ, qui va, vient, disparaît, reparaît, s'impose à nouveau, lancinante comme une dent malade.

À mon passage les serpents lèvent la tête, attachent sur moi le regard vide de leurs yeux sans paupières. C'est absurde, je le sais, mais je ne puis nier cette réalité : ils m'observent. Tout au long de la rue, l'un après l'autre, ils lèvent la tête, les cous souples se tendent vers moi, suivent ma marche.

Je m'arrête. Je regarde ce long corps vert marqué de quatre bandes noires, à demi dressé sur ses anneaux, qui se dandine, et qui me regarde. Si jamais il peut lire en mes pensées, il doit savoir ce que je crains en ce moment. C'est d'une imagination folle, c'est dément, c'est absurde, mais je le crains quand je plonge mon regard dans les pierres noires et insondables qui lui tiennent lieu de regard. Si les hommes de Sarff n'avaient pas domestiqué les reptiles… mais si, au contraire, les serpents intelligents avaient domestiqué les hommes…

Je demeure immobile, je ne sais combien de temps. Et nous nous

dévisageons. Autour de moi on marche, on parle, mais rien de tout cela n'existe. Il y a ce serpent qui me regarde, que' je regarde, et cette question que je viens de me poser : suis-je fou ? Et si cette pensée est vraie, alors…

Le reptile retombe sur les pierres chaudes, puis s'entortille, puis se musse pour dormir… L'oppression soudain se relâche. La peur disparaît, pour faire place au dégoût et à la nausée. Mais comment ne pas déraisonner dans ces rues en dehors du temps ? J'ignore en quel siècle je me trouve : des poules picorent au milieu des pavés…. par les portes ouvertes me viennent un tintement de fer sur l'enclume, une odeur de corne brûlée, le martèlement d'un batteur de cuivre… Et surtout il y a ces serpents rampant dans tous les sens, frôlant les pieds nus des enfants, qui ne cessent pas leurs jeux pour autant… et qui même parfois s'arrêtent pour les caresser distraitement.

Je ferme un moment les yeux pour retrouver mon équilibre. Si je me laisse emporter par ma pensée je vais devenir fou. Car c'est devenir fou, qu'imaginer ce qui me vient à l'esprit, et que je veux chasser comme on chasse une mouche importune… Que mon regard se porte désormais à hauteur d'homme, et j'ignorerai ce grouillement coloré qui trouble l'esprit. Regardons les enfants, ils me rassureront, j'espère.

Ce sont des gamins comme les autres. De bonnes figures hâlées qui rient et crient. Ils ne semblent pas souffrir de leur existence misérable. Misérable ? L'est-elle vraiment ? N'est-ce pas moi qui l'imagine ? La multitude des pieds nus m'impose cette idée. Comme de voir un garçon de quinze ans, adossé à un mur, frottant avec embarras ses talons nus, alors qu'il devise de fort près avec une fille de son âge… aux jambes pareillement nues… C'est là ce qui me fait croire à une misère inexistante. J'ai déjà rencontré pareil spectacle. Dans un petit village près d'Innsbruck. Les mêmes jambes nues, le même hâle profond sur les visages, brun et non rouge. Presque les mêmes culottes. Mais ici le cuir ciré a fait place au drap et à la toile. Seulement autour de moi ce ne sont pas chalets de bois, mais façades de pierres grises, ou de briques noircies par le temps.

Non, les vêtements sont propres, soignés, les visages frais et bien nourris, les corps solides et musclés. Seulement, lorsqu'ils se tournent vers moi, bien des regards s'éteignent soudain, obscurcis par cette crainte voilée, cette soumission triste que j'ai rencontrée dans les yeux d'élèves de cinquième. Il y en a quelques-uns ici. Ils me saluent timidement, puis, comme les autres, ils s'écartent de moi, un peu craintivement, me lançant des regards furtifs, et chuchotant entre eux, une fois hors de portée de voix.

Voici donc la grand-place avec les façades patriciennes, sommées de pignons à volutes ou à escaliers ; les rangées de colonnettes ioniques, les croisillons de plomb enfermant des losanges de verres multicolores. Tout cela contraste avec les maisons sans style des rues, écrasées par les toits d'ardoise ou de tuiles noires et vernies. C'est un décor pompeux, sans mesure avec la ville étriquée, un cadre presque factice et sans vie. Malgré tout le soleil qui l'éclabousse, l'ensemble me parait gris, pesant, dépourvu de joie. Tout comme cette église qui me présente le flanc. Un bâtiment assez vaste, à clocher central et voûte trapue. Roman ogival ? Gothique primitif ? Je ne suis pas assez expert pour trancher. Tout ce que je sais, c'est qu'elle doit être suffisamment ancienne, à en juger par la patine des pierres, l'art fruste des statues que le temps a rongé dans leurs niches. Le clocher est d'époque plus récente : tour droite à bulbe d'ardoises, abritant un carillon sonnant les quarts d'heure…

Bosselée de mauvais pavés ronds, la place s'étire, étroite et longue, épousant le flanc de l'église pour se déhancher devant le porche. Au centre, une fontaine fleurie de fer forgé. Du pilier central, colonne de bronze verdi, surmontée du même bulbe que l'église, cinq têtes de serpents crachent l'eau dans autant de vasques rondes où doivent s'abreuver les chevaux. Des fillettes et des garçonnets, une ou deux femmes, un châle de laine noire jeté sur les épaules, viennent quérir de l'eau. Ils sortent des quartiers pauvres accrochés aux pentes descendant vers la rivière encerclant la ville. Un regard suffit pour le dire. Ce ne sont pas les gamins relativement cossus des rues que j'ai traversées. Vêtements usagés, rapiécés, robes sans forme, chevelures blondes ébouriffées. Et surtout, dans chaque geste, chaque attitude, la résignation de ceux qui se savent voués au malheur. Et comme ils évitent avec soin les gamins bruyants de la ville haute, traversant la place à la poursuite d'un ballon. Et cette ronde grave de gamines hautes comme trois prunes. Elles tournent devant le porche, se tenant par la main, psalmodiant des paroles bizarres :

— Chibiti chini, chibiti chounou, chibiti china chounou…

Une comptine locale sans doute, souer d'am-stram-gram. Pourquoi les paroles m'en semblent-elles familières ? Pourquoi ai-je soudain à l'esprit qu'il y a là plus qu'un simple enfilage de syllabes biscornues ?

J'arrive au bout de la place, devant l'hôtel de ville. Fin, élégant, tout en brique rose et chaînes de pierres blanches, fenêtres rectangulaires à meneaux et toits d'ardoise. Comme autant de fleurons, des ancres de fer forgé s'épanouissent sur les briques passées. Les deux battants, bien écartés, livrent fa cour intérieure, pavée et bordée d'un cloître. Un mince jet d'eau y grignote le silence. C'est digne d'une ville de trente mille habitants au moins. Visiblement c'est un ancien hôtel seigneurial : on a martelé l'écusson surmontant la porte pour y substituer la guivre. Sous le cloître s'ouvrent les bureaux, et au fond le dépôt des archives. J'ai l'intention de m'y rendre quand un homme, encore jeune, s'avance vers moi, et me salue. C'est Vauthier, le père de Guy. Son fils lui a parlé de moi en termes louangeux et admiratifs.

— Et croyez-moi, il est rarement aussi conquis par quelqu'un… C'est un garçon qui en sait plus long que moi sur bien des points… Mais vous aussi, vous irez loin… Mon fils m'a rapporté de vous une phrase qui m'a frappé : « Il faut savoir regarder au-delà des choses… » Comme c'est bien vrai. Vous savez que le monde est à facettes, et qu'il importe d'y séparer l'essence des choses de leur apparence…

Notre conversation devient une sorte de brouillard plein d'écueils, où je navigue à force de sous-entendus, d'allusions inintelligibles. Vauthier me croit au fait de bien des choses dont j'ignore tout. Je réponds par des sentences vagues, dépourvues de sens, et propres à satisfaire chacun… Voici que le brouillard se dissipe un peu :

— N'hésitez jamais à faire appel à mon fils. Nous tenons beaucoup, ici, au respect des apparences. Et un professeur ne peut se colleter avec un gamin… tandis qu'entre camarades, n'est-ce pas

— Mais les parents, que pensent-ils de cette… pédagogie ?

— Ou ils croient savoir, et ils ne disent rien… ou ils ne savent pas, mais savent que vous savez, et ils se taisent parce qu'ils ont peur. Suis-je assez clair ?

Voyons, c'est lumineux !… Il sourit et me tend la main.

— Je suis heureux de vous avoir rencontré. Mon fils m'a dit combien il vous trouvait sympathique. Je vois avec plaisir qu'il ne s'est pas trompé. Et

maintenant, si vous me le permettez, un conseil : quoique vous voyez, *ninil mirari,* ne s'étonner de rien… c'est le maître mot…

Ne s'étonner de rien. Je m'y essaie depuis plusieurs heures. Mais je suis certain maintenant de buter bientôt contre de nouvelles énigmes. En attendant prenons cette petite rue tortueuse, descendant, par paliers successifs vers la rivière.

Ce doit être une rue commerçante. Pour l'instant, il n'y a que quelques femmes et jeunes filles, le cabas au bras, le porte-monnaie serré sur le cœur, étudiant avec méfiance ce qui s'offre en montre, ou sur les étals débordant des trottoirs.

Le spectacle m'étonne. Ni la quincaillerie, ni les étalages de vêtements n'ont d'attraits. Aucune présentation, on entasse, et faites votre choix… Mais que les femmes fassent la moue devant les pyramides de fruits et légumes ! Jamais, dans les primeurs de luxe, je n'en vis d'aussi splendides !… Il y a des fraises d'un rouge sang, énormes comme des abricots et dont le parfum emplit toute la rue… Et les femmes les toisent avec dédain :

— On voit que c'est la fin !… Ils mettent n'importe quoi !…

À mesure que je descends la foule augmente, sortie de venelles latérales. Des gosses à nouveau, en quantité, et des passants qui me dévisagent curieusement, et qui détournent rapidement le regard sitôt qu'ils rencontrent le mien… Et pas un serpent, ce qui m'étonne, car j'en suis là, à les considérer comme un élément normal, indispensable au décor, et à remarquer leur absence.

Le calme aussi m'étonne. Où est le caquètement des petites épiceries de quartier, salons où les commères échangent leurs derniers potins. Ici elles passent, l'œil méfiant, la bouche pincée, et leurs achats prennent des allures de conspiration… Mais que les filles sont jolies !

La rue s'anime. Des rires, des éclats de voix montent vers moi. Les femmes lèvent la tête, regagnent les trottoirs, appellent leurs filles près d'elles. Les hommes font de même. Jusqu'aux enfants qui manifestent de l'inquiétude. Qu'est-ce à dire ? A juger par le timbre des rires et des voix, ceux qui arrivent sont fort jeunes… Allons voir de plus près.

En quelques enjambées j'atteins le bout de la rue, qui s allonge droite jusqu'à une rampe en escalier. Et je les vois. Ils sont sortis d'une rue latérale, à quelques mètres, et ils barrent la rue sur toute sa largeur, entourés d'une cour craintive et distante de gamins, les yeux braqués sur eux.

Ce sont les premiers adolescents que je ne vois pas en culotte courte et nu-pieds. Ils sont cinq et braillent leurs noms à tous les échos, entre un éventaire de pommes, et un étal de marmites. Je les écoute et les observe. Yves est incontestablement le chef. Dix-sept ans sans doute, long et nerveux comme une panthère, il doit me dépasser d'une main certainement. La tête est vive, intelligente, aux traits fins sous les boucles noires. Tout à fait l'allure d'un gitan avec sa chemise rouge nouée sur le ventre, le jean enfoncé dans les demi-bottes de western, à revers découpés, et ses hanches étroites. A son côté Georges, trapu, visage rond, intelligent et vif, comme tout le groupe du reste, et la même tignasse sombre et bouclée que son aîné. Chemise rouge aussi, mais dépoitraillé, exhibant tous les muscles jusqu'au nombril, le même jean et des espadrilles de corde. Même allure, mais chemise noire et luisante pour Bruno, noir comme un mulâtre, avec de grands yeux sombres luisant au-dessus dune bouche étonnée. Quinze ans sans doute, comme Georges. Ce sont là les aristocrates

de la bande, car Michel, du même âge qu'Yves, se contente d'un maillot de corps, d'un jean et de bottes de caoutchouc. Et Daniel, le benjamin, sous sa courte brosse, le reproduit, mais en espadrilles, et un mouchoir noué autour du cou. À les voir je me crois transporté sur les bords de la Méditerranée, à Saint-Tropez, ou dans un bas quartier de Naples, Palerme ou Barcelone.

Les gamins les enveloppent comme une bande de chiots apeurés et attentifs. Je vois Yves claquer les doigts. Cela suffit pour que Daniel s'approche de l'éventaire, s'emplisse les mains de pommes et vienne les distribuer à ses camarades.

Personne n'a bronché. Le marchand n'a pas tenté un geste pour défendre sa marchandise. Ces garçons sont enflés de l'importance que donne l'impunité. Visiblement, ils font la loi dans le quartier.

Voici Daniel qui introduit pouce et index pliés dans la bouche, et qui siffle une fille, lui criant, d'une voix enfantinement grossière :

— Dis, tu viens, la jolie !… On s'ennuie…

La bande éclate de rire, les gamins se joignent à elle. La fille presse le pas. Les adultes feignent de ne rien avoir entendu. Qu'est-ce que cela signifie ? À première vue, pas de mystère : une bande de voyous, maîtresse de la rue, régnant sur le quartier par la force… Tous sont bien musclés, même les bras nus du benjamin se bossellent de muscles. Et voilà qui explique les visages à la fois effrayés et attirés des petits, tout à la fois fascinés et apeurés. Cette bande, – et d'autres sans doute, – donne le ton, règne sur la jeunesse du pays, et terrorise à la faveur de la lâcheté des aînés… Comme ces garçons toisent avec insolence et dédain les adultes qui les entourent !… Mais il y a les visages… Éveillés, ouverts, intelligents, sympathiques pour tout dire. Quoique gentil visage n'ait jamais voulu rien dire…

Je ne suis pas disposé à imiter ceux qui passent, rasant les murs. Je m'avance sans dévier de ma route, tenant le milieu de la chaussée. Je lis une soudaine surprise sur les visages des spectateurs. Et la bande cesse de deviser. Georges et Michel échangent des coups d'œil avec un Yves impassible qui me regarde, les mains posées sur les hanches, plein d'assurance paisible. Je vois s'écarter Daniel et Bruno avec une sorte de crainte révérencieuse. Deux pas encore, et je vais heurter le chef.

Il ne s'écarte pas, mais il s'incline légèrement avec un sourire, et il me salue d'une brève inclination de tête, tout en me tendant la main.

— Bonjour, monsieur Steels.

Machinalement, je lui serre la main, et la cohue des gosses me paraît pétrifiée de terreur, tandis que tout le groupe se serre autour de moi avec *des* visages amicaux. Yves fait les présentations : Yves Jorand, Michel Siry, Georges Durieu, Bruno Vibert et Daniel Ledru. Tous élèves de moderne, en congé cet après-midi. Michel, montrant mon jean, remarque en souriant :

— Vous avez dû faire sensation ! Tout le monde a dû vous prendre pour un cagoux !

Cagoux ?… Comme les lieutenants du Grand Coësre régnant sur la Cour des Miracles. Si jamais, en étudiant Villon, j'avais pensé retrouver le mot de nos jours…

— Et vous ? Vous êtes des cagoux ?

— Ben ça se voit, non ?

C'est Daniel qui intervient. Yves le fait taire d'une bourrade.

— Guy Vauthier nous a parlé de vous… Il nous a dit que vous êtes un chouette prof… Il vous aime bien, vous savez…

Doucement le groupe m'a enveloppé et s'ébranle. Yves a passé son bras sous le mien et m'entraîne vers la place. Je remonte, encadré par eux. Ils m'éloignent de la rivière et de la ville basse. Je me prête de bonne grâce à la manœuvre. Demain après-midi ils auront classe, et je reviendrai…

L'impression de bande se confirme. Tous portent sur la hanche droite un couteau dans une gaine de cuir noir. Et ce n'est pas une arme de parade. Sur le poignet gauche d'Yves, Michel et Georges se lit un tatouage bleu, une sorte de tortillon mal défini. Le même signe se retrouve sur le bras de Michel, presque à l'épaule… Les deux aînés mènent la conversation. Elle tourne autour de ce que leur a dit Guy : mes remarques devant les planches de Nicolas Flamel. Je me cantonne dans les généralités, les propos vagues. Et Yves n'insiste pas.

— Je vois, vous ne voulez rien dire…

— Tu sais bien qu'il ne peut rien dire…

Je regarde Michel, sérieux sous les cheveux mi-longs et sombres. Comment ce garçon, si visiblement intelligent et pondéré, pourrait-il être un voyou de rues ? Il poursuit :

— Chacun doit être son propre guide, et doit trouver lui-même la porte du labyrinthe… Sa porte, car tous n'entrent pas par la même. Comme tous ne suivent pas le même cheminement… N'est-ce pas ? – Je hoche la tête. – Tu vois !

Nous sommes revenus sur la place. Yves prend congé.

— Nous vous quittons, nous devons encore passer au Pouilly…

Avant de me quitter il montre d'un geste large les gamins qui se tiennent à distance.

— Vous allez les voir en classe demain. Ils n'oseront plus lever le nez devant vous…

Et c'est vrai. Ma cinquième et ma quatrième m'accueillent dans un silence de mort, visiblement apeurées. Bruno et Daniel plastronnent, m'adressent un sourire, c'est normal. Mais il y a Gilles. Lui seul dans sa classe me dévisage sans crainte… De plus en plus, quelque chose m'éloigne de cet élève. Une répulsion instinctive que je ne puis justifier… Comme s'il représentait une menace à venir.

CHAPITRE VI

Je suis revenu. Un collègue m'a indiqué une autre voie, descendant par des rues en escaliers, courant, entre deux murs fleuris, jusqu'à la rivière.

La ville basse me déçoit. La fameuse rivière n'est rien qu'un ruisseau, large de trois mètres, étranglé entre deux rives à pic, et de couleur douteuse, courant au long de prés jalonnés de mares lourdes et plombées, grouillant de vie secrète. Les petites maisons sans grâce, tassées sur elles-mêmes, noircies, coiffées de mauvaises ardoises, ont quelque chose de décrépit et de maladif. Des states noires marquent toutes les façades. À la moindre averse l'inondation doit submerger les rives.

— Chaque hiver ces quartiers sont inondés…

— Et l'on ne fait rien ?

Il me regarde avec surprise.

— Mais pourquoi ? Ce n'est que le Pouilly…

Sur ce il me laisse, dans ce quartier déshérité, avec des potagers mal entretenus où ruminent des chèvres, les haillons des enfants blonds et crottés jouant au bord de l'eau, dans les rigoles ou près des mares. Miséreux peut-être, ces gosses, sales certainement, mais éclatants de santé et de force comme ceux que j'ai rencontrés dans la ville haute. Moins hardis tout de même, avec quelque chose de soumis dans l'échine… dans ce mouvement de l'épaule élevée pour arrêter un coup. Si j'écartais les chemises en loques, je lirais certainement des traces de coups. Ils me regardent en silence, comme le font ces femmes sans âges qui les surveillent. Ils ont peur de moi, mais us n'osent pas trop le montrer.

L'impression serait moins défavorable sans ce lourd éperon rocheux, contre lequel vient buter la rivière, et dont l'ombre se projette sur tout le quartier. L autre rive, baignée de soleil, me paraît plus avenante. Et pourtant ce sont les mêmes masures, les mêmes haillons, mais le soleil les habille d'autre sorte. Sur la roche trouant le sol, des femmes lavent et savonnent des tapis de haute laine. Fabrication locale, et probablement artisanale…

La roche grise de l'éperon, à peine éclairée par quelques touffes de passe-pierres et de verdure, traverse et refoule l'entassement chaotique des toits verdis de mousse. Là-haut, à travers la végétation folle, apparaissent des fragments de blancheur, des murs en ruines, une tour à demi écroulée : les ruines du château.

Je traverse le pont de bois menant au faubourg. Les planches visqueuses, gluantes d'algues content les inondations périodiques. Je ne prends pas la rampe montant vers les maisons. Je vais suivre ce chemin de terre, bordé de sureaux en fleurs, qui longe un moment la rivière.

Je suis un mur de moellons, doré de lichen, habillé de chèvrefeuille et de mille-pertuis. Cela suffit pour que la misère s'évanouisse. À ma gauche descendent des jardins en terrasse, maintenus par des murets de pierre

sèche. Ils sont splendides. Je doute que les jardiniers japonais puissent faire mieux… Après deux cents mètres ils disparaissent et font place à des taillis et à un petit bois qui s'étendent sur toute la courbe de la rivière. Celle-ci s'est étalée, large de sept à huit mètres maintenant, coulant au milieu de pentes douces, recevant des ruisseaux dévalant des bois.

Où suis-je maintenant ?… La ville haute, comment vais-je la rejoindre ? Droit devant moi ? Par la droite… Ah, un pont de pierre qui rejoint les deux rives, mais assez haut dans le ciel… Je vais aller de ce côté. Les parapets portent la guivre en écusson. Visiblement c'est un travail ancien, avec d'immenses pierres assemblées avec un soin d'orfèvre. De l'autre côté un sentier monte vers les hauteurs, mais devant moi des sureaux épanouis masquent une brèche dans les murailles du château. Allons jeter un coup d'œil aux ruines. Elles ne doivent pas manquer d'intérêt.

Je m'arrête. Un garçon sort des arbres et me dévisage avec un sourire railleur. Quinze ans, guère davantage, la chemise pisseuse, veuve de manches et de boutons. Les pieds nus, mais un jean lustré de fatigue et de crasse. Un cagoux sans doute.

Je fais encore quelques pas… Il quitte son poste et me barre la route, le regard soudain durci, la main portée sur la hanche, et se fermant sur le couteau… Mais d'ici je puis plonger le regard par la brèche ouverte dans la barbacane. Ils sont là une dizaine, en cercle, encourageant silencieusement deux garçons, nus jusqu'à la ceinture, s'escrimant au couteau, une loque roulée autour de l'avant-bras gauche… Un jeu dangereux, mais rien qu'un jeu… Ou plutôt une leçon d'escrime. Ils rient silencieusement, prennent soin de freiner leurs bottes, et, par moments, un aîné les reprend… Dans le silence je n'entends que le froissement clair des lames qui se heurtent, se dégagent…

La sentinelle a surpris mon regard, elle jette un coup d'œil du côté de la barbacane, et s'avance, couteau tiré. Il est temps de battre en retraite. J'ai encore le temps d'apercevoir deux cagoux traînant dans les buissons une fille saisie aux poignets et bâillonnée de la main… Mais le garde s'avance… la lame brille dans le soleil… Une fois que je me suis éloigné il rengaine son arme, mais demeure là, à m'observer…

Je m'éloigne, sans hâte, mais sans le quitter des yeux. Rien ne se produit. Il n'empêche, je viens de jouer avec le feu. Le château doit servir de citadelle à la bande qui règne sur le pays. Et ils sont prêts à tout pour en défendre l'accès…

Ce n'est pas aussi simple que cela. Des garçons comme Guy, Yves, Michel ne peuvent se contenter de satisfactions brutales et basses. Trousser les filles, oui, en passant, mais sans en faire leur unique but… Il y a autre chose… Peut-être ce dont m'a parlé Lecorgne, un reflet de cette autorité occulte qui coiffe la contrée et dont j'entrevois la main par instants.

Ces bandes seraient les agents de cette puissance occulte ? Mais quelle est cette puissance, et quels sont ses buts ? Voilà ce que je devrais tenter de découvrir… je pressens qu'il y aurait danger à le faire, et pourtant je désire savoir…

La route est longue. La rivière coule entre deux massifs d'arbres de la ville. Une chaleur lourde de prairie et de sous-bois feuillu m'enveloppe. Sur mon visage la transpiration ne sèche pas. Et avec cela je m'éloigne de la ville. Enfin un nouveau pont, la brèche d'une allée à travers le mur d'arbres. Je vais revenir sur mes pas, et rejoindre la ville par le Pouilly.

… Depuis plus d'une heure je marche dans ces rues étroites du Pouilly zigzagantes, avec des cours étroites comme des puits pareillement

obscures. J'erre, j'hésite, je reviens sur mes pas, cherchant vainement une issue. Je ne puis me dépêtrer de ce quartier perdu sous l'église et la place. La rivière doit faire une énorme boucle enlaçant le plateau portant la ville haute. Et moi je me perds dans un labyrinthe de rues en escaliers, en tunnels, en cul-de-sac, de passages voûtés, de couloirs cheminant entre des murs aveugles… Toujours, autour de moi, le même mélange de misère, de santé, d'un certain exotisme. C'est un lacis de ruelles étroites, chauffées de soleil, grouillantes de lessives, d'enfants à demi nus, riant et jouant, mêlés aux reptiles.

À nouveau, à cette vue, me prend cette étrange nausée faite d'autre chose que du dégoût… Car les enfants semblent mêler les couleuvres à leurs jeux. Je vois des fillettes câliner et parler à un serpent blotti dans leur giron. Deux garçons, allongés sur le trottoir, coudes appuyés au sol s'affrontent au bras de fer. Un gamin de quatorze ans les observe. Il a, enroulé autour du cou, trois serpents vert et jaune qui tombent sur sa poitrine nue comme autant de colliers barbares…

Je pourrai difficilement me faire à cette intimité liant hommes et reptiles. Je comprends ceux qui ont fui la ville sans esprit de retour. Je me crois les nerfs solides, mais je me demande si jamais j'arriverai à triompher de ma répugnance.

Le petit Marchal, blond comme paille d'avoine, me salue d'un grand sourire timide. Il s'avance de biais, comme un crabe, sa couleuvre sur les épaules, et tenant la tête du reptile dans sa main… Il me la tend pour que je lui fasse une caresse… Je sais que je dois répondre à sa demande, quoiqu'il m'en coûte…

Du bout des doigts j'ai frôlé la tête et le cou. J'ai vu le reptile onduler comme un chat qui se frotte à vous et ronronne sous la caresse.

— C'est Binocle, m'sieur… Il est très gentil, et il vous aime déjà. Vous avez de la chance !

J'en suis heureux. Je ne puis m empêcher de remarquer qu'il y a ici plus de serpents qu'ailleurs.

— C'est à cause du cimetière, m'sieur… Vous voulez voir ? Vous n'avez qu'à prendre la rue tout droit, sans jamais changer, vous y arriverez. C'est tout près de la grand-route.

Je remercie le gosse, monte une suite d'escaliers courant entre des murs de moellons fleuris, et m'y voici. Le lierre a bouché les meurtrières et les blessures de la vieille muraille, les œillets sauvages parfument les fentes des pierres, encadrent la poterne ouverte. Je devrai traverser le cimetière. Mais sous le soleil il n'a rien de lugubre. Mais l'endroit grouille de reptiles. Presque chaque tombe en voit un, lové sur une dalle, ou lapant le lait d'une écuelle posée devant la tombe. Incroyable ! À quelles pratiques superstitieuses se livrent donc les indigènes ? Il y a ici, rassemblés, tous les éléments d'un culte réel aux divinités chtoniennes, lié à un culte des morts… Je vois même des tombes où l'écuelle est taillée dans la dalle… Et il monte de tout cela une écœurante odeur de lait suri…

— Bonjour monsieur…

Je tourne la tête vers la jeune fille… Boucles noires, la poitrine moulée dans un chandail rouge, jupe écossaise, cette taille souple, ce visage rayonnant et qui respire la sensualité… C'est elle qui trônait en seconde, au milieu de sa cour… Danielle Lequenne, la fille de mon collègue le classique.

— Vous n'avez pas encore rencontré papa, mais je lui ai parlé de vous. Il vous juge très fort, et il désire beaucoup vous connaître. Alors, voilà ;

puisque l'occasion se présente, vous êtes invité à passer la soirée à la maison.

Cela ne me déplaît pas, je me demandais comment meubler mes soirées dans ce pays perdu, où la seule distraction doit être de convoiter la femme de son voisin.

Comme je m'étonne de ne pas la voir en classe, elle rit aux éclats. Mais il est cinq heures, l'école est finie ! J'ai donc passé deux heures perdu dans le labyrinthe joignant la ville basse au cimetière…

J'accompagne Danielle, enchanté de ma fortune… Quoique aussi un peu ennuyé. C'est qu'il s'agit d'une de mes élèves. Mais comme elle est également la fille d'un collègue…

Danielle rit tout le temps. D'un petit rire de gorge, roulé, sensuel. Comme son jeu est clair ! Les jeunes gens à marier doivent être rares dans le pays. Du moins du niveau de sa famille. Il y a Guy, mais il est encore trop jeune, et puis il doit se jouer d'elle comme des autres… Alors, je ne me crois pas d'un charme irrésistible, mais je suis un mari possible. Et elle prend les devants… Mais quand elle verra se lever dans mes yeux cette… chose… qui les a toutes épouvantées… N'y songeons pas. Profitons de l'instant présent. *Carpe aiem… Epicuri e grege porcum,* comme disait Horace.

Nous longeons le mur du cimetière, doré de lichens, quand un meuglement effrayant me fait sursauter. C'est le cri d'une bête qui agonise. Il est sorti d'une bâtisse coiffée de tuiles, fermée d'une porte cochère d'un vert sale.

— C'est l'abattoir… Et ici, au croisement de la rue de l'abattoir et du cimetière, vous savez qui habite ? Le prof de math ! Il y a beaucoup de rats ici… C'est pourquoi il y a tant de serpents au cimetière.

— Vous n'avez pas peur des serpents ?

— Non. Pourquoi ? Ce sont nos amis. Ils mangent les souris et les rats. Et deux j'ai grand-peur, je vous l'assure…

Nous marchons de concert, gentiment, en camarades. Après tout elle a plus de dix-sept ans. Je n'arrive pas à me figurer qu'elle est mon élève, que je devrai corriger ses devoirs, l'interroger, la noter… À peu de choses près j'aurais pu la rencontrer sur les bancs ou dans les couloirs de l'université…

Tiens-toi à carreau mon garçon. Pas de sottises. Tu la désires dès le premier instant, c'est entendu. Mais songe à ce qui se produira si tu la tiens dans tes bras. Encore une fois le recul et la crainte.

— Yves ! Oh, Yves !

Je la vois faire signe de la main à mon cagoux chef qui traverse le mail, tout rutilant dans sa chemise rouge.

— Vous le connaissez ?

Elle me regarde avec étonnement.

— Bien sûr…C'est un camarade d'école, un ami de Guy. Un des moniteurs de gymnastique des petits. Vous ne l'avez pas encore vu dans les couloirs ?

Yves confirme, avec un large sourire. Nous sommes un peu collègues… C'était donc pour cela… Non, il n'est pas possible que l'explication soit aussi simple. C'est un cagoux, un voyou quoi… Et pourtant il est extrêmement sympathique.

— Michel est également moniteur, et dans un an ou deux, Georges et Bruno le deviendront également.

Il me regarde bien franchement. Je sens que je dois le croire. N'importe, je trouve fort désinvolte sa façon de puiser dans les étalages, et je le lui dis. Danielle et lui éclatent de rire.

— Mais, j'en ai le droit… Et vous aussi… Ils gagnent déjà assez sur notre dos pour que nous puissions lever la dîme, tous ces culs-terreux. Si leurs gosses apprennent quelque chose, c'est à nous qu'ils le doivent tout de même.

Je tique sur ce « nous » qui nous met sur le même pied. Pourtant, son attitude n'a rien d'insolent. Comme Guy, il me signifie simplement que nous sommes du même bord, du côté de ceux qui détiennent l'autorité réelle.

— Dites, monsieur, si j'ai des difficultés, je puis parfois venir vous trouver pour une explication ?

Oui, il habite mon quartier, comme toute sa bande. Nous sommes voisins… Ce sont de bons garçons. Michel est très bien. Les autres, ça va. Il n'y a que Daniel qui ne se fatigue pas trop, et fait la mauvaise tête par moment. Un jour ça va lui tomber. Et si jamais j'ai à m'en plaindre, je n'ai qu'à faire signe à Yves. Il le redressera.

Il me tend la main pour prendre congé. Je profite de l'occasion pour examiner le tatouage du poignet. C'est bien ce que je pensais : c'est la guivre. Aussitôt Yves m'explique :

— Ce n'est que le premier… –Il relève sa manche, découvre le bras jusqu'à l'épaule… – Mais j'ai le second également, et Michel aussi.

— Guy, lui, a eu directement le troisième…

Et Danielle, écartant la chemise du garçon, pose ses doigts à l'emplacement du cœur.

— Il est rouge, le sien…

Je regarde de tous côtés, car il n'y a pas que le signe de Guy à être rouge. Je dois apparaître écarlate. Les gens doivent se scandaliser à nous voir. Mais non, personne ne nous prête attention… Yves se rajuste.

— Guy, bien sûr, Guy… Mais il y a toujours des favorisés ou des pistonnés. C'est trop injuste à la fin…

Il me quitte. Il serre longuement la main à Danielle et il s'éloigne.

— Il est gentil. Mais il n'a pas la peau aussi douce que Guy ou Michel.

Elle me regarde avec un sourire ambigu, qui lui relève les yeux vers les tempes. Un coup de chaleur me monte au visage… Et le vent qui soulève ses boucles, qui découvre derrière le lobe de l'oreille cette place où je voudrais coller ma bouche… Mais elle m'entraîne… Pour me montrer le chemin.

Nous avons passé ma maison. Mme Linard nous a dédié un large sourire. Nous montons encore. Danielle s'arrête devant une maison un peu à l'écart de la route, enfermée dans un jardin planté de grands bouleaux argentés.

— Nous habitons ici… Venez ce soir, vers huit heures… Si vous avez le temps je vais vous mener au Gibet. De là-haut on découvre tout le pays… Vous savez, nous allons peut-être rencontrer beaucoup de petits : c'est ici qu'ils viennent jouer… Cela ne vous fait pas peur ?

La petite rosse ! Elle a bien vu que j'étais ennuyé d'avoir été surpris en sa compagnie par ma logeuse… Désormais je ne puis taire autrement qu'accepter.

Nous prenons une route transversale, courant entre des talus plantés d'arbre.

— Encore un instant. Nous allons prendre le sentier. Là, d'où viennent les cris d'Indiens.

Et ce sont bien des Indiens ! Dans le talus se creuse un petit cirque fermé par de jeunes ormes. Huit garçons, le visage et le torse peints en guerre, des plumes de poule ou de faisan piquées tant bien que mal dans les

cheveux, exécutent la danse du scalp. Leurs javelines ne sont que des badines aiguisées, mais le cœur y est. Puis, soudain, un des guerriers, Nuage Noir ou Renard Rusé, se détache de la ronde, et lance son arme vers le captif lié à l'arbre. Puis, avec des cris aigus, il reprend sa place dans la ronde.

Nous devons contourner le groupe pour atteindre le sentier montant obliquement. Les guerriers s'immobilisent. J'en reconnais plusieurs. Quant au captif, c'est Lechien, solidement attaché, opposant un visage fermé et résolu à ses tourmenteurs.

Quelque chose me déplaît dans tout ceci. Ça n'a que l'apparence d'un jeu. Les cordes sont étroitement serrées autour des bras et de la ceinture de Gilles, je distingue les bourrelets de chair enveloppant les torons incrustés… Je saisis une javeline. Ce n'est pas du roseau comme je le croyais, ou du saule, mais du bois dur, lourd et bien aiguisé. Du reste sur la poitrine et les flancs du captif saignent une douzaine d'écorchures. On le torture réellement… Du moins ses camarades cherchent-ils à lui faire mal. De toute façon il y a un risque sérieux d'accident. J'ai un mouvement pour intervenir, mais Danielle me devance…

— Alors, on joue bien ?

— Oui, Danielle, crie Lechien… Tout à l'heure ce sera mon tour.

Danielle me regarde en souriant. Je dis tout de même à Chevreuille, le chef aux splendides peintures :

— Faites attention avec vos javelots. Si quelqu'un en reçoit un dans la figure…

— Vous en faites pas, m'sieur. On sait viser. Vous allez voir : en plein cœur.

Et sans viser, comme il le dit, il décoche le javelot qui frappe Gilles à la poitrine, au cœur comme annoncé, dessinant une large éraflure. Gilles n'a pas bronché, et ses camarades semblent satisfaits. Pourtant Chevreuille hausse les épaules.

— Avec lui c'est pas de jeu : c'est un dur. Ce n'est pas comme André – il me montre un petit, au visage timide et brun – lui il pleure tout le temps, et on rigole bien.

— C'est pas vrai, m'sieur, les croyez pas ! D'ailleurs ils peuvent y aller : cinq tours, et je ne pleurerai pas !

Je regarde, sans comprendre… craignant de comprendre… Danielle me saisit par la main. C'est comme un choc électrique. Au diable les gosses, qu'ils se débrouillent… Tout en marchant j'interroge ma compagne :

— Vous connaissez Lechien ?

— Gilles ! Mais c'est un de mes cousins. Je veux dire un cousin direct, car nous sommes tous plus ou moins apparentés dans la ville haute. Sa mère est cousine germaine de la mienne… Mais c'est un cas malheureux. Le père est un garçon du Pouilly. Il se tient à sa place, mais enfin il n'est pas de notre milieu. Pour moi il n'y a pas de mésalliance, mais tout le monde ne pense pas comme moi. Et comme les parents ne sont pas vraiment mariés… Gilles en souffre. Mais ça lui forme le caractère.

Je crois tenir la clef de l'animosité qui se manifeste vis-à-vis de ce garçon. Ses camarades le sentent à la fois bâtard et d'une autre caste, d'où le désir et l'occasion de l'humilier… d'où également l'hostilité des garçons de la ville haute. Voilà pourquoi sa cousine m'a empêché d'intervenir. Ces jeux brutaux sont pour Gilles l'occasion de montrer son courage. Il m'en aurait voulu si j'étais intervenu.

— Vous savez, c'est lui le chef de la bande… Et c'est lui qui a eu l'idée

du jeu.

Ce dont parlait Guy, Gilles le met en pratique. La « virile » éducation Spartiate… Mais est-ce Sparte qui fit la grandeur de la Grèce ? Mais, pour un petit bâtard, ce doit apparaître comme une merveilleuse porte d'évasion de sa condition.

— Nous y sommes… N est-ce pas que c'est beau ?

Nous avons atteint le plateau dominant la vallée… Une prairie sauvage, avec un cercle de sept menhirs ! Des pierres druidiques ! Alors que dans cette région il n'en existe que trois, bien cataloguées, et simples dalles dressées. L'atlas les indiquait avec soin, je ne risque pas de l'oublier… Et voici un cromlech complet… et de belle taille : une des pierres levées à huit mètres de haut, les autres ont bien cinq mètres !

Il est vrai qu'il s'agit peut-être d'un travail moderne. Les menhirs ressemblent plus à des fûts de colonnes qu'à des pierres brutes. Ils furent travaillés, lissés, polis. Mais la patine de la pierre, la couche de lichen vert-de-gris, l'érosion des figures sculptées, tout affirme leur âge : il se compte par siècles, si pas par millénaires.

Quelle pierre curieuse : d'un noir vert profond… Basalte ? Porphyre vert ?… De toute façon ce n'est pas une pierre du pays. Ainsi voici un ensemble certainement aussi étonnant que Stonehenge… des pierres qui ont dû parcourir des centaines de kilomètres pour arriver ici… et par quels moyens ? On se le demande… Et cet ensemble est inconnu. Je ne l'ai trouvé cité dans aucun manuel.

Une impression étrange m'envahit. Ces pierres obscènes dressées sur le ciel, je les reconnais. Je les ai vues cent fois en mes rêves. Avant de venir ici j'en connaissais tous les aspects : le vert noir profond des fûts, le contact, onctueux et frais comme celui de l'écume de mer ; la profondeur sans nuance, sans dégradé, de leur coloris. Tout comme je reconnais cette guivre usée qui blasonne, à hauteur d'homme, le pilier central.

Je ferme les yeux, et le rêve renaît. Je suis au centre d'un cercle de torches agitées par une ronde brumeuse de formes nues et floues. Les menhirs vibrent dans un concert de clameurs, et à leur pied grouille quelque chose d'informe, qui n'est rien qu'une ombre plus sombre que la nuit… mais qui palpite, qui vit, qui s'éveille, qui va grandir…

C'est toujours alors que je m'éveille en hurlant… grelottant, même au cœur de la canicule, écrasé par cette peur glacée… une peur si atroce qu'elle oblitérait le souvenir du rêve… que je ne pouvais conter mes terreurs à ceux qui s'empressaient auprès de moi… qui parlaient de cauchemar et m'ordonnaient de dormir.

Le rêve est là, dans mes yeux, net et précis. J'entends les sifflements, les grondements sourds, la course des pieds nus, le halètement fou des poitrines des danseurs… j'aperçois la danse saccadée des torches, l'apparition hachée des colonnes… car je suis prisonnier de la ronde, je suis un danseur parmi les autres, étreignant les mains de compagnons que j'ignore et qui tournent avec moi dans la nuit… Notre danse évite le plus haut pilier, celui qui maintenant porte le signe qu'on ne peut contempler… J'ai chaud… je suffoque devant les bouffées de résine, de sueur… et devant cette odeur inconnue, musquée, à la fois insoutenable et parfumée, qui annonce le paroxysme du cauchemar, l'instant où la chose au ras du sol palpite, s'étend, bourgeonne, noue lentement d'étranges entrelacs…

En un éclair, je viens de revivre des centaines de cauchemars. Tout s'y retrouvait, tout : les bruits, les couleurs, les sons… tout, sauf la peur… Aujourd'hui je n'ai plus peur. Ce qui a pris sa place c'est une curiosité

déçue. Je m'en veux de mon angoisse, de cette peur qui me réveillait, et qui toujours m'empêcha d'assister à l'ordonnance de ce chaos rampant, à l'apparition de la forme atroce mais adorée par les danseurs.

— Ainsi vous vous intéressez aux vieilles pierres ?

Danielle m'interpelle, assise dans l'herbe, le buste rejeté en arrière, appuyée sur les mains. Je vois saillir son buste, les seins soulever le mince chandail, palpiter les narines et frémir la bouche. Elle attend visiblement ce geste que je désire tant accomplir : coller ma bouche à la sienne ; écraser ses seins sous mes mains, rouler avec elle enlacés, et la prendre sans retard. Et recommencer. Et connaître enfin ce qui pour moi fut toujours une chimère : m'éveiller près d'une fille, après une nuit passée ensemble…

Je ne puis céder à ce coup de folie… Pourquoi courir à une déception nouvelle ? Alors je me recule tandis qu'un lent sourire félin s'épanouit sur son visage, que sa langue caresse ses lèvres avec lenteur. Je suis ridicule et sot, je le sais, –je vais passer pour un impuissant ou un nocodème, mais j'ai tellement peur de la voir me repousser…

Elle se lève, me prend la main, et gentiment m'amène au bord du plateau. La vue en vaut la peine. Notre petit éperon rocheux domine un horizon partout fermé de bois, où vient buter le damier des champs. Vers le nord c'est la forêt que j'ai traversée pour arriver de C… Aucune ouverture dans cette muraille verte. Une corne du bois touche même, les jardins de la ville

À l'opposé, la vallée s'élargit. Je vois des marais, un petit lac transparent entouré de pins. Partout des champs, des prairies, des collines boisées, crevées par le schiste. Outre la grande route pavée, voici quelques chemins de terre où se traînent des chariots de paysans, et qui relient entre elles les fermes » isolées.

Danielle me montre les villages satellites : Salines, Chécate, Les Forges, blottis au fond des vallées, enfermés dans des enceintes croulantes. Je devine la flèche d'un clocher, des fumées… Au-dessus des Forges des volutes rougeâtres montent sur le ciel.

— Y aurait-il réellement des forges de ce côté ?

— Bien sûr. Ce sont elles qui nous fournissent ce dont nous avons besoin.

Il y a encore d'autres petites villes, reliées par le tortillard, mais Sarff est la capitale de la région.

Je voudrais encore poser des questions, mais Danielle m'entraîne en courant, puis me fait tomber dans l'herbe à côté d'elle. Elle gît sous moi, et je pèse sur ses seins durcis… Sa bouche est toute proche. Tant pis, elle hurlera et tremblera comme les autres, mais je veux connaître le goût de cette bouche… comme je l'aurai cette fille, par la force au besoin…

J'approche mes lèvres… Aucune peur ne se lève dans ses yeux. Elle sourit seulement… puis prestement tourne la tête en riant, me repousse en criant :

— Hé là, pas si vite, monsieur le professeur…

Et comme la surprise me paralyse, elle s'enfuit, en me criant :

— À ce soir !… N'oubliez pas !…

La mâtine, comme elle s'est bien jouée de moi ! Mais une prochaine fois je ne la lâcherai plus aussi aisément. Je me tiendrai à carreau… Ah, elle aime jouer avec le feu ! Elle se brûlera, ça je le jure…

CHAPITRE VII

Les nuages sont épais ce soir, et la nuit sera sombre… Mme Linard me tend une lanterne.

— Vous l'allumerez au retour. Ces bougies éclairent très bien, vous verrez.

Pour l'instant, un reste de clarté flotte dans la rue. Peu de fenêtres éclairées. On vit rideaux tirés et volets clos dans le pays. Mais toute vie n'est pas arrêtée. Je vois des ombres silencieuses glisser le long des murs, se rejoindre et monter ensemble vers les fourrés proches. Bonne chance aux amoureux ! et fasse le ciel qu'ils ne tombent point sur les cagoux… Encore que je les imagine peinant sur leurs devoirs et pâlissant sur leurs leçons.

Me voici chez Lequenne. Je tire le pied de biche, et c'est mon collègue lui-même qui vient m'ouvrir. Il s'empare de ma lanterne, l'accroche à un porte-manteau décoré de massacres de chevreuils. Voix cordiale, la cinquantaine ronde, un visage de phoque avec moustache raide, de la bonhomie dans les traits. Mais un regard trouble, apeuré, fuyant et mobile. Comment peut-il être le père de Danielle qui est tout feu et tout salpêtre. Ou y aurait-il dans la famille d'autres paires de cornes que celles qui ornent le portemanteau ?… À tout prendre un second front symbolique…

— Passons dans mon bureau… Ma femme et ma fille sont occupées pour l'instant. Et, du reste, elles nous gêneraient.

Qu'il parle pour lui… Suivons-le. Je commence à m'habituer à ces vieux meubles sombres et somptueux, aux murs tapissés de cuir roux. Ici aussi il y a de quoi affoler un antiquaire. Et je le dis.

— Oh ! Vous en trouverez de semblables dans bien des intérieurs… Ils commencent à se disperser en raison des successions… mais quand même… Vous savez depuis des siècles nous avons toujours été à l'écart des grandes tribulations : pillages, guerres, désastres… Et puis nous sommes fort soigneux.

Il s'efface, me montre en ronronnant les boiseries sombres, lambris et meubles offrant des sarabandes de chèvre-pieds et d'aegypans, des mascarons cornus, des grappes, des pampres et des têtes de lion tenant un anneau de cuivre dans la gueule.

— Tout est d'époque. Comme ma bibliothèque.

Fièrement il ouvre une imposante armoire Henri II, à petits panneaux de chêne clair.

— Ces livres sont dans notre famille depuis quatre siècles. C'est un héritage sur lequel nous veillons avec fierté.

Je me penche pour les examiner, mais mon hôte me devance, il brandit un livre relié de parchemin, et me l'agite sous le nez :

— Regardez : le *Psautier de Mayence,* imprimé en 1457 par Jean Fust et Pierre Schoeffer. Et c'est réellement la toute première édition. Voyez la

dernière page : la coquille s'y trouve : *spalmorum* pour *psalmorum !* La première coquille de l'histoire de la typographie, celle qui authentifie l'impression. Car elle fut corrigée au second tirage… Une autre rareté : *Le Nouveau Testament* en grec par Pierre Estienne, 1549. L'édition qui a fait l'objet de la célèbre pièce de vers censé ridiculiser les bibliophiles :

C'est elle ! Mon Dieu que je suis aise !

Oui, c'est la bonne édition.

Les voici, pages neuf et seize

Les deux fautes d'impression

Qui ne sont pas dans la mauvaise.

« Voici cette faute, le signe de la pièce authentique : *pulres* au lieu de *plures*. Et voici un des livres les plus rares qui soient. L'ouvrage le plus fameux et le moins connu de ce pauvre Giordano Bruno, brûlé le 17 février 1600 pour l'avoir écrit. Voici l'édition de Londres, 1584, du *Spaccio della bestia trionfante* : l'expulsion de la bête triomphante.

Lequenne exulte. Je crois que c'est son unique sujet de conversation : celui qu'il possède à fond… Mais je le comprends, cette bibliothèque est sans prix. J'y vois au moins cinq cents éditions originales, et parmi les plus rares. J'avise soudain un *in 8*.

— Je vois que vous vous intéressez à mon Jean Ray. Un nom qui devrait être célèbre, mais qui reste encore inconnu. On se demande pourquoi on lui refuse le mérite. Sans doute le dénigre-t-on sans avoir ouvert ses livres. Et pourtant sa *Synopsis methodica animalium quadrupedum et serpentini generis* offre la première classification véritablement systématique des espèces. C'est un peu une œuvre de jeunesse, à la différence de sa *Synopsis methodica avium et piscium* qui est posthume. Mais son édition de Londres, 1713, me manque. Pourtant on dit que Linné ne s'est pas fait faute de l'imiter.

D'une oreille distraite je l'écoute chanter la louange de ce parfait inconnu, quand soudain je m'arrête :

— Par exemple ! *De tribus Impostoribus !* Le livre qui n'a jamais existé !

Je dois avoir touché mon hôte au point sensible, car le voici qui prend feu.

— Ah, pardon ! Le père Geronimo de la Madré de Dios en parle déjà dans son livre publié à la fin du XVIe : *Del miserabile estado de los atheistas.* Je possède d'ailleurs ce dernier ouvrage.

Il croit m'éblouir, mais il se fait que c'est là un des points qui passionnait notre professeur à l'université. Et il n'avait pas assez de railleries pour ceux qui croyaient à l'existence de ce livre.

— Je sais que le père Géronimo le cita. Je sais aussi que Christine de Suède offrit 30 000 livres pour un exemplaire authentique. Car les faux n'ont jamais manqué ! Comme l'édition de 1753 à Vienne due à Sraub. Et il est probable que l'exemplaire de la Nationale porte également une fausse date, et qu'il ne fut imprimé qu'en 1598.

— Je sais tout cela ! Mais les contrefaçons n'empêchent que le livre

existe, livre qui accuse d'imposture Moïse, Jésus et Mahomet. Et il fut bel et bien édité en 1572, l'année de la Saint-Barthélémy. Mais ce n'était pas l'édition originale. La première édition la voici ! 1534. Mais non sortie des presses de Bonaventure des Périers, comme on le croit trop souvent. *Les Trois-Imposteurs* fut rédigé ici, et tiré sur les presses des Paludi. Une maison qui existe encore de nos jours, et qui imprime notre *Feuille d'Avis*.

Je demeure sceptique. Comment l'Église l'aurait-elle toléré ? Lequenne a un curieux sourire avant de répondre :

— L'Église de Rome, comme bien d'autres autorités, n'avait depuis longtemps plus rien à dire dans notre région. Et maintenant regardez :

Il ouvre la première édition, me montre sous le frontispice, au-dessus de la date, là où devrait figurer le nom de l'imprimeur, cette guivre, que je rencontre décidément partout.

— Vous la voyez ? La marque des Paludi. Vous la retrouverez sur tous nos ouvrages.

Comme je m'étonne de retrouver partout ici, jusque sur les pierres druidiques, la guivre des Visconti, mon hôte me reprend avec véhémence. À l'entendre il s'agit d'un symbole bien plus ancien, qui n'a rien à voir avec le blason des anciens ducs de Milan. C'est un signe monté du fond des âges.

— Le signe sacré de S'sor, celui qui n'a pas de nom, la face qu'on ne peut contempler, le signe né avant les temps, et qui blasonnait les murs d'Atlantis, les tours de cristal de Mu, les terrasses de Gondwana, les forteresses d'Enghor et les temples de Thupé.

Visiblement, il a oublié ma présence. Il manie le livre avec des gestes d'adoration révérencieuse, et il semble psalmodier les versets d'un très ancien rituel… Soudain son regard se réveille. Il me lance un bref coup d'œil inquisiteur. Je feins l'indifférence polie. Je sens que je viens de frôler un des mystères, si pas le mystère, de cette région. Je sais aussi que cet homme en a trop dit ou pas assez. Je sais aussi que la porte entrouverte vient de se refermer.

Mais d'une intime conviction, je sais également que tous ces mystères que je rencontre : ma venue dans ce pays, les programmes d'études, les cagoux et leurs maîtres secrets, le sens des pierres druidiques, des tatouages d'Yves, Michel et Guy… et même le conseil d'Arden, je sais que tout cela n'est que facettes diverses d'une seule et même réalité que l'on me cèle soigneusement.

Lequenne m'examine toujours. Son regard s'adoucit. Il replace le livre dans son rayon. Dès cet instant, l'atmosphère change. Rien de précis. Simplement la bibliothèque se referme, et nous prenons place dans des fauteuils. D'époque je veux bien, mais diantrement mal commodes, et qui cachent une charretée de cailloux sous leur capiton de cuir. Lequenne dose dans des verres ballons une antique eau-de-vie ambrée qu'il faut tourner dans son verre, qu'il réchauffe au creux de sa main, qu'il hume longuement. Et, comme le disait Talleyrand, ensuite il en parle, me vante les fûts de chêne et les antiques procédés de distillation. De fait elle est… impériale.

Plus question de livres, mais de l'école. Nous parlons boutique. Je fais part de mon étonnement devant les textes qu'il me faut étudier, et aussi devant ce mépris des règles établies. Devant le sourire de mon collègue, je me tais. Lequenne mire sa liqueur, y trempe les lèvres, savoure, avant de me répondre par un biais.

Avant tout je devrai m'adapter au pays. On y vit d'autre sorte

qu'ailleurs. Plus lentement, ce qui est déjà un bien en soi… Et selon d'autres règles… Cet apprentissage sera peut-être long et difficile, mais j'ai déjà renoncé à m'étonner, ce qui est bien. À demi-mots, je comprends qu'il est malséant de se préoccuper de la façon dont les gens vivent et se comportent. Et qu'il est de la plus insigne grossièreté de se soucier de choses qui ne vous concernent pas. Ainsi j'ai bien fait de ne pas intervenir quand j'ai vu le petit Lechien jouer aux Indiens… Ce sont là des choses qui font partie de ce qu'il faut traiter de façon négligente.

— Ne pas poser de questions indiscrètes… vous conformer à ce qui se fait autour de vous… Dès lors vous ne rencontrez aucune difficulté.

Je crois comprendre. Je sais que les petites villes n'aiment pas les non-conformistes. Surtout celle-ci avec son cloisonnement de castes, de barrières invisibles, tacitement dressées, et que nul ne songe à mettre en question. Seulement, si j'accepte de me soumettre aux règles, je veux les connaître et les comprendre, en percer les raisons. Et malgré l'avis de Lequenne j'interroge. Pourquoi ces jeux brutaux ? Je ne suis pas assez simple pour croire que les enfants s'y adonnent sans un consentement général. Et pourquoi cette abondance de serpents domestiques ?

— Les garçons ont toujours joué ainsi. Surtout ceux du Pouilly. Ils se savent destinés à souffrir et s'estiment heureux de ce sort…

Bien entendu… J'aurais mille choses à dire mais je me tais, surtout maintenant que Lequenne semble prêt aux confidences.

— Vous en avez parmi vos élèves des classes inférieures. Il n'y a rien à en dire. Ils se tiennent à leur place. Ils nous restent en général trois ans. Ceux du moins qui vont au-delà du primaire… Ils ne nous posent pas de problèmes en essayant de s'incruster, d'en apprendre plus qu'il n'est bon et qu'il leur convient.

« Quand je vous dis qu'ils ne nous posent pas de problèmes, je devrais dire qu'ils ne nous en ont pas encore posé. Mais je pressens que d'ici deux ans, le petit Lechien nous en posera. Surveillez-le. C'est un cas ambigu, très ambigu… Ma fille vous a dit que nous étions parents. La mère est une de nos cousines, mais le père est du Pouilly. Il l'a séduite, ce qui ne s'était jamais vu… et engrossée. Il y a deux cents ans on l'aurait brûlé sur la place du marché, ou fait dévorer par les chiens… Avec les idées actuelles, pas question. Alors il l'a emmenée avec lui, car elle ne voulait pas le quitter… Ils vivent ensemble, car personne n'a osé les marier…

« Gilles est là. Il méprise sa mère, de l'universel mépris dont elle est entourée pour n'avoir pas su garder son rang. Et ceux du Pouilly ne sont pas les moins acharnés. Le père, quoique vous en pensiez, n'est pas plus dur avec son fils qu'il n'est d'usage au Pouilly… Seulement, le garçon n'accepte pas. Il se sait participant de la ville haute. Et bien qu'il soit blond, il a des audaces et des attitudes qui chez d'autres passeraient pour du défi. On le tolère parce qu'on est curieux de voir jusqu'où il osera aller.

Il se tait, boit une gorgée, la savoure. Inutile de l'interroger sur ce point. Il a dit tout ce que l'on voulait que je sache. Car, mon bonhomme, tu ne parles pas ainsi de ton propre chef. Oh ! tu es habile, mais tout en toi te trahit. Tu as reçu des ordres… Je pose à nouveau sur le tapis la question des reptiles…

— Vous voulez savoir trop de choses à la fois et trop vite. Tout viendra en son temps… S'il vient… Car nombreux sont ceux qui n'en savent pas plus que vous… Et plus nombreux encore ceux qui en savent moins.

Je perçois une menace voilée dans sa voix. Non, l'annonce d'une menace au cas où je prétendrais à être instruit avant le temps prescrit.

— Sachez attendre… Certains ici ont attendu toute leur vie et en vain.

Là-dessus, Lequenne redevient helléniste. Il me montre un Théocrite, il analyse et commente la XVe idylle : *Les Syracusaines ou la Mort d'Adonis,* avec ses dialogues en patois dorien…

Il est déjà onze heures ! Je prends congé. Lequenne appelle Danielle, puis il me tend ma lanterne. Sa fille me raccompagnera jusqu'à la grille.

La porte se referme, nous laissant dans la nuit. J'avance à côté de la jeune fille, balançant à bout de bras ma lanterne éteinte. La lune est voilée, mais une clarté faible et louche traîne sur les massifs.

Je n'ose parler, je sens Danielle près de moi, si *proche* que sa chaleur me pénètre. Hypocritement je glisse mon bras autour de sa taille. Comme elle ne se refuse pas, ma main remonte, frôle son sein. Je la sens se raidir, se crisper, se cabrer… Mais de plaisir, car elle s'appuie contre moi, m'épouse de la cuisse à l'épaule, me pénètre de sa chaleur, m'affole de l'odeur de son corps en sueur.

Sous ma paume le sein frémit et durcit. Danielle s'arrête, tourne vers moi un visage obscur où flotte la clarté humide des dents découvertes. À petits coups elle halète… Je distingue mal son visage car la clarté le nimbe. Mais c'est inutile, j'imagine ses traits tendus, quand, d'une voix rauque elle murmure :

— Embrasse-moi… Et ne ferme pas les yeux…

J'ai trop de désir pour refuser. Je lâche ma lanterne, je serre sa taille dans mes bras, et je me penche sur sa bouche. C'est moi qui défaille sous ce baiser… Elle a saisi ma tête à deux mains, sa bouche fouille la mienne. Elle m'étouffe, elle m'étrangle presque, elle me meurtrit la nuque de ses bras serrés… Elle grimpe sur mes pieds pour se hausser toujours… C'est moi qui chancelle et qui perd la raison. J'ai peu d'expérience des choses de l'amour, mais que cette fille-là soit encore intacte, allons donc… Je n'ai eu que de brefs rapports avec l'amour tarifé, mais combien elle surpasse ces professionnelles en audace, science et application.

Elle recule la tête, haletante, mais ce n'est qu'un répit. À nouveau nos dents se heurtent. Une de ses mains est bloquée en ma nuque, la caressant lentement, l'autre dégraffe mon col, s'insinue sur ma poitrine, et me fait frissonner. Elle se presse, se moule, s'écrase contre mon corps. J'ai complètement perdu la tête, je la serre à la meurtrir, à la briser. Mes mains se font avides, brutales. Elles vont, viennent, irritées par le contact de l'étoffe.

Mais quoi que je fasse je suis à sa remorque. Elle fait montre d'une impudeur totale, d'une audace, d'une science. J'ai un recul presque. Mais elle m'affole par trop. Je la serre, je la pétris à deux mains, je la renverse sur mon bras, les paumes plaquées à sa peau nue. Je la sens de plus en plus offerte, brûlante, affolante.

Un instant elle se dégage, contemple mon visage dans la lune qui s'est dévoilée. Je vois luire les taches humides de ses yeux, de ses dents, de ses lèvres. Avidement, sauvagement, elle revient coller sa bouche à la mienne… Je ne sais combien de temps se prolonge ce baiser, ni ce que je fais… Je la veux à moi, crucifiée sous mon étreinte, râlante, passionnée, soumise… je… je…

Le charme est rompu. À nouveau elle se dégage. Je demeure chancelant, les tempes bourdonnantes, tandis qu'elle se penche, allume la lanterne et me la tend.

— Prenez-la, vous en aurez besoin au retour…

Je sais qu'il faut que je la quitte, je sais que je dois avoir piteuse mine

avec ma veste ouverte, mes vêtements en désordre que je rajuste, dépeigné et les joues brûlantes. Mais de la découvrir ainsi, éclairée par cette flamme vacillante, de voir se soulever sa poitrine, de respirer l'odeur chaude de son corps moite, de la deviner dominée par un désir égal au mien… Je ne quitterai pas ce pays sans l'avoir tenue contre moi, sans avoir couvert son corps de caresses, sans avoir découvert le masque qu'elle porte dans le plaisir, sans la voir reprendre vie, haletante et satisfaite…

Elle doit lire mes pensées car elle sourit, reprend ma bouche, mais légèrement, en un baiser d'adieu… Puis elle me pousse vers la grille.

Je réalise soudain que la lanterne nous éclaire, que la haie est fort basse, que chacun a pu nous voir, et j'imagine le scandale. Je me baisse en hâte… Près de la lanterne l'herbe ondule… Une couleuvre paraît, glisse devant nous, lève la tête, se perd dans les herbes…

La nuit ne parvient pas à me rafraîchir. Heureusement Mme Linard est déjà couchée. Une fois dans ma chambre, j'arrache mes vêtements, je baigne mon visage et mon torse d'eau fraîche, sans parvenir à apaiser le fourmillement de mes nerfs… Inutile d'essayer de dormir. J'enfile le pantalon de mon pyjama, j'en jette la veste sur le bras, et je passe dans mon bureau.

Heureusement que j'ai encore une réserve de tabac fumable. J'allume ma pipe, fumant à petits coups, renversé dans un fauteuil. La fumée miellée du tabac écossais agit et m'apaise… Mais avec quelle mortelle lenteur… Je me lève, je prends en main un des deux livres que m'ont légué mes parents. Je vais une nouvelle fois le feuilleter sans le lire, quand je m'arrête.

Ce frontispice que je croyais connaître par cœur, il me semble le contempler pour la première fois. Aujourd'hui seulement je remarque que le nom de l'imprimeur fait défaut, mais qu'au-dessus de la date apparaît la guivre des Paludi !

Inutile de tergiverser, d'imaginer d'improbables coïncidences, ce livre, tout comme l'autre, est sorti des presses de cette région. Je n'ose pas comprendre. Lequenne m'a affirmé que, sauf cas réellement exceptionnels, les livres demeuraient dans le cercle étroit du canton… Alors se pourrait-il qu'un de mes ancêtres fût originaire de Sarff ?

Voilà qui éclairerait ma venue d'un jour nouveau… On fait revenir au bercail la brebis égarée… Mais pourquoi ? Pour récupérer ces livres ? Point n'était besoin de tant de complications. Ils me tiennent à cœur, c'est vrai, mais, vu ma gêne, je les aurais cédé si l'offre avait été généreuse… Alors est-ce moi qu'on veut ?… Pourquoi ? Encore et toujours pourquoi ?

Je devrais avoir peur, m'inquiéter… Et c'est comme une paix étrange. Je me dis qu'il suffit d'attendre, que les masques vont tomber. Et je n'ai pas un moment l'idée qu'un danger sérieux me menace…

CHAPITRE VIII

J’ai paressé au lit ce matin. Heureusement ma première leçon se place à la seconde heure de cours… Quelle nuit ! du mauvais sommeil, plein de rêves… trop précis… Mais me plonger la tête dans l’eau froide m’a coagulé les idées. Une brume fine masque encore le ciel, et j’ai un instant frissonné. Je suis toujours surpris par la fraîcheur des nuits et des matinées, alors que les journées sont déjà chaudes, presque brûlantes.

Il est huit heures et demie quand j’entre à l’école. Dans la cour une classe de sixième fait de la gymnastique, en culotte noire, pieds nus et torse nu malgré la fraîcheur. Quels rudes et durs *exercices !* Comme courir sur ce gravier pointu… Il est vrai qu’à être toujours nu-pieds ils ont une vraie semelle de corne… Mais le reste : sauts, rétablissements, tractions à la corde, lever des poids. Les voici qui luttent maintenant, qui roulent, se râpent, s écorchent la peau sur les dalles de béton… Ce qui explique les taches douteuses, vertes et bleues, aperçues sur quelques épaules. Mais le régime leur semble finalement favorable. Ces gamins sont musclés comme de petits tarzans. Et de plus, durs à la douleur. J’en vois un qui vient de s’ouvrir le genou. Le sang lui coule jusqu’au pied. Il va se faire panser sans pleurer, sans grimacer, sans broncher.

Je bavarde un instant avec le collègue qui prend cinq minutes de repos. Il se démène autant que ses élèves et se donne à fond. Il est inondé de sueur comme un cheval fourbu… C’est un garçon de la région. Il s’étire lentement, la lumière sculptant tous ses muscles. Il y met de la complaisance, car, comme moi, il a aperçu aux fenêtres ces visages de filles qui s attardent.

— C’est crevant ! crevant !… Heureusement que j’ai Yves et Michel comme moniteurs, sinon je ne tiendrais pas le coup. Mais les garçons sont à la hauteur, et je peux me contenter de les surveiller. Dans deux ans, nous travaillerons ensemble, et cela ira mieux. Ce sont des garçons très capables. Malheureusement nous n’avons toujours pas de salle de gymnastique. Il y en a une, mais elle est réservée aux filles. En tuniques grecques… Seulement elles ont une monitrice qui est un vrai dragon, pas question de se rincer l’œil… J’avais bien proposé qu’on partage. Elles d’un côté, nous de l’autre. Il y a de la place… C’est comme pour les tapis, depuis le temps que j’en demande pour la lutte. Rien à faire, l’administration ne les a pas prévus… Pour la salle encore… C’est tellement plus viril, ainsi, à l’air pur, sans chauffage.

Et l’hiver alors ? Mais à la cour, bien sûr. S’il n’y a pas trop de vent. Et toujours la même tenue. Ce n’est pas quand ils sont en mouvement qu’ils risquent de se refroidir. Et quand il a neigé, ils courent dans la neige, ils se roulent dedans, ils se frictionnent avec des poignées de neige…

— Après on se sent fort !… C’est comme cela que faisaient les Spartiates !

Encore Sparte ! C'est une obsession dans ce pays. La leçon recommence. J'en profite pour regarder une dernière fois mes notes. Je commence par ma cinquième et cet *Hymne aux Daïmons !*

Ouf ! Je viens de débrider mes vingt vers de Ronsard. La classe est finie, les élèves descendent à la cour. Je m'aperçois que Gilles est resté en classe. Timidement il s'approche, un paquet de cahiers sous le bras.

— Vous ne voulez pas voir mes cahiers, m'sieur ?

Je le regarde. Vais-je le renvoyer ? J'en ai bonne envie. Je le trouve un peu trop souvent dans mes jambes. Et puis il me déplaît. Mais j'ai l'intuition qu'en dépit de son âge, et sans doute en raison de sa position amphibie, il est de ceux qui connaissent une part du mystère qui m'entoure. Si je gagne sa confiance j'y verrai sans doute plus clair. Seulement quelque chose en lui arrête la sympathie… Et chaque fois il me faut lutter contre une répulsion instinctive.

Je prends les cahiers, et là je suis renversé. À ces gamins on enseigne les mathématiques selon l'algèbre de Boole ! Je m'y entends un peu, et j'en reconnais la symbolique… La géométrie est basée sur le postulat de Lobatchewski : « Par un point pris hors d'une droite on peut mener une infinité de parallèles à cette droite, comprises entre deux positions limites. » Du coup la géométrie d'Euclide n'est plus qu'un cas particulier… Gilles étale de nouveaux cahiers et les feuillette devant moi. J'en demeure suffoqué. Ces gosses résolvent des problèmes qui m'épouvantaient en seconde. Quant aux solides effarants de mes étagères ils se trouvent être pseudo-sphères à courbure constante et autres animaux non-euclidiens.

Gilles m'a tout expliqué. Gravement, posément, comme un pédagogue. Il rassemble ses cahiers et me quitte… sur un profond regard de ses yeux graves et tristes.

J'ai soudain peur de ce garçon. Il est inquiétant, plus inquiétant que tout ce que j'ai rencontré jusqu'ici. Son regard me fait penser… à celui des serpents domestiques. Comme le leur, il a quelque chose de minéral, de terriblement indifférent. Je pressens qu'il cache une puissance dormante qui m'effraie.

Je suis tout près de partager l'animosité de ses camarades. Ce garçon est un monstre… au sens ancien du mot. Il n'est pas comme les autres. Il cache en lui un esprit empli d'une science, d'une connaissance qui me font défaut, et dont je cherche l'origine.

J'ai encore droit à un quart d'heure de solitude. J'allume une cigarette. Il va falloir me rationner si je ne veux pas être condamné à fumer uniquement les épouvantables produits locaux.

Je marche dans ma classe, contemple les solides, manie les cahiers… Tiens, un cahier de géographie. Ce peut-être intéressant. Tout en le glissant dans ma serviette, j'en reviens toujours aux mêmes questions.

Que se passe-t-il ici ? Suis-je dans un établissement voué aux expériences pédagogiques ? Mais si, du côté mathématiques, on tire vers l'avenir, la philosophie est bien peu rationaliste, et résolument passéiste. Je devrais voir où ils en sont dans les autres sciences.

Autre problème, Gilles. Au premier abord, je trouvais à mes élèves des visages flétris. Rien cependant ne justifie ce jugement. Ils sont avenant, assez fins même, resplendissants de santé. À la gymnastique, les corps m'ont frappé par leur robustesse, leur développement harmonieux, sans aucun stigmate de dégénérescence. Ce qui pourtant n'aurait rien eu détonnant vu le nombre de mariages consanguins dans le pays. Non, ce sont de beaux animaux sains.

Mon impression est née des regards fuyants, où flotte, en plus de la crainte, quelque chose d'insolite, de– rebutant, de vicié… qui se concilie fort bien avec le rire éclatant. Car je suis certain qu'eux n'en ont pas conscience, qu'ils n'en souffrent pas… Mais ce quelque chose fait défaut dans les yeux de Guy, d'Yves, de leurs cagoux… Gilles semblait faire exception. Son regard était humain avec sa souffrance, sa plainte secrète, avec ce silencieux appel qu'il me dédie, et que je me refuse d'entendre. Pourquoi irais-je faire la leçon au père d'un gosse qui ne m'est rien… Ce serait plutôt le rôle de Lequenne, qui est son parent.

Voilà, j'ai mis le doigt dessus. C'était cela qui me paraissait rassurant au départ, qui jetait un pont avec l'univers familier. Un gosse brutalisé chez lui, tyrannisé par ses camarades, cela n'a rien d'inquiétant, cela vous apitoie au contraire… L'intelligence précoce, la culture étonnante et particulière du gamin me surprenaient, mais j'y voyais le résultat de l'enseignement antérieur, d'un repliement sur soi-même.

Maintenant je me prends à me demander si, de tous, il n'est pas le plus inquiétant, le moins normal, le moins… humain. Non, il est absurde de penser ce que j'imagine, que ce n'est pas fortuitement que son regard…

Je déjeune pensivement. Ce pays vit sur lui-même, on me le répète de tous côtés, et j'en suis convaincu. Mais est-ce possible ? La voie ferrée est là. Seulement je n'y vois circuler aucun wagon de marchandises, soit entrant dans le pays, soit le quittant… Le charbon vient de Chécate, dit-on. C'est lui qui alimente l'usine à gaz, les forges, la centrale électrique…

Tout vit replié sur Sarff. Dans le cahier de géographie j'ai trouvé une carte des alentours. Les routes ne mènent nulle part, tournent en cercle. Comme le font les voies des vicinaux, où se traînent de petites locomotives poussives… Et dans les villages dispersés je vois : imprimerie, usine de papier, filature, ateliers artisanaux… Une autarcie totale, mais encore une fois est-ce possible ?

De toute façon, cette industrie locale ne peut employer qu'un nombre restreint de bras. D'où sous-emploi, chômage larvé chez les jeunes. Et naissance des bandes qui traînent un peu partout, et des cagoux qui les coiffent…

C'est trop simple, trop logique… Il y a autre chose… Tout est énigme dans ce pays… jusqu'au café que je bois, à l'ananas en tranches de mon dessert… La tablette de chocolat que je croque à dix heures, je la contemple pensivement, me demandant par quels sortilèges, quelles voies inconnues, elle est arrivée jusqu'à moi. Un trafic nocturne ? De plus elle semble réservée à une caste. Mes élèves croquent des bâtons faits d'un mélange de noisettes, de faines, de miel et de sucre.

Assez cogité, pensons à nos cours.

… Je dois songer à quitter le pays. Je ne pourrai plus longtemps demeurer spectateur impassible si se répètent des scènes semblables à celle que je viens de surprendre, et qui m'a révolté.

Comment partir ? L'autorail me semble exclu. Je n'en ai plus revu. La gare ne s'ouvre qu'à l'heure des tortillards locaux. Je devrai explorer le pays et suivre la voie elle-même. Le cas échéant je partirai à pied. Il me faut quitter ce domaine de lâches, de fous, de brutes !

J'ai encore dans le regard cette scène bestiale et écœurante.

Le vendredi après-midi, j'ai cours d'initiation grecque avec mes élèves de seconde. Je descends la chaussée, je me dirige vers le mail. Mon attention est attirée par des rires, des halètements, des cris. Je regarde, et là, sur ma

gauche, dans une rue montante et plantée d’arbres, Yves fume une cigarette, entouré de sa cour en jean… Ils regardent le petit Daniel, lié par les poignets à un arbre, et frappé à coups de lanières par Michel. À chaque coup je vois osciller et se zébrer hideusement le dos du gamin…

Je demeure pétrifié, n’en pouvant croire mes yeux… Que les aînés brutalisent les petits n’a rien pour me surprendre. Yves m’avait d’ailleurs laissé entendre que Daniel « ne s’en faisait pas trop » et que cela lui vaudrait une raclée… Mais qu’ils le fassent là, ouvertement, en plein jour, en public, au milieu de gens qui passent, qui jettent un regard distrait au spectacle, sans s’émouvoir… C’est plus que la certitude de l’impunité. C’est un incident normal de la vie, et sans importance aux yeux des habitants.

Le gamin hurle et se tord. J’entends rire et plaisanter ses bourreaux. Yves commente la scène. Il fait de la morale à la victime. En même temps il lui ordonne d’une voix dure de se taire. Et Daniel ravale ses larmes, contient ses gémissements. Je vois tout cela. J’entends tout cela… et moi comme les autres je ne fais rien.

J’aurais dû m’avancer, arracher le fouet des mains de la brute, lui en cingler le visage. Je ne l’ai pas fait… Et je ne sais pas pourquoi j’ai agi ainsi.

Ce n’est pas la peur des coups qui me retient. Michel a cinq ans de moins que moi. Ce n’est pas un athlète, malgré ses prétentions. Et je fus ceinture noire au club universitaire de judo.

Non, c’est autre chose. Bizarrement j’ai l’impression d’avoir pénétré un autre monde, avec d’autres lois, d’autres échelles de valeurs. Jusqu’à présent un voile me le masquait. Je croyais retrouver les aspects d’une réalité qui me fut coutumière, et voilà le voile arraché.

Je réalise que tout ce que j’entends, je vois, tout ce qui me choque, tout cela fait partie d’un ordre établi une fois pour toutes. Il doit apparaître sacrilège d’y toucher.

Je me meus dans un cauchemar. Les gens passent, s’arrêtent, regardent un instant, reprennent leur route. Michel frappe lentement, posément, les sourcils froncés, avec application. Comme un bon élève à sa tâche. Ses compagnons, silencieux maintenant, hochent la tête avec approbation. Et, maintenant que la victime se mord les lèvres, la scène perd son sens premier. Ce n’est plus une brutalité odieuse. Ce n’est plus rien d’un incident banal, faisant partie de la routine des jours. Et il n en est que plus effrayant.

— Alors, vous rêvez ?

Je sursaute. Delgrange, mon collègue de géographie, me secoue amicalement le bras. Sans répondre je lui montre le spectacle. Il a un regard distrait, puis il hausse les épaules.

— Oh cela… N y attachez pas d’importance, cela n’en mérite pas. Voyons c’est le petit Ledru. Il a sans doute dû montrer trop de mollesse. Un peu étrange que ça se passe ici. Ou alors c’est pour impressionner les gamins du coin. Ou en prévision de la pleine lune… Mais oui, il y a pleine lune lundi. C’est cela. Sans importance, comme vous voyez. Mais pressez-vous, vous allez être en retard.

Je le suis comme un somnambule. Là-bas on délie le gamin qui renifle ses larmes, se passe le bras sous le nez. Il enfile sa chemise avec l’aide de son bourreau qui, avec un vaste sourire, lui allonge une amicale claque sur l’épaule.

Mais ce que je ne puis oublier, ce sont ces deux énormes couleuvres noires et rouges qui s’éloignent du pied de l’arbre. Elles demeurèrent là

tout le temps du supplice, lovées sur elles-mêmes, de cou tendu et se balançant…

Ce matin j'ai encore tenté de faire partager mon indignation à mes collègues. Ce fut en vain. Les uns restent muets, d'autres ne comprennent pas et me dévisagent avec des yeux inexpressifs. Certains s'étonnent, mais de ma révolte. Ils m'opposent un sourire amusé, comme celui qu'on dédie à un enfant en révolte devant le monde des adultes.

Deux ou trois, le regard fuyant, m'ont murmuré, très vite et très bas :

— Il faut comprendre. Cela c'est toujours passé ainsi.

Je ne sais ce que j'ai enseigné. Je parlais mécaniquement. L'esprit ailleurs.

À force de questions, d'interprétation de silences et de réticences, j'ai fini par comprendre que ces bandes n'en sont pas. Les cagoux jouent un rôle dans le pays, un rôle officiel. Ces jeunes brutes font fonction de milice, une police chargée de l'ordre dans les rues, de l'exécution des sentences. Mais elle est au service de quelle autorité ? Et quelles sont exactement leurs prérogatives ? Quelles sont les limites de leurs pouvoirs et de leurs juridictions ?

Quand je sors, Guy m'aborde, ses cahiers sous le bras.

— Vous avez vu hier, monsieur ? Michel a corrigé Daniel. Vous n'avez pas l'habitude de voir cela ?

Je le regarde sans répondre. Il a un visage nettement plus franc que celui des collègues, sérieux. Et comme désireux de m'éclairer.

— Vous devez comprendre. Daniel le méritait… Demandez-lui. Et tout le monde l'a vu, alors les autres ont compris que nous sommes aussi sévères pour les nôtres qu'envers eux. Que nous sommes justes. Vous comprenez, monsieur ? Nous sommes justes.

Il me quitte, me laissant l'esprit en déroute.

Je remonte avec Lequenne. Et pour parler d'autre chose je fais allusion aux livres qui sont en ma possession. Je le vois qui me regarde avec surprise et inquiétude.

Du coup il multiplie les questions. La suivre des Paludi ne lui paraît pas un indice suffisant. Il faut que je détaille l'aspect des caractères, l'allure intérieure du livre… que sais-je encore. Ce n'est certes pas un intérêt de bibliophile qui le guide. Finalement il hoche la tête.

— J'aimerais les tenir en main pour porter un jugement plus certain. Mais, à première vue, il n'y a pas de doute. Ces livres sont sortis de nos presses. C'est une chose bien étrange.

Après un silence il reprend :

— Et vous me dites qu'ils n'ont jamais quitté votre famille.

C'est exact, mon père me l'a toujours affirmé, assurant que c'était là une sorte d'héritage qui se transmettait de génération en génération. Et mon grand-père, que disait-il ? Je ne l'ai pas connu. Pas plus que mon grand-père maternel. Lequenne hoche la tête.

— Un conseil, si vous me permettez. Ne vous en séparez jamais, gardez-les jalousement. Ils ne doivent pas tomber en d'autres mains.

Il me quitte aussitôt. Je rentre à pas lents, réfléchissant à ce qui vient de m'être dit. Sans cesse, je bute sur les mêmes certitudes et les mêmes points d'interrogation. On m'a fait venir dans ce pays. On a besoin de moi. Mais qui ? certainement ces maîtres occultes dont je pressens l'existence, dont je trouve la main partout. Et qui ne se hâtent point dé se dévoiler… C'est peut-être une épreuve. Chacun doit trouver soi-même la porte du labyrinthe. SA porte du labyrinthe. Il me faut moi-même découvrir cette

tête secrète. Cela expliquerait toutes ces semi-confidences de nature à exciter ma curiosité, plutôt qu'à me confiner dans une prudente réserve. Il me faudrait donc passer outre à toutes les consignes de silence et de prudence. De partout on me répète qu'il est dangereux de trop vouloir connaître avant l'instant prescrit. Une épreuve sans doute encore. À moi d'avoir l'audace de braver les interdits…

Chacun doit tracer sa propre route dans le labyrinthe. Voilà que je mets à parler comme Guy et les siens. On dirait que mon problème est aussi le leur, que mon enquête répond à leurs préoccupations.

Yves, Guy, Michel… Ce sont des garçons bien sympathiques. Près deux je me sens en confiance, comme auprès de jeunes frères ou de cousins. Et ce sont des cagoux qui brutalisent les plus jeunes. D'eux-mêmes, j'en suis certain, ils ne le feraient pas. Ils doivent obéir à des ordres. Et je bute à, nouveau contre cette question irritante : quels sont les véritables maîtres de ce pays ?

Le plus sage serait de suivre le conseil d'Arden, et de fuir. Hier j'y étais résolu. Aujourd'hui-Oui, il y a Danielle qui m'accroche par le ventre et qui me retient. Mais il y a autre chose. Je ne voudrais pas fuir sans savoir, sans avoir arraché les voiles, levé le dernier masque.

Deux heures. Il est temps de m'apprêter. Mon jean, mes kets de basket, ma chemise écossaise dont je retrousse les manches, ma ceinture de matelot. J'ai plus que jamais l'air d'un cagoux.

J'annonce à Mme Linard que je vais me promener dans les bois. Je rentrerai sans doute un peu tard. La bonne dame a un équivoque sourire entendu, qui la fait ressembler à une vieille maquerelle. Comme si elle m'avait percé à jour. Mais j'imagine que tout le quartier doit savoir que j ai rendez-vous avec Danielle.

La jeune fille m'attend sous le couvert des hêtres. Elle a passé un chandail et un jean. J'aurais préféré une jupe… Enfin…

Nous marchons calmement, nous tenant par la main, dans une pénombre de cathédrale tiède. Il me semble qu'il y a des mois que nous nous connaissons, que nous avons gravi lentement, un à un, tous les degrés qui mènent de la camaraderie à l'amitié et au' désir. Je n'ose parler, j'ai les lèvres sèches de désir. Je sais d'une façon précise ce que je souhaite, et je n'ose commencer les approches.

C'est Danielle qui me guide et qui s'arrête dans cette clairière étroite, traversée par un mince ruisselet, avec, au fond, perdues dans les hautes herbes, des ruines circulaires.

Elle me tend son visage. Et je l'embrasse, les yeux bien ouverts. Elle se dégage, sourit, me prend par les épaules.

— J aime quand elle se lève dans tes yeux… Viens.

D'un geste, elle a enlevé son pull, apparaît la poitrine nue, attendant mes caresses. Alors… alors un supplice… D'une part une fille brûlante, m'accablant de caresses de plus en plus audacieuses et précises qui me paralysent, me laissent craintif, tant elles font montre d'une science dans… dans la perversité. Je n'ose dire le mot. Il s'impose cependant. Car sa devise semble bien être « tout mais pas ça… » Sinon elle mérite un diplôme de licenciée, et elle ne serait certainement pas recalée à l'oral.

Je suis à bout de nerfs, je veux la saisir. Elle se dérobe, elle fuit, elle revient, me tend sa bouche, écrase ses seins sur ma poitrine nue, m'enlace, me fait rouler avec elle dans l'herbe. Elle est allongée sur moi, je la pétris, je frémis, je lui mords la nuque et l'épaule. L'odeur de l'herbe sèche mêlée

à son parfum m'affole. Mais au moment où mes mains se sont portées sur la ceinture du jean, elle s'est redressée d'un bond… Non… rien à espérer… pour le moment…

Elle a ramassé son pull, elle en noue les manches à son cou, et elle me regarde en riant, les mains sur les hanches. J'ai un mouvement, alors elle fuit en regardant si je la poursuis. Nous atteignons les ruines. Elle longe le haut mur gris, me distance, m'échappe. Où est-elle ? L'écho de son rire blesse encore mes oreilles… Je cherche. Une brèche dans les ruines, une sorte de couloir voûté dont la bouche d'ombre s'ouvre derrière un épais tapis de feuilles mortes. C'est par là qu'elle est passée.

Je m'avance. Les feuilles frémissent. De leur amas émergent une, puis dix, puis cent têtes de reptiles. Tous les regards morts sont braqués sur moi. Plus de doute maintenant, c'est à moi qu'ils en veulent.

Je ne puis aller de lavant. Faire un pas de plus m'est impossible. Je suis pétrifié par la peur et le dégoût. Et pourtant je dois me forcer un passage ! Mais je vais devoir lutter contre les couleuvres… J'hésite. Leurs morsures ne sont pas venimeuses mais, répétées, elles ne laissent pas d'être douloureuses. Je devrais être botté, avec veste de cuir et culotte de chasse… Mon jean me prive de toute protection.

Leur nombre mon Dieu, leur nombre ! Il en sort de partout… Je me sens le cœur au bord des lèvres. Elles ruissellent comme du mercure, traversant les nappes de poussière, nettes et brillantes comme des cannes de verre. Je crois déjà sentir sur ma peau leur contact, frais et un peu rèche…

Je me vois avançant, assailli par le flot, arrachant les reptiles par poignées toujours renouvelées… je… je sens leurs corps serrer mes jambes, ramper sur mes bras… sur mon torse… frôler mon visage… Et il en vient toujours… Je chancelle… je tombe, aussitôt couvert d'un grouillement de corps minces et secs…

L'hallucination cesse. Je me retrouve nauséeux, figé devant la masse pareillement immobile des reptiles. Il me semble que leurs regards se font plus fixes, si possible. J'ai la vision de nœuds de couleuvres entassés dans les profondeurs de la galerie.

Et voici que l'ombre remue, qu'apparaissent des corps énormes, beiges, annelés de noir, gros comme des cuisses d'homme, glissant d'une allure lourde et têtue, écartant, d'un balancement de tête, les petits corps prestes dont la masse se divise, encadrant la bouche du tunnel.

Ils se tiennent là, immobiles, la pupille verticale et fixe, la peau du cou battant inlassablement comme un cœur, seul signe de vie dans ces corps figés en une garde pétrifiée et redoutable.

Le rire de Danielle me parvient une nouvelle fois, déformé par l'écho, mais insultant et railleur. Non, je ne céderai pas. Je m'éloigne, je coupe une solide baguette de noisetier. D'un bon coup sec, elle leur brisera les reins. Et je me confectionne une torche avec un fagot de branches résineuses. Nous verrons comment ils se comporteront devant le feu.

Les reptiles lèvent à nouveau la tête, mais ils ne font aucun mouvement dans ma direction. J'approche… dix mètres… cinq mètres… trois mètres. Devant moi les couleuvres se sont toutes dressées, formant une sorte de grille vivante dont les têtes plates convergent sur moi leurs regards. Et je ne puis bouger. Ce n'est pas le dégoût, ce n'est pas la peur, simplement mes muscles refusent de m'obéir… Je suis là, avec en main cette badine inutile, la torche brandie dans la main gauche. J'entends crépiter la flamme. Des étincelles et des flammèches volètent, me brûlent le dos de la main. Mais pourquoi ai-je cette torche au poing ? Qu'est-ce que je veux

donc faire ? Je ne sais pas… Je ne sais plus.

Combien de temps cela dure-t-il ? Je n'en sais rien. La torche brûle toujours au bout de mon bras. Lentement mon corps renonce. Ma main s'ouvre, le fagot tombe à mes pieds, flambe en crépitant, dégageant une odeur de résine et une fumée acide qui me pique les yeux. Les feuilles noircissent alentour, et prennent peu à peu feu. De petites langues de flammes se lèvent, rampent vers mes kets. Je devrais avoir peur, me dire que je risque d'être brûlé vif… Mais rien. La tête vide je regarde les flammes sans comprendre, sans réaliser ce qui se passe, comme s'il ne s'agissait pas de moi.

L'emprise qui me tenait immobile se desserre. Je fais un pas en arrière, je tousse soudain, mes yeux pleurent… Je vois le cercle de flammes stopper son avance. Les feuilles sèches achèvent de se consumer avec une odeur infecte. Des vapeurs blanches montent du sol calciné. La baguette que je tenais en main tombe à son tour. Les serpents se recouchent à l'exception des trois plus proches qui continuent à me tenir captif dans leur regard.

Une fois encore le rire de Danielle retentit, roulé, moqueur, me déchirant comme une souffrance. La garce ! La sale bête !… comme elle se moque de moi derrière la protection de ses « amis », les serpents !

Elle aussi est un instrument, un piège, je le sens. Elle est destinée à m'affoler, à m'entraîner où je ne veux pas aller ; Je sais que je devrais la fuir, mais son corps est là que le mien désire. Rien que d'y penser je retrouve sa chaleur collée à ma chair, au creux de mes mains, comme alors quelle se collait à moi… Et mon corps ne peut déjà plus se priver de ses caresses. Je ne pourrais fuir ce pays sans l'avoir eue. Que demain elle me fasse signe, je la suivrai à nouveau. Tout en sachant qu'elle m'abandonnera, insatisfait une fois de plus, exaspéré, aveuglé de désir et de souffrance… Et je sais que je n'aurai de paix que si je la prends. Toutes les menaces, tous les mystères ny peuvent rien, il me faut la tenir, l'écraser nue sous moi, être en elle, l'entendre moduler sa plainte rauque de plaisir. Et je sais aussi qu'il me faudra attendre son bon plaisir, que je ne la prendrai de force que si elle y consent…

Je ramasse ma chemise et je l'enfile. Je repars déçu, massacrant les fougères à grands coups de badine. Tout en rageant, j'emprunte des sentiers au hasard, m'enfonçant dans un bois de taillis, vers un de ces petits lacs découverts du Gibet. Des rires me l'annoncent de loin, des voix d'enfants, des rires d'adolescents, des cris, des poursuites, des éclaboussements…

Les arbres s'écartent, découvrent la pente douce menant à l'eau. Sur l'autre rive Guy houspille des gamins chargeant des troncs sur leurs épaules. Ici, épars, une trentaine de garçons et de filles, dans l'eau jusqu'à la taille, nus et riant sans contrainte… Une vision de paix, d'innocence, de sérénité qui rassure… Le soleil incliné brûle doucement les frondaisons, et des nappes de rayons clairs se posent sur les visages émerveillés… Près de moi, deux enfants de sept à huit ans, garçon et fille, couvrent de fleurs sauvages les cornes d'un vieux bouc, presque humain avec son faciès de roi nègre. Plus loin des garçons luttent et se renversent dans l'eau avec de grands rires, s'éclaboussent, se poursuivent, se jettent à la nage… Une gamine de treize ans, la poitrine déjà florissante, laisse pendre ses jambes dans l'eau, mâchonnant la tige d'une fleur blanche, agaçant deux garçons de quatorze ans assis devant elle, et dont l'émoi visible semble la divertir.

— Venez vous baigner, m'sieur. L'eau est bonne !

L'eau est peut-être bonne, mais je recule. Mêlés aux enfants, voici les serpents d'eau, nageant tête haute. À mon dégoût se mêle une crainte panique. Et je donne au mot sa signification première. La crainte de Pan, le dieu de la nature omnipotente. Pan qui semble vivre sous mes yeux, qui est ce bouc couronné de fleurs, les pattes de devant appuyées sur les épaules de la fillette nue… tandis que son camarade se frotte à la bête ricanante.

Tous les bois, tous les fourrés semblent dissimuler des vies secrètes, des formes mi-humaines mi-animales qui s'étirent sous les écorces, sous les herbes, dont les mufles vont soulever la terre, crever le roc. C'est absurde, mais je n'y puis rien, j'ai peur… peur.

Me revoici au grand jour, je respire avec allégresse devant les champs jaunis, les prairies, la plaine bosselée de petites collines chauffées de soleil, devant l'horizon large qui bannit les épouvantes. Il me faudra encore bien traverser un boqueteau, avant de rejoindre la ville, mais je ne m'en soucie pas.

L'allée ombragée s'emplit de rires encore, de roucoulements de gorge qui annoncent le plaisir. Je voudrais faire un détour, éviter de déranger le couple qui s'aime au soleil, mais il est trop tard. Je viens de dépasser le buisson, et je les vois.

Des vélos renversés brillent dans l'herbe. Deux couples sont là, quatorze ou quinze ans, pas davantage. Un garçon, appuyé sur le bras droit, serre contre lui une fille à longs cheveux. Elle ronronne sous cette main, glissée sous le pull, qui la caresse… L'autre, la jupe troussée jusqu'au ventre, se tord sous les assauts du second gamin. Ma venue les a surpris. Leurs regards se tournent vers moi. Le gamin prend appui sur les mains, tourne une tête rieuse de mon côté. C'est Eudore, un de mes élèves de quatrième. Il me salue d'un « Bonjour m'sieur ! » vibrant, mais n'en perd pas pour autant un coup de reins, et persévère dans son occupation.

J'ai rougi. C'est moi qui ai soudain honte. Ils paraissent se livrer devant moi à un jeu innocent et naturel, sans le moindre complexe de culpabilité. Ils s'unissent en plein soleil, librement, sans remords, comme de jeunes animaux.

… Je dîne mal et je désespère ma logeuse qui me voit chipoter ses petits plats. Ce n'est pas bon ? Je voudrais autre chose ? Je la rassure de mon mieux. Elle ne doit pas m'en vouloir Je suis préoccupé. Ah oui, par la petite jeune fille, hein ?… Elle vous fait attendre ? Un beau garçon comme vous. Mais je ne dois pas m'en faire. C'est seulement pour me taquiner.

— Elle veut se faire désirer. Elle doit se dire que si elle se laisse faire trop vite vous irez tout de suite en trouver d'autres. Quand on a des cheveux comme les vôtres…

Elle me laisse enfin. Je n'en pouvais plus, je serais devenu grossier à la fin tant son jacassement me portait sur les nerfs.

Que dois-je faire ? Le mieux serait de ne rien faire… Je le sais, mais cette solution ne me satisfait pas. Je dois faire quelque chose. Ils m'observent, ils m'épient, ils m'espionnent, j'en suis certain. Donc ils savent, et ils attendent que je réagisse. J'irai trouver Lecorgne. Je doute qu'il m'avoue son impuissance, mais je tiens à lui donner la comédie. J'arrive, je m'enflamme, je le mets devant ses responsabilités. A lui maintenant de décider, moi je m'en lave les mains. Si l'autorité couvre tout cela je n'en penserai pas moins, mais…

Oui, c'est bien ainsi qu'ils s'attendent de me voir agir : en petit prof qui tient à se couvrir. Et surtout l'indignation permet bien des écarts de

langage. Pour peu que le directeur s'échauffe à son tour, je surprendrai peut-être des révélations, ou des précisions intéressantes.

Deux êtres, pour l'instant, luttent en moi. Celui qui s'étonne, rougit, s'indigne, que la vue des reptiles écœure, qui voudrait fuir ces lieux et au plus vite… Et l'autre, qui d'heure en heure s'affirme et prend plus d'autorité, dont la voix ne cesse de s'élever. Celui-là est intéressé, fasciné par ces mystères. Il veut comprendre et il ignore la peur. Il a décidé de jouer la comédie, de se fondre dans la masse, d'ouvrir les yeux et les oreilles afin de surprendre la clé de ces incompréhensibles secrets.

Savoir, lever les masques, affronter les maîtres mystérieux, voilà qui le passionne. Le mystère du pays me captive, m'attire, me retient, envers et contre tous les conseils, et contre l'avis de ma raison.

Je carillonne à la porte de Lecorgne. Il paraît surpris de ma visite, mais cependant il m'introduit dans son bureau. Par extraordinaire ce n'est qu'un ensemble anonyme de chêne clair. Ces meubles dépourvus de style et de cachet me procurent comme un soulagement. Ils me rassurent, ils me rattachent à un monde que j'ai toujours connu.

Tout de suite j'entre en matière, je narre, en détails, la scène que j'ai surprise dans le petit bois. Sur les quatre participants il y avait trois de nos élèves, deux garçons, et une fille. Que convient-il de faire ? Ils savent que je les ai vus. Comment interpréteront-ils notre silence ?… Puis je donne libre cours à mon indignation. Je rapporte cette vision du petit Ledru, publiquement et cruellement fouetté. Comment cela est-il possible ? Est-ce même concevable ? Il ne se trouve donc personne pour mettre ces voyous au pas ?

Lecorgne ne répond pas. Les yeux baissés, il paraît contempler ses mains crispées sur le buvard vert.

Je reviens au sujet qui me préoccupe. Je tenais à l'avertir. D'autres peuvent avoir surpris de même les gamins dans les bois. Je comprends que nous fassions silence sur pareille conduite, le scandale serait trop grand. Mais est-ce bien prudent ? Et je parle, je parle… je m'étourdis, j'essaie d'étouffer en moi la voix qui me crie de me taire.

Lecorgne me pose alors une question qui me renverse :

— N'y avait-il pas un gardien auprès d'eux ?… Je veux dire… un serpent…

Oui, c'est exact, j'ai vu une longue couleuvre verte et jaune.

– Alors tout est bien…

Je le regarde, croyant que mes oreilles viennent de me tromper. Et pourtant je viens de trouver confirmation de mes craintes, il existe un lien entre les hommes et les reptiles. Peut-être les serpents sont-ils capables d'imposer leur volonté en permanence, comme ils me l'ont fait tantôt dans le bois. Mais ils étaient une horde à me tenir dans leurs regards… Quelle horreur ! une race de serpents intelligents, réduisant les hommes à l'état de marionnettes.

Lecorgne remarque mon désarroi. Il reprend, avec un peu d'agacement dans la voix, comme s'il était las de répéter sans fin les mêmes vérités premières :

— Vous êtes encore incapable de comprendre. Mais vous y viendrez, comme j'y suis venu. Je ne suis pas d'ici, mais de Rièzes, un village où nous échappons, en partie, à tout ceci. Disons plutôt, qu'étant loin du centre, l'intrusion perpétuelle dans notre vie est moins voyante, moins sensible… Il y a vingt ans, quand je suis arrivé à Sarff, je fus d'abord choqué comme vous. Ce n'est pas qu'on manquât de sévérité dans ma

jeunesse, mais ce que je voyais m'étonnait… Maintenant, j'admets, sans comprendre. Vous y viendrez de même. Admettre sans approuver, regarder sans s'étonner. Du reste on ne vous demandera pas d'approuver… À moins qu'on ne vous ait fait venir ici dans un but bien précis…

Il me regarde, coupe d'un geste de la main.

— Peu importe. Dites-vous que le monde est une réalité dont l'essence nous échappe. Nous essayons en vain de lui trouver un sens. J'entends ceux qui ont reçu la même formation que vous et moi. Nous voulons le codifier, l'interpréter, l'expliquer, le structurer logiquement. En pure perte je crois. Mille autres explications que la nôtre sont possibles, et certaines sont tellement étranges.

Une fois encore j'ai l'impression d'entendre se refermer la porte entrebâillée. Je romps le silence.

— Alors que dois-je faire ?… Fermer les yeux ?

Même pas, simplement ne pas m'étonner, ne pas regimber, accepter tout simplement… J'obtiendrai la paix en demeurant impassible. Même devant des spectacles comme la correction de Ledru ?… Ce sont là choses assez courantes, nécessaires du reste. Et qui ne me concernent pas personnellement.

Lecorgne parle encore. Il s'avance à pas prudents au travers d'un terrain semé de fondrières. Visiblement, il tremble d'en dire trop. C'est un magma confus de propos décousus, de réticences, de phrases inachevées, d'allusions voilées, de citations classiques… Mais qui, finalement, m'en apprend énormément.

Tout dans le pays se révèle ambigu, possède deux faces, l'une apparente, l'autre cachée. Ainsi leurs castes. Les bruns forment l'aristocratie de la contrée, car proches de la lumière. Et il a un long regard vers ma chevelure d'un noir… Les blonds sont le soubassement négligeable. Les uns peuplent la ville haute, les autres le Pouilly, et autres quartiers similaires. Les premiers seuls ont largement accès aux connaissances, les blonds se trouvant cantonnés dans les activités purement manuelles…

Cela c'est le visible. Car à cette division s'en superpose une autre, occulte, sans rapport avec le quartier, la fortune, la couleur des cheveux… À l'une des classes on ne demande rien que la tolérance passive. Qu'elle se contente de vivre, de regarder agir les autres sans intervenir… De l'autre classe on ignore tout. On sait seulement que ses membres appartiennent aussi bien au Pouilly qu'à la ville haute, qu'on y accède par choix… Certains de ses membres se devinent à leurs audaces, à leurs impunités. Les cagoux sont leurs serviteurs et leurs agents. Ce sont eux qui font régner son ordre, qui portent ses avis.

Et ces avis, d'où émanent-ils ? Une fois encore qui sont les maîtres du pays ? Je pose la question franchement. M'attendant une fois encore à une dérobade. L'homme tourne vers moi des yeux fatigués.

— Croyez-moi, je n'en sais rien… Voilà plus de vingt ans je pensais les découvrir, deviner au moins qui ils sont… J'en suis toujours au même point qu'au premier jour…

« Vous avez déjà compris que mon autorité est de façade. J'administre l'école, mais la discipline m'en échappe. Si demain un élève se présente à moi avec une carte où Vauthier aura griffonné deux lignes, je devrai accorder la permission, ou sévir, selon le cas. M'incliner sans comprendre. N'allez pas croire que nos rapports soient hostiles. Ce garçon est mon supérieur, mais, comme tous ceux qui l'ont précédé, il m'aide à sauver les apparences, et il m'épaule sincèrement. Aux yeux de tous, je lui ai délégué

une partie de mes pouvoirs, tout comme à Yves ou à Michel, afin de faire participer les élèves à la gestion de l'école… C'est en mon nom qu'ils agissent, et l'on me craint… Il vous a dit la vérité, n'est-ce pas ?

Je comprends qu'il parle de Guy, et je hoche la tête.

— Je m'en doutais… Votre cas est tellement particulier… Vous venez du dehors. C'est déjà extraordinaire… Cela signifie que l'on a des desseins sur vous.

« Écoutez mon avis, n'essayez pas d'en savoir plus long qu'il n'est nécessaire. Si vous outrepassez certaines limites vous serez immédiatement placé devant un choix : prendre place parmi ceux qui vous déplaisent, ou…

J'ai bien compris la menace.

— Et ne croyez pas obtenir quelque chose de Guy. Il n'en sait pas plus long que moi. Les ordres lui parviennent comme un écho porté de bouche en bouche, comme un tam-tam d'Afrique que l'on entend résonner sans pouvoir localiser son origine.

Il se lève, et me regarde, grave.

— Je ne sais si j'ai le droit de vous parler comme je vais le faire. Peut-être n'avez-vous dessein que de m'amener à des propos irréparables. Ne protestez pas… Ici tout est toujours menacé. La peur est sur nous comme un oiseau qu'on voit dans le ciel, de partout… Et quand il s'abat et frappe c est comme un soulagement.

— La peur de quoi ? Des cagoux ?

— Je ne sais pas… personne ne sait. Nous savons que quelque chose est là qui peut nous frapper, nous ignorons ce que c'est. Les cagoux comme les autres. Ce n'est pas la peur des coups, cela c'est bon pour les gens du Pouilly. Eux sont heureux. On les frappe, on les brime, on les méprise et c'est tout.

Il me tourne le dos.

— Quand l'oiseau a frappé il ne reste qu'une enveloppe vide, des yeux sans regard, une bouche qui est un puits d'ombre… Plus de regard, plus de parole… mais la peur sous la peau, dans les muscles, dans le cerveau, la peur à l'intérieur de soi, tout le temps, qui vous ronge, jusqu'à ce que la machine se brise.

« Vous comprenez pourquoi ceux qui savent… ceux plutôt qui ont contemplé la menace, – pas le bras qui frappe, bien sûr –, pourquoi ceux-là s'abandonnent sans frein à toutes les passions.

« Faites comme eux… Contentez-vous des livres, du plaisir de l'amour.

Je rougis, mais il me rassure. Nul n'ignore mes rencontres avec Danielle. Comment s'en étonner dans une ville où la seule occupation est d'épier son voisin ? On me croit plus avancé avec elle que je ne le suis vraiment. Pour tous nous sommes amants. Et cela ne comporte aucune réprobation à mon égard. Bien qu'il s'agisse d'une jeune fille~et d'une de mes élèves. C'est même vu d'un assez bon œil.

— Les gens pensent que vous vous intégrerez plus facilement. Nul ici n aime les éclats. Même chez les… autres… la violence n'est utilisée qu'en tout dernier recours. Je ne parle pas des corrections infligées aux gamins, elles sont choses normales.

« Oubliez donc tout cela, et amusez-vous sans crainte avec votre amie.

Il me met la main sur l'épaule.

— Le plaisir est ici le dernier refuge, le seul… Si l'on sait que vous vous abandonnez à lui on vous sentira plus proche… Sachez toutefois qu'on croit y être deux, et s'y trouver plus fort, ou y plonger dans l'eau glacée de l'oubli. Mais qu'on s'y retrouve aussi seul, aussi faible qu'avant.

Il me reconduit. Je me trouve seul, avec froid dans le dos. Une angoisse tenace pèse sur mes épaules… Pourtant, malgré les menaces qui se précisent, je veux savoir. Qui dirige tout ? Selon quel plan ? Dans quel dessein… Tout ce que j ai observé, enregistré n'est incohérent quen apparence. Ce sont fragments d'un puzzle que je ne puis reconstituer, faute d'en connaître les grandes lignes.

Irais-je demain assister à la grand-messe, puis la procession du Pouilly, comme Lecorgne me l'a conseillé ?

CHAPITRE IX

Je suis venu assister à la grand-messe.

Sur la place chauffée de soleil, ardente maintenant, la vieille église, entourée de maisons branlantes, me paraît un refuge. Ici j'échapperai à la chaleur et à l'obsession des reptiles, partout lovés dans les taches de soleil.

Sous le clocher un couloir voûté donne accès à la nef. Vieille et lourde architecture des premiers âges du gothique. Les ogives se reçoivent sur quatorze colonnes, taillées dans la pierre bleue du pays. L'intérieur est presque nu, à part quelques tableaux, si noircis par l'âge qu'il devient impossible d'en distinguer le sujet, un retable et une demi-douzaine de statues, en bois stuqué et polychromé. Le tout de facture bien ancienne…

Le malaise revient aussitôt. Si la première image est une Marie-Magdelaine banale, nue et enveloppée de ses cheveux, affriolante comme ce jour où elle offrit son corps en paiement au batelier, en regard il y a la statue anonyme d'un jeune martyr supplicié. Il est nu également, pendu par les poignets à un tronc ébranché. Il dut être frappé à coups de lanières. Le sang pleut des balafres zébrant ses jambes et ses côtes, et des poignets entaillés par les cordes. Mais le visage est en extase. Extase trouble, purement voluptueuse. Et la même expression se lit sur les figures du retable emplissant la nef latérale, et elle éclate dans la fanfare des vitraux. Partout le sang gicle, les chairs se fendent ou fument. Mais si les corps se tordent, c'est de volupté, et non de douleur.

Et j'ai eu tort de croire le serpent absent de ces lieux. Il y trône, il s'impose à tous les regards, immense et écrasant. La chaire de vérité, en vieux chêne sombre, poli et patiné par le temps, est enveloppée d'un serpent gigantesque, étalant sa nuque sous le socle. Ce n est pas « Le prince fastueux à la tête écrasée » cher à Léon Bloy, mais un vainqueur triomphant, dont la tête orgueilleusement dressée vers l'orateur atteste le succès. Visiblement il soulève l'ensemble, il déracine l'arbre de vie dont les rameaux forment la chaire elle-même. Et Adam et Eve, agenouillés de part et d'autre, présentent les fleurs et les fruits au serpent et non à leur créateur. Comme un gage d'adoration, ou de soumission…

Sculpture parfaitement hétérodoxe pour un sanctuaire. Et brusquement je soupçonne que le culte qu'on y rend ne doit pas être des plus catholiques.

Derrière moi un chœur s'élève. Je tourne la tête. Une théorie blanche, sortie des bas-côtés, monte processionnellement vers l'autel. Ce sont mes cagoux en aubes ! Yves et Michel en tête, la robe serrée à la taille d'une corde noircie. Et puis, les suivant, la manécanterie, une vingtaine de jeunes chantres, les yeux baissés, les mains enfouies dans les vastes manches, psalmodiant le latin incompréhensible du plain-chant…

Je reconnais Bruno, Georges, Marcel et Luc de 4e, et le petit Daniel, pareillement grave et recueilli, seulement les épaules un peu raides…

À qui me dirait maintenant qu'avant-hier ce Michel, si sympathique, si visiblement supérieur par l'intelligence, les qualités de l'esprit, ce garçon dont le visage respire la franchise, la pondération, et même la douceur ; à qui me dirait l'avoir vu brutaliser odieusement un gamin, je demanderais s'il a tout son bon sens. Hier, à la cour, j'ai vu Michel, le visage bouleversé, relever un gosse qui s'était foulé le pied en jouant. Il s'est penché, il a déchaussé l'enfant avec mille précautions, puis il a massé doucement la cheville meurtrie. Je l'ai vu encourager et apaiser le blessé mordant son poing en étouffant ses larmes, puis le prendre délicatement dans ses bras et le porter– à l'infirmerie. Ce garçon-là, une brute sadique ! Allons donc !… Et pourtant cela est.

À nouveau je revois la scène… J'ai dit odieusement… Non. Ce n'est pas cela. Rituellement, en bon ouvrier probe et consciencieux, qui fait ce qu'il fait parce que cela doit être fait, et qu'il a une tâche à remplir, et qu'il le fait honnêtement.

Et si les spectateurs ricanent c'est sans méchanceté, comme on rit d'un camarade qui vient de se faire pincer… Et Yves se penche sur la victime et lui dit de supporter le châtiment en homme, sans broncher.

Il n'y a pas contradiction entre les deux aspects de Michel. Il agit avec la même bonne conscience, qu'il punisse ou qu'il apaise la douleur.

Ils ne sont ni brutaux ni cruels. Ils obéissent docilement, et même avec cœur, à un ensemble de règles qui m'échappent, et dont ils ne peuvent mettre en doute la rectitude. Ils font ce qu'ils ont à faire, simplement, car il en fut toujours ainsi, car il en sera toujours de même.

Non, ils ne sont pas coupables. Les coupables sont ceux qui les commandent. Mais ceux-là qui sont-ils ?

La nef s'emplit maintenant d'une foule endimanchée. Beaucoup d'enfants, bien corrects, avec à peine un peu d'ennui et de crainte dans le regard. La seule touche insolite est la présence de ces gamins au veston de carton, chemise blanche, cravate, chevelure empâtée de fixateur, et nu-pieds.

Une sonnette tinte. Le prêtre apparaît. Guy, en chasuble par-dessus son aube sert d'acolyte, suivi de deux enfants de chœur en soutanelle rouge. Quand ils s'agenouillent, leurs pieds nus et sales froissent le flot de dentelles. C'est à la fois curieux et presque bouffon…

La messe commence, mais, de prime abord, je ne remarque rien d'étonnant. Sauf peut-être les paroles du prêtre montant à l'autel. « *Introïbo ad altare Dei Optimi maximi* » Mais comment juger avec ces liturgies modernes, tout au plus carnavalesques…

J'assiste sans doute à la cérémonie d'une de ces petites églises détachées du tronc principal, comme les Vieux Catholiques. Il y eut tant de chapelles hérétiques au Moyen Age et au XVIe qu'il est bien possible que tout ceci soit une survivance. Peut-être d'une secte de Flagellants, ou de disciples de ce Tanchelin, professant à la fois le salut par la satisfaction des sens et par les mortifications…

Le prêche. Quel coup de rasoir ! Aucune envolée, pas de flamme, rien, un discours de percepteur de contributions faisant ses comptes… Quant au contenu ! La soumission aux règles, l'obéissance, l'exaltation perpétuelle de l'éducation de Lycurgue. Encore et toujours Sparte. Et comme leitmotiv une parole de Salomon : « Celui qui ménage les verges à son fils ne l'aime pas… »

Doucement je tourne la tête vers les enfants. Ils se tiennent guindés, les yeux baissés, et à les voir on se dit que les parents doivent les aimer

passionnément ! Quand par hasard ils lèvent la tête, la peur est au fond de tous ces regards tendus vers la chaire. Mais une peur qui dépasse la peur physique, celle des mauvais traitements, des corrections sévères… Et pourtant le Jévohah tonnant du haut de ses nuages fait singulièrement défaut ici. On imagine un Dieu gratte-papier, en bonnet grec, vérifiant sans relâche d'interminables additions, et classant des fiches grises où sont inscrites les fautes, les récompenses, les punitions, le tout selon des tarifs précis et sans fantaisie…

Après tout c'est peut-être de cela qu'ils ont peur… Auquel cas je les comprends.

L'office se termine, sans Credo, sans bénédiction, sans dernier évangile… Au fait y eut-il même un premier évangile ? Je ne sais pas. Et au fond je m'en moque. Mais je ne comprends pas pourquoi Lecorgne m'a envoyé ici. À moins que ce ne soit en guise de mauvaise plaisanterie, et pour me faire connaître tout l'ennui possible…

Sur la place la foule endimanchée se disperse lentement. Des femmes passent, portant des cartons de gâteaux. Les garçons rient et bavardent. Les filles se tiennent raides dans leurs jupes bien repassées. Les hommes allument la pipe ou le cigare. On se salue, on papote, on s'agglutine. Les grumeaux de foule se portent vers les terrasses des cafés, et, en procession, la foule se déverse par les rues étroites.

Toujours ce balancement perpétuel entre l'insolite et une réalité banale et plate. Insolite, car maintenant je m'avise que je n'ai vu aucun crucifix dans cette église. Des statues et des vitraux de martyrs, oui. Mais rien qui puisse rappeler le culte dans sa profondeur. Pourtant en vagabondant par les ruelles j'en ai aperçu, des crucifix, dans le Pouilly. Et rien à l'église…

Je la regarde mieux. Au dessus au portail se déploie une sculpture bizarre. Au sommet un hiéroglyphe, avec à droite une moitié de soleil aux rayons inégaux. Et à gauche un croissant de lune. Sous les rayons de la lune sont dressés des êtres nus, les âmes des morts sans doute. Ils tendent les mains en hommage. Du côté du soleil les mêmes corps se courbent sous l'affliction. Pas d'anges, pas de démons, pas de balance pour la pesée des âmes, pas de ciel de gloire avec les élus sur les nuages entourant le Père Éternel. Rien que la lumière et la nuit départageant les hommes…

— N'oubliez pas que nous vous attendons…

C'est vrai, je déjeune chez les Lequenne. Et je me promets un feu d'artifice gastronomique. Le temps d'acheter une boîte de confiserie et je m'y rends. Mais je croise Lecorgne qui me retient un instant. Je lui dis que sa grand-messe ne m'a rien appris. Sinon que nos cagoux y font figure d'enfants de chœur.

Il rit doucement. Puis me détrompe. C'est maintenant que les choses sont intéressantes ; il y a procession dans le Pouilly. Rapidement nous descendons les petites rues tortueuses et étroites, guidés par une rumeur de foule et de chants qui grandit. À mi-hauteur d'une rue en escalier nous découvrons le cortège. Quelle étrange procession : rien que des laïcs en vêtements usés, comme pour illustrer la misère du quartier. Le groupe de tête descend vers nous, portant à bras un des crucifix détaché d'une muraille. Un Christ couché sur le dos, terrifiant, sanglant, déchiré, un corps demi-pourri par endroits. Ce bloc décharné peint de brun rouge, de vert, de noir, n'est comparable à rien. Ce n'est même pas le Dieu de la mort qu'adorent en lui les péons mexicains… C'est un cadavre pourrissant, une victime écrasée et lamentable. C'est cela : un dieu vaincu et mort que ses fidèles emportent sur leurs épaules et pleurent dans un fracas de poterie

brisée. Des femmes voilées lancent avec violence sur le pavé la vieille vaisselle ébréchée. Plats, assiettes, pots éclatent sur le sol, accompagnés de gémissements et de cris orchestrés avec science.

— C'est là ce que vous vouliez me montrer ?

— Ce n'est que le début, mais venez, gagnons la petite place, là-bas, nous verrons mieux.

La procession entre, tourne lentement, portant le Christ, les hommes qui suivent piétinent, pieds nus, les tessons de céramiques tout en gémissant rituellement et en agitant des bougies minces à la flamme colorée en vert… Il y a là un côté carnavalesque qui me fait sourire. Quoique après tout, est-ce plus ridicule que ces processions avec les filles dotées d'ailes et bêlant des cantiques.

— Regardez maintenant.

Ceux qui viennent de déboucher sont nus jusqu'à la taille. Ils lèvent très haut des poings brandis, les abattent brutalement sur la poitrine qui sonne comme un coffre, tandis qu'ils gémissent à pleine voix. À chaque cri ils avancent d'un pas. Leurs pieds nus se posent sur les tessons de poterie qui jonchent le sol. Un rythme de tambours les accompagne. Ils font une pause, ils offrent des visages creusés de fatigue, noircis de poussière. Dans les profondes rides creusées par la douleur la sueur coule comme de l'eau. Une odeur âpre se porte jusqu'à moi…

À nouveau les poings se lèvent, se brandissent au bout des bras noueux, et, avec ensemble, ils retombent, fracassant les poitrines bronzées. La plainte, le cri désespéré retentit à nouveau, un râle de désespoir féroce, une rage d'humiliation les possède. Je vois les torses se marbrer de taches sanglantes, tandis que le tambour bat le même rythme forcené, et que la foule s'écarte pour laisser passer un nouveau groupe.

Ce sont des enfants ! En pantalon de toile blanche ils ont dix ans, douze ans, quatorze ans pour les aînés… Ils avancent en tournoyant, maniant à deux mains des paquets de cordes dont ils se cinglent le dos. Elles volent, passent sous les bras, retombent sur les épaules, encerclent les flancs, viennent cingler et déchirer les poitrines minces. Les flagellants avancent les yeux mi-clos, tournoyant la tête, à chaque coup, ils lancent un cri, un râle mêlé de ferveur et de douleur… La fatigue les fait tituber… Même à distance je vois les marbrures pourpres du dos, des épaules, des reins… Je vois les croûtes de sang caillé. Tandis que, mêlé de sueur, le sang ruisselle comme de l'eau sur les dos pâles…

Les bras minces fléchissent, mais la plainte des tambours et des bugles qui s'y sont joint les soutient et les emporte. Alors les cordes mouillées sifflent et mordent, coupent, déchirent…

Ils avancent, envoûtés de rythme et de cris, sous les rires et les applaudissements, d'un pas mécanique, tête renversée, montrant des yeux révulsés dont seul le blanc est visible. Les tendons des cous sont raidis, pareils à des cordes. Les poitrines minces se gonflent, la peau sanglante se tend sur les côtes saillantes. Mais les lanières tournent, s'enroulent et la plainte s'exhale toujours.

— Alors ?

— C'est insensé ! Et pourquoi ?

— Ils expient.

— Mais quel crime ?

— Celui d'être né. N'est-ce pas assez ? Normalement ils sont désignés par le sort pour cette cérémonie. « Tu verseras le sang devant Dieu en rachat de tes fautes. » Mais ceux qui en ont les moyens s'achètent un

remplaçant… Tout s’achète au Pouilly. Même la mort.

C’est impossible… non… C’est même une profession… Ces gamins sont des professionnels… J’ai peine à le croire. Comment ont-ils la résistance nécessaire ?

Lecorgne me sourit narquoisement, me saisit par le bras, écarte les badauds qui rient et applaudissent sadiquement, puis, à deux mètres du premier groupe, il pointe le doigt :

— Regardez ! Et vous comprendrez pourquoi les gens rient sans remords.

Je regarde. D’abord je ne remarque rien. Puis brusquement quand le poing descend vers la poitrine je vois soudre le sang entre les doigts, et sous le coup une étoile sanglante marquer la poitrine…

— Vous avez compris ? De petites vessies emplies de sang de poulet qu’on écrase au bon moment. Il n’en faut pas plus. Il a été écrit : « en Son honneur tu te frapperas la poitrine, et le sang coulera sous tes coups… » Mais il n’a pas été spécifié quel sang… De même il est écrit : « Tes fils se frapperont de cordes… » mais rien de plus. Elles peuvent donc être de coton mou, et s’ensanglanter grâce à une éponge serrée dans la main… Vous vous y êtes laissé prendre comme un béjaune.

— Quand même ces visages… ils sont marqués par la souffrance.

— Dites la fatigue. Ils s’agitent depuis deux ou trois heures, et il fait chaud.

— Mais pourquoi cette mascarade ? Qui espèrent-ils tromper ? Pas Dieu tout de même.

— Oh non ! Pas le tromper, mais le faire rire d’attendrissement… En les regardant Il doit se dire : Je ne savais pas que je les avais créés si finauds.

Ma boîte de fruits confits sous le bras, je monte vers la maison de Lequenne. Chaque fois je crois saisir la vérité elle m’échappe, ou plutôt elle se métamorphose. J’ai vu les participants à la procession se débarbouiller en riant, se laver à grande eau du sang séché et de la peinture diluée. Tout était un leurre, une sorte de jeu carnavalesque destiné à amadouer un au-delà peu pointilleux. Mais n’y a-t-il pas deux réalités superposées ? Un code auquel croient les uns, et avec lequel, dans une complicité générale et tacite, les gens du Pouilly rusent. Et cette ruse, au fond, n’est-elle pas comme une mesure voulue par les maîtres. Ceux qui viennent de rouler les ordres sacrés doivent se sentir tellement plus astucieux que ceux qui les dominent… Mais cela leur permet-il pour autant d’accepter leur condition sans révolte ? Chaque fois que je crois tenir un bout de fil, tout s’embrouille à nouveau.

Danielle m’attend au portail, et d’autorité elle s’empare de mon bras, avant de me présenter à sa mère. Effacée, terne, sans grâce ni élégance. Je voudrais me dégager. C’est vrai je la désire, je souhaite la tenir sous moi dans un lit. Mais rien de plus. Et je n’envisage pas, mais pas du tout, d’en faire ma femme… Danielle a dû percevoir mon recul car, tout en m’entraînant, et en m’embrassant derrière l’oreille, elle me chuchote :

— Tu n’as rien à craindre, va… grosse bête !

Et devant le repas, j’oublie tout. Rien que des produits du pays m’assure mon hôte. Je m étonne car on nous sert un poulet bourré d’amandes fraîches.

— Tout provient de nos serres, vous verrez la mienne tout à l’heure.

Après le café, il m’entraîne, avec un regard ironique à sa fille. Elle hausse les épaules, tout en desservant, tandis que je pénètre dans l’étouffante chaleur de cette cage de verre où mûrissent amandiers, orangers, citronniers…

— Nous avons tous les fruits des tropiques. Nos serres sont toutes reliées à un réseau de canaux qui l'hiver nous amènent de la vapeur surchauffée.

Avec orgueil, Lequenne m'assure qu'il en va de même pour certains champs, reposant sur un lacis de canalisations de grès. L'hiver, pas un flocon de neige n'y demeure, et il est possible d'y faire deux récoltes par an.

— Et nul besoin d'engrais ! Le sol est plein de bacilles nitrogènes qui enrichissent automatiquement la terre à partir de l'air.

Il doit y avoir tout un réseau de galeries, conduits, catacombes trouant le sol. Un travail qui dut prendre des siècles. Et où est le centre générateur de cette vapeur ? Quelle centrale serait capable de fournir une telle quantité ? Lequenne n'en sait rien, mais il avoue n'être pas un spécialiste. L'origine doit se chercher au côté des Forges. Sans doute une installation de houille rouge.

— Je n'y ai jamais été, mais il paraît que c'est une entreprise titanesque. Mais il le faut, sans nos deux récoltes annuelles comment suffirions-nous à nos besoins ? Depuis toujours nous avons décidé de vivre en circuit fermé, sans rien emprunter au-dehors. Et nous avons agi en conséquence.

Le plus clair c'est que les énigmes se multiplient, et que nous en sommes toujours au même point.

Danielle vient nous relancer. Elle m'invite à l'accompagner. Il fait bon, le soleil est joyeux, la campagne est accueillante, c'est un crime que rester enfermer. Et nous voilà partis sous l'œil attendri des parents.

… Je rentre la tête en feu, douloureux de désir insatisfait. Cette fille est véritablement un démon. Elle m'a entraîné dans les bois, courant, riant, m'agaçant de cent façons. Comme si l'odeur de son corps moite ne suffisait pas à me donner la fièvre et à faire monter en moi le désir. Elle s'offre, se dérobe, revient, m'amenant au bord du vertige jusqu'au moment où nous avons rencontré un petit étang calme traversé par un ruisseau.

Surprise à cette vue, ou feignant de l'être, elle m'a invité à me baigner. Sans aucune honte ni gêne, elle s'est mise à se déshabiller devant moi. J'ai vu tomber les sandales, les bas, le corsage, la jupe, elle m'a souri admirable de forme dans son bustier et son slip clairs, puis elle les a arrachés d'un geste vif, elle a jailli nue dans le soleil, la peau frottée de lumière et chaude comme un bloc d'ambre… et sans aucune tache claire pour en abîmer l'éclat. Elle pratique le bain de soleil intégral… Elle agite la main et se précipite dans l'eau, troublant la promenade des serpents aquatiques…

Et moi je balance sur la rive, les joues ardentes. Je n'ose la suivre, un peu par crainte de dévoiler mon désir à ses yeux. Beaucoup retenu par mon dégoût des reptiles. Je brûle pourtant de la rejoindre, certain cette fois de la prendre.

Finalement, fouaillé par son rire et ses moqueries, je m'exécute, je bondis dans l'eau tiède, et je nage à sa poursuite. Elle fuit, prend pied sur la rive opposée, ralentissant sa course pour que je la saisisse et que je l'enferme dans mes bras. Je l'ai écrasée contre ma poitrine. Un frisson m'a parcouru quand nos peaux se sont épousées. J'ai cru venu l'instant, et je l'ai renversée sous moi dans l'herbe…

Alors à nouveau le même scénario, mais sans même cette fois l'ombre d'une satisfaction. Des caresses, toujours plus audacieuses, exacerbant mon désir jusqu'à la souffrance, mais un refus total de sa personne. Je ne sais pendant combien de temps nous nous sommes caressés rageusement sans arriver à satisfaction. Très vite ce fut une lutte, un combat, où elle fut la plus forte, où elle parvint toujours à me dérober son corps. Je fus brutal,

odieux, je l'ai frappée, mordue, j'ai essayé de la briser, de la prendre de force. Mais ses jambes étaient de fer…

Mais pourquoi cette attitude ? Elle n'est plus vierge, je le sais, et elle me l'a crié. Dès ses quinze ans elle a été la maîtresse de Guy, puis des garçons de la classe : Yves, Michel et d'autres… Complaisamment, elle m'a détaillé leur liste, triomphalement, comme autant de titres de gloire.

Si elle pense me rendre jaloux ou me faire souffrir, le calcul est mauvais car je ne songe qu'à mon plaisir, à ce plaisir qu'elle me refuse narquoisement. Car elle me le refuse : elle ne sera pas à moi : « Toi mon chéri, je t'aime… » Et dans le même temps ce rire agaçant, narquois, qui me fait voir rouge. J'ai un moment noué mes mains autour de son cou, j'ai voulu l'étrangler. Je n'en ai pas eu la force… Elle se joue de moi comme le fait le chat de la souris…

Pourquoi agit-elle de la sorte ? Pour me tenir la dragée haute ? Pour m'amener au mariage ? Un mauvais calcul alors. Qui l'assure qu'elle sera toujours la plus forte ? Un jour, poussé à bout, je puis prendre une pierre, l'assommer, et la violer. J'y ai pensé. Mais je ne désire pas seulement mon plaisir. Je veux également jouir du sien. Je veux la voir perdre la tête, devenir en mes bras une chose pantelante et rassasiée…Que vienne le moment où je la vaincrai ! Comme, au dernier moment je lui refuserai ce plaisir qu'elle atteindra.

Je la désire, je la hais et je la crains. Elle sera certainement une maîtresse effrayante, et pourtant je n'aurai de paix avant qu'elle ne soit devenue mienne…

Elle s'est enfuie en m'abandonnant. Il me faut me rhabiller et rentrer seul, comme un chien battu. Mais non la queue entre les jambes…

J'ai désespéré Mme Linard, touchant à peine à mon repas. Mais il m'est impossible de manger : il fait trop chaud, la touffeur du jour a empli cette carapace de pierres, pénétré toute la maison. Et puis mes nerfs fourmillent à fleur de peau.

Dans ma chambre j'ouvre ma fenêtre. La nuit est chaude, pleine de lune, de rumeurs et d'odeurs. Je retrouve, collée à mes doigts, à ma peau, son odeur. Elle me grise encore, et la colère me revient.

L'eau de mon broc est tiède, mais me laver me calme un peu. J'enfile un jean et mes pantoufles, je saisis un maillot de coton, puis je le rejette, autant demeurer torse nu. Passons dans mon bureau, le travail achèvera de me calmer.

Livres et cahiers sont étalés sur ma table. Je les manie sans goût. D'abord fumer une pipe, bien lentement, dans l'espoir de m'apaiser complètement… Que me disait encore ma logeuse : « Faites attention, c'est nuit de pleine lune… » Que vient faire la lune dans cette galère ? Et puis, zut, j'en ai par dessus la tête de ces mystères, de ces sous-entendus… Au travail. J'ai pas mal à faire. Et mes cours universitaires me sont inutiles. C'est à peine s'ils peuvent me fournir quelques directives générales… Tout le reste je dois le tirer de mon propre fond, de mes réflexions et de mes remarques. Il paraît que c'est ainsi qu'il faut procéder : chacun doit découvrir lui-même le sens des textes à commenter. D'accord… encore qu'un peu de clarté ne nuirait pas. Que dire de ceci :

Le Saint créa l'homme en imprimant l'image du royaume sacré qui est l'image du Tout ; c'est cette image que le Saint regarda lorsqu'il créa le monde ainsi que toutes les créatures du monde. Cette image est la synthèse de tous les esprits d'en haut et d'en bas, sans aucune séparation ; elle est la synthèse de tous les Séphiroths, de tous leurs noms, de toutes leurs épithètes et de toutes leurs

dénominations…

Ce que j'y vois de plus clair c'est que la substance est identique dans toutes ses manifestations, depuis le minéral jusqu'à Dieu. Et en ce cas voilà une philosophie purement matérialiste. Mais ne peuvent-ils donc l'énoncer en langage clair ? Quoique je pressente là des harmoniques dont le sens m'échappe…

J'étudie, je prends des notes, je consulte les cahiers de mes élèves, j'élague mes interprétations, je fatigue mes traités de philosophie, et, somme toute, je me plais assez à ce travail. C'est un peu comme lire un roman policier. Mais au lieu du coupable c'est le sens que je dois débusquer… Mon prédécesseur n'avait ni flair, ni imagination. Pour lui la lettre seule importait, tout devait s'interpréter selon elle. Je comprends qu'il n'ait pu satisfaire la curiosité d'un Guy.

Ma lampe vacille, clignote, rougit, puis s'éteint… Je craque une allumette, je saisis la bougie. La petite flamme jaune grandit, danse, éclaire tant bien que mal la table. Je reprends ma pipe, je la bourre tandis qu'on frappe à la porte. Je crie « Entrez » sans songer à ma tenue. Tant pis, le mal est fait, ma logeuse me verra déshabillé. Et elle a un petit regard coquin en me contemplant. Ma foi, dans l'état d'énervement où je suis… Mais il s'agit de tout autre chose :

— Je savais bien que vous aviez oublié la bougie rouge…

J'avoue, mais elle se contente de sourire. Elle ouvre l'armoire, prend la bougie, l'allume, la pose sur la petite console devant la fenêtre. Puis elle tire soigneusement les rideaux, après avoir mis en place un écran destiné à les protéger.

— Voilà… Vous devez toujours faire cela quand la lumière s'éteint. Surtout par les nuits de pleine lune. Maintenant je vous laisse.

— La panne sera longue ?

— Trois heures peut-être…

Je n'insiste pas, et je cherche pas à savoir pourquoi il me faut agir de la sorte. Je la remercie, et je me remets au travail. Elle a un long regard à mon adresse, et sort avec un long soupir de regrets. J'en ai un instant la chair de poule.

Dans sa tulipe de verre la bougie crépite doucement. Sa petite flamme droite éclaire suffisamment mes papiers. C'est finalement moins mal commode que je le craignais. Mais je doute que la panne soit la conséquence d'une consommation trop poussée, qui aurait provoqué la rupture des disjoncteurs. On a volontairement interrompu le courant. Et les bougies allumées devant les fenêtres sont là pour éclairer les rideaux. Qui ne les a pas tirés sera immédiatement signalé. C'est donc que quelque chose se déroule dans les rues dont je dois pas avoir connaissance…

Tout en travaillant je tends l'oreille. Soudain la nuit se peuple de bruits.

Une rumeur de pas. Des ordres étouffés, une sorte de respiration énorme et étranglée, un piétinement confus sur la chaussée… Les bruits se précisent. Tout une troupe passe sous mes fenêtres. J'entends des semelles ferrées racler les vieux pavés, des ordres donnés à voix basses, des claquements de cuir, des plaintes étranglées…

Je me suis levé. Je vais aux rideaux, et je tends la main pour les entrebâiller. Je m'arrête à temps. Je suis fou, ce serait me signaler immédiatement. Je reviens à mon bureau, je m'étire avec bruit, je me lève, je fais un peu de bruit, comme si je fouillais dans les rayons. Puis silencieusement, sur la pointe de mes pieds nus, je porte une chaise près de la fenêtre, j'y grimpe, et je me hausse un peu.

Les rideaux ne montent pas jusqu'au sommet de l'embrasure. Il existe là un espace étroit où couler mon regard.

Je ne puis voir ce qui se passe sous mes fenêtres, mon regard porte plus loin, vers le sommet de la chaussée. Du reste la rue est redevenue silencieuse. Le groupe doit s'être éloigné. J'attends… Là-bas apparaît une procession d'ombres chancelantes, avançant dans la nuit des arbres. La tête de colonne débouche maintenant en terrain nu, obliquant vers les hauteurs. Trop loin malheureusement pour que je puisse discerner des détails. Je distingue parfois l'éclat d'un blouson de cuir brillant dans la lune. Et il semble que la colonne marche sur plusieurs rangs d'épaisseur. En flanc-garde, des isolés entourent une masse de taches claires. L'ensemble ondule, se tasse comme une chenille, et marche vers le Gibet.

J'attends. Là-haut, sur le plateau, des feux se sont allumés, des points dansants semblent indiquer des torches agitées. Je retiens ma respiration, je tends l'oreille, captant une rumeur lointaine, un écho de tambours roulant à un rythme de plus en plus précipité. Ce rythme qui retentit dans le Pouilly ce matin, et qui menait la ronde autour du feu le soir de mon arrivée. Il y a une semaine… Il me semble que des années se sont écoulées depuis.

Une sorte de plainte, de cri musical monte et se mêle au tambour… mais étonnamment faible et lointain… À vrai dire quand je songe à la distance qui me sépare du Gibet, pour que l'écho m'en parvienne, il faut que là-bas on hurle, qu'il s'y déroule une bacchanale insensée, un ouragan de clameurs et de cris…

Doucement je redescends, je me remets à ma table. La bougie brûle toujours, sa clarté inonde mes cahiers, mais je ne puis travailler. Les lignes dansent devant mes yeux. Je suis très loin, à la limite de mes rêves, dans le cercle des colonnes, entraîné par la rumeur des tambours.

Je sais, comment ? je l'ignore, mais je sais qu'en ce moment tournent des rondes, tandis que s'effectuent les libations sacrées. Pour quel cérémonial ? Pour quelle adoration nocturne de la lune ? Car ceci se déroule à chaque pleine lune. Les allusions de ma logeuse me le confirment, comme ce qui me fut dit à propos du petit Ledru, aucun doute ne m'est laissé. Toutes les quatre semaines une procession monte vers les menhirs…

Je dois garder le secret le plus total sur ce que je viens de surprendre. Il s'agit d'un de ces rites secrets, propres à la caste occulte, celle des maîtres réels de la contrée, cette caste qui a mes cagoux en guise de garde prétorienne et d'exécuteurs de ses desseins…

La caste aux programmes insensés… Insensés ? Pour moi, sans doute. Mais derrière je devine une pensée cohérente. Sans cesse me harcèle cette idée que je ne fais rien que contempler l'envers d'une tapisserie. Le carton m'en est inconnu, mais il existe. Si je pouvais pénétrer au cœur des faits tout s'éclairerait, prendrait sa place, son sens, son accent : les textes ésotériques, cette procession ce matin, la rudesse des mœurs et leur liberté, la façon à la fois libre et cruelle dont les enfants sont élevés, la présence des reptiles, tout deviendrait clair.

Quelles improbables orgies se célèbrent cette nuit ? Et dans quel but ? Et cette ombre de mes rêves prend-elle enfin sa forme définitive ?

CHAPITRE X

Je devine en partie ce qui s’est passé cette nuit. Et je suis persuadé que chacun dans la ville est plus ou moins au fait, même si nul n’ose aborder franchement la question.

Je suis descendu en compagnie de Lequenne ce matin. Comme je m’y attendais, il ne fit aucune allusion à ce qui s’est déroulé cette nuit. Pourtant la cohorte a défilé sous ses fenêtres comme sous les miennes. Une fois à l’école, il a cherché à m’entraîner rapidement à la salle des professeurs. Donc le comportement des élèves pouvait m’apporter quelques éclaircissements, aussi je me suis découvert immédiatement une surveillance, et je descends dans la cour.

Les classes de 5e et de 4e sont en révolution, massées dans le coin le plus éloigné de l’autorité. Les grands, agglomérés par petits groupes, bavardent avec des sourires d’ironique attendrissement, tout en formant écran. J’avance d’un air indifférent. Guy me salue, ses compagnons ont comme un mouvement, mais il les arrête, et nous échangeons un regard. Je ne sais ce qu’il lit dans le mien… Mais chez lui c’est un peu la complicité de ceux qui savent…

Les gosses n’ont pas surpris mon approche. Ils sont tout à leurs conversations. Les plus jeunes entourent d’un cercle admiratif, craintif et flagorneur, quelques gamins de quatorze, quinze ans, parlant avec condescendance, farauds de leur importance, plastronnant, les épaules un peu raides. Et surtout les traits tirés, le teint brouillé, les yeux cernés et les bâillements de ceux qui passèrent une solide nuit blanche.

Pas étonnant que les textes soient emplis de Sparte. Cette nuit dut se célébrer un rite analogue au sacrifice des jeunes Spartiates en l’honneur de la déesse lunaire, Artémis… ou Hécate… Et j’y songe, un des villages se nomme Chécate… Pur hasard ?… Et à quoi peut répondre ce rite ? Chez les Spartiates il avait une raison militaire et politique. Mais ici… Et, si j’en juge par les gnons voluptueux qui marquent les visages, on dut introduire des variantes très inconnues à Sparte, et qui ne doivent pas manquer d’agrément.

J’entre en classe. Tout de suite mon attention est attirée par Gilles. Les épaules raidies, assis bien droit, prenant soin de ne pas toucher le dossier, le visage pâli, les traits tirés, les yeux rouges. Même si je ne l’avais pas remarqué, l’attitude de ses camarades me l’aurait désigné. Ils sont tous à le lorgner, à se pousser du coude, à pouffer, avec une joie maligne dansant dans le regard.

Gilles était cette nuit du nombre des novices. Et sans doute n’a-t-il pas vaillamment supporté l’épreuve. Ce qui m’étonne. Mais il est possible que les bourreaux, ou les officiants, comme on voudra, se soient particulièrement acharnés sur lui, l’aient accablé par plaisir. D’où les railleries de ses camarades, et leur jubilation.

Tout comme si je n'avais rien remarqué, je reprends l'explication de Ronsard :

Que dirais-je plus ? Ils sont pleins d'art et de
[science,
Quant au reste impudents et pleins d'outre-
[cuidance…

Mon regard évite de se porter du côté de Gilles. Je l'ignore, et je ne l'interroge pas. Ses yeux d'affamé m'indisposent. Je ne veux pas répondre à leur attente. Je suis certain, je ne sais pourquoi, mais je le suis, je suis certain qu'il me joue la comédie.

Ses camarades se méprennent sur mon attitude, et doivent attribuer au mépris ce qui n'est que méfiance. J'en vois me sourire d'un œil complice. Ils chuchotent plus librement, et ricanent sans retenue, tournés vers le garçon. Deux larmes coulent sur les joues de Gilles. Larmes de douleur ? ou larmes de rage ? Je ne change pas d'attitude. Jusqu'à la fin de mon cours, Gilles est devenu pour moi transparent. Je crains seulement qu'il ne vienne me relancer après.

Mon attitude doit pourtant lui être claire : quoi qu'il dise, ou qu'il fasse, ou qu'il m'apprenne, je serai sourd. Je me refuse à être pris à mon tour, de gré ou de force, dans cet engrenage impitoyable que je devine, de me retrouver à mon tour broyé, comme il l'est… peut-être… Car je ne sais au juste quel est exactement son rôle dans la pièce qui se joue pour moi… Quoi qu'il en soit, je veux savoir, je veux percer le mystère, lever les dernier voiles, mais à mon heure, quand je le jugerai bon…

Depuis deux jours la peur qui dort au fond des yeux est devenue mienne. J'ai peur de savoir, d'être contraint de m'insérer dans ce système de castes, d'être promis aux rites et initiations qui sont le prix de la connaissance. Cette peur, elle est en moi, somnolant par instant, mais tout soudain le serpent se réveille, serre avec nonchalance ses anneaux à l'entour de mon cœur, et je crois défaillir… Et pourtant à côté de lui, bien enfoui, n'osant lever la tête, il y a le désir d'affronter tout cela, d'être admis parmi ceux qui savent, de voir Isis de dévoiler…

Quand finira ce cauchemar ? Parfois, fulgurante comme une épée, me traverse l'envie d'aller moi-même vers ces maîtres inconnus, de me remettre entre leurs mains, pour que cette lancinante incertitude prenne fin…

Je quitte très rapidement l'école, bien décidé à faire un détour pour éviter Gilles, Lequenne et les autres. En face du passage à niveau s'ouvre un sentier encaissé, enfoncé entre deux murailles de terre, et qui contourne le quartier. Là je serai bien pour échapper aux regards…

Les sinuosités du sentier me masquent sans trêve le monde qui m'entoure. Il me semble me déplacer dans une fosse. Mais j'ai besoin d'être ainsi dissimulé à tous les regards, de ne plus voir que le ciel au-dessus de ma tête. Et encore ce ciel m'est suspect, lourd de menaces folles.

Un tournant, et, devant moi, à quelques mètres, Gilles qui m'attend, le cartable à ses pieds. Impossible de l'éviter. Sale petit espion, collé à moi comme une limace ! Je devrais retourner sur mes pas, mais ce serait avouer mes craintes. Et cela je ne le veux pas.

— Je vous attendais. Je DOIS vous parler.

Plus de « monsieur » désormais, rien de l'attitude réservée d'un élève, plus d'échappatoires non plus. Nous nous affrontons durement. Mon destin est en train de se décider. C'en est fini de louvoyer devant les portes

sombres qui me sont promises et qui ont commencé à s'entrebâiller… Je vais entrer dans mon labyrinthe, pour me perdre dans Dieu sait quelles ténèbres.

Gilles m'est odieux. En moi flambe soudain une haine rouge et tenace. Aucune pitié, plus d'intérêt. Mille morts et mille supplices, voilà tout ce que je lui souhaite. Un froid de glace me pénètre jusqu'au cœur alors qu'il s'avance. Si les autres se doutent que j'ai reçu ses confidences, alors c'en est fait de moi, ils ne m'épargneront plus, je devrai partager leurs monstrueux secrets…

Il me regarde. Je ne puis échapper à ce regard qui me paralyse. Je suis tout juste capable de me reculer quand il avance la main. À aucun prix qu'il ne me touche ! Je préférerais encore le contact d'un lépreux. L'insulte ne semble pas l'atteindre. Il est au-delà des sentiments humains. Ce n'est pas un enfant que j'ai devant moi, ni un homme, rien qu'un messager.

Il parle, d'une voix sans timbre, qui vient de très loin, d'au-delà des peines et des douleurs. Une voix qui a traversé l'enfer et qui va m'en conter la découverte, lentement, sans éclat, avec des phrases grises et simples, mais qui blessent atrocement.

Son père a voulu qu'on l'initie, il a tout fait pour cela. Par vengeance. Parce que Gilles accède à des privilèges interdit à l'homme né dans le Pouilly, et qui jamais ne s'en évadera.

Pendant des jours il a décrit les épreuves et les tortures à venir. Et quand hier les cagoux sont venus chercher Gilles pour aller au Gibet, le père s'en fut ouvrir, s'inclina, fit, d'un coup de pied, lever de sa paillasse l'enfant à qui il avait lui-même lié les mains derrière le dos. Il a jeté son fils entre les mains des racoleurs, avant de refermer, précipitamment, la porte.

Les cagoux ont tranché les liens du garçon. Ils lui ont appris que normalement il avait encore un an d'attente, avant de gravir la colline à chaque pleine lune…

À la voix se superposent de très lointains souvenirs venus du rond des rêves. Et je ne sais si les images qui se lèvent maintenant naissent des propos de Gilles, ou si je me souviens. Ni si j entends encore cette voix.

Et aussitôt j'élimine la peur qui m'a envoûté. Je suis… intéressé. Je vois la montée vers le Gibet des novices houspillés par les gardes… Puis le bûcher flambant au centre au cercle de menhirs, les torches agitées dans le vent, les novices agenouillées tandis que tourne la ronde folle des garçons et des filles au son des tambours, des cymbales, des flûtes perçantes. La comptine des petites filles devient un cri : un hymne fou qui doit crever le ciel :

Sibiti chini, sibiti chini
Sibiti chounou chini…

Cela n'a pas de sens, cela sonne comme une imprécation ou une invocation rituelle, et c'est hurlé à pleine gorge par les danseurs et les filles qui nouent la ronde, dont les anneaux enveloppent le groupe tremblant des nouveaux venus…

On attise le bûcher, la ronde tourne de plus en plus vite, les bourreaux dansent et crient, l'ardeur du brasier sèche la sueur sur les torses tremblants, et maintenant se dénouent les chemises rouges des Cagoux, les corsages des filles, qui se mettent à tournoyer seins au vent…

… Guy s'est acharné sur Gilles, voulant briser sa résistance, ne s'arrêtant qu'au moment où l'enfant hurle et supplie… Posément Gilles enlève sa

veste, veut déboutonner sa chemise. Je l'arrête de la main, avec un regard d'indifférence glacée qui fait vaciller un moment le visage du garçon. Que m'importe tout cela. Ce que je veux apprendre est d'une autre sorte, et ne s'arrête pas aux simagrées rituelles.

Les flammes montent, la chaleur est devenue atroce, et cuit les peaux nues. Un relent âcre de sueur se mêle à l'odeur des boucs surgis de l'ombre et qui tournent avec les danseurs, les cornes chargées de guirlandes. Tandis que les serpents réchauffés sortent de leur engourdissement et s'assemblent au pied des colonnes…

Sibiti chini, sibiti chini
Sibiti chounou chini…

Les dernières chemises, les derniers corsages sont tombés depuis longtemps, les danseurs nus halètent de fatigue et d'énervement, la sueur coule en ruisseaux sur le corps des novices apeurés, saisis par la main, entraînés dans la roue, qui martèlent le sol de leurs pieds nus, qui crient et râlent le même appel : Sibiti chini, sibiti chini… La ronde hurlante amplifie son cercle, secoue sous la lune des chevelures poisseuses de sueur, et l'odeur des corps monte, emporte et grise les novices envoûtés par le rythme des talons nus sonnant sur la glaise durcie par les milliers de piétinements, par la clameur sacrée et le cri du tambour…

Un cri bref, un coup de sifflet strident, un dernier roulement de tambours, des torches qu'on pique dans l'herbe, et c'est la ruée hors du cercle.

Gilles a fui, écœuré, ne voulant pas se mêler à l'orgie. Cela signifie se mettre hors la loi, se vouer sans recours aux sévices des cagoux. Il le sait, mais il fit son choix en conscience, ne pouvant supporter le spectacle des corps épars, emmêlés, et la vue des serpents venus glisser sur les flancs moites, et léchant les meurtrissures de leurs dards…

Gilles s'est tu. Il me regarde une fois encore, avec ces yeux qui me transpercent. Maintenant ils vont se mettre à sa recherche. Son père le livrera, il est perdu, voué à… Je lui coupe la parole, d'un geste brutal. Et, avec une voix que je ne reconnais pas, qui vient du plus profond de mes rêves, de mes cauchemars, je pose la question qu'il me tardait de poser :

— L'ombre a-t-elle pris forme ?

Le visage de Gilles se défait, perd son expression d'adulte, redevient celui d'un enfant apeuré. La peur le défigure, ses yeux ne sont plus que deux perles d'épouvante. Il me regarde, le visage vidé de sang, les joues vertes, et il recule… Ses mains tendues en imploration retombent… Il fuit, il court au travers des buissons, sans se soucier des épines qui ensanglantent ses jambes nues…

— Que lui avez-vous dit pour l'effrayer ainsi ?

Un homme est là, juché sur le talus, et qui m'interpelle. Âgé, panama, lorgnon, veston d'alpaga, haut col et gilet piqué.

— Ferry, archiviste de la ville.

Il dévale la pente raide avec une agilité qui me surprend. Une fois devant moi il commence par tirer sa pochette et s'épousseter. Puis il me montre la direction où Gilles s'est enfui.

— Je connais bien ce gamin. C'est encore une victime des Cagoux… Mais pour l'avoir effrayé à ce point que lui avez vous dit ?

Je réponds que je ne sais. Le vieillard ne paraît pas satisfait de ma réponse.

— Je vois : vous vous méfiez de moi. Vous avez tort. Et je puis vous être utile. Par exemple, en vous expliquant ce qui se passe, et ce qui va se passer… Moi, je puis vous parler sans crainte : je suis foutu : un cancer. Trois mois encore à vivre, six au plus… Et, comme je ne suis pas de leur bord, je n'ai rien à espérer. Si vous saviez combien j'en ai vu de ces moribonds portés au Gibet une nuit de lune, et qui en revenaient guéris. Ou tout au moins soulagés… Mais servir S'sor, non, merci, c'est payer trop cher… Je ne vous parle pas des initiations, mais toute sa vie demeurer sous la coupe des Cagoux et devoir plier l'échine devant eux.

— Comme les autres.

Cela m'a échappé. Mais Ferry ne semble pas s'en formaliser.

— Non, pas comme les autres, plus que les autres. Oui, je le fais, mais pas de la même façon. Eux, sont complètement à leur merci, tout en eux est soumis, même leurs rêves… Vous me suivez ?

Ce serait plus clair s'il m'expliquait comment les choses se passent. Oh, fort simplement ! À chaque nuit de pleine lune, un groupe de garçons et de filles monte là-haut, pour y recevoir l'initiation et assister à l'adoration de S'sor… Et ces initiés ? Comment sont-ils choisis ? On les désigne, mais qui… Un jour un Cagoux passe, ordonne au père de préparer son enfant. La nuit venue, les parents le remettent entre les mains des gardiens. Et désormais ils n'ont plus aucun droit sur eux. Les initiés ne répondent de leurs actes que devant les cagoux.

— Cela vous explique l'autorité de votre élève, Guy. Lecorgne n'est pas un initié, alors que pourrait-il lui dire ?…

Quant aux cagoux ils se recrutent également par le choix. Nul ne peut le devenir s'il n'a adoré les pierres. Il n'en sait pas plus.

Puis il me reparle de Gilles, avec une insistance qui me déplaît. Je l'interromps : Gilles s'est révolté, il ne voulait pas aller au Gibet. Est-ce courant ?

— Non… Beaucoup voudraient refuser, par peur… mais ils n'osent pas. Ils tremblent devant les cagoux. Quant aux parents… Voyez-vous, il y a quinze ou seize ans, l'instituteur de Rièzes a voulu les défier. Quand les émissaires *se* sont présentés, il leur a refusé d'emmener son fils… Pendant deux jours, il a joui de son triomphe. Il claironnait que les cagoux n'étaient que fumées : il suffisait de leur tenir tête pour les voir s'incliner… Puis son fils est parti faire une course., et il n'est pas rentré… Quand le père l'a retrouvé, cinq jours plus tard…

L'archiviste se passe la main sur les yeux, comme pour effacer une vision trop horrible.

— Il s'est pendu à l'instant… Les… les débris… sont restés devant sa porte jusqu'au soir, sans que personne ose y toucher… Depuis…

« Si vous voulez savoir ce qui adviendra de ce gamin prenez donc dans deux jours le vicinal pour Aven, vous l'y verrez au bagne, travaillant aux carrières, ou dans les marais…

Comme je ne réponds pas il s'éloigne, après un sec salut de son panama.

Les événements semblent se précipiter. Gilles est-il venu volontairement me parler ? J'en doute. Tout cela a un relent de piège qui m'est destiné… Les autres s'agitent, resserrent leur toile. Bientôt je me trouverai à leur merci, ligoté, et incapable de discerner d'où viendra le coup…

Je ne suis pas rentré… J'erre sans but, et je me retrouve devant la maison d'Arden. Il ne m'a plus adressé la parole depuis mon arrivée, depuis le moment où il me donna cette mise en garde. Et le voici qui vient à moi, la main tendue.

— Venez donc prendre le café.

Il accompagne sa demande d'un tel regard que j'accepte. Depuis des heures, il me semble avoir abdiqué toute volonté, n'être plus qu'un pantin dont les autres jouent… Arden me souffle :

— Taisez-vous… ne parlez que chez moi.

Machinalement, une fois passé le seuil, je cherche du regard le bol de lait traditionnel, et la couleuvre enroulée dans sa couverture.

— Ne cherchez pas. Pas de serpent chez moi, je suis un « réfractaire ».

Mon hôte ouvre la porte de la cuisine, jette un ordre à la vieille gouvernante, qui aussitôt quitte la maison. Il ouvre une seconde porte :

— Entrez… Mon bureau.

Décor rassurant et banal, avec, enfin des meubles quelconques, et qui n'ont pas vingt ans d'âge !… Le physicien prend place dans un large fauteuil et me parle presque sans remuer les lèvres :

— Ne bougez pas, penchez-vous sur le livre que je vais vous tendre, comme si vous vous intéressiez à mon cours de physique hermétique.

Puis, à voix haute :

— Oui, c'est un Fulcanelli. Un des rares livres de l'extérieur qui nous soit parvenu. Examinez bien ces planches : ce sont autant d'hiéroglyphes dont nous cherchons le sens.

Pendant que je me penche, il murmure :

— Vous avez été terriblement imprudent. Surtout en recevant les confidences de ce gamin… Ne levez pas la tête… Je ne sais s'ils sont à nous espionner, mais ne courons aucun risque… Avec un peu d'habileté ils ne pourront pas lire sur nos lèvres. Ce n'est pas comme dans votre chemin creux. On pouvait vous épier de tous les balcons de la ville haute ! Avec une bonne paire de jumelles, bien entendu… Vous auriez dû le faire taire, et le renvoyer sans l'écouter, tout comme cet archiviste.

C'était mon dessein, mais ce me fut impossible… À petites phrases courtes, je résume toutes les confidences reçues : celles de Gilles comme celles de Ferry… Après un regard aux croisées, Arden déplace légèrement son fauteuil, et me fait discrètement signe de l'imiter.

— Ainsi, même avec des jumelles, je les défie de lire sur nos lèvres… Ferry, un cancer ? Mais il est bâti à chaux et à sable. Il vous a menti. Et sur toute la ligne. Tout d'abord les initiés ne craignent pas ces épreuves, ils y courent. Avec peut-être la peur au ventre, mais ils y courent. Ils savent bien ce qui les attend s'ils sont choisis, ou du moins ils le devinent. Mais leur seule crainte est de ne pas être parmi les élus. C'est alors en quelque sorte un brevet d'infamie, et de lâcheté qu'on se voit décerné. Quant aux parents ils feraient tout pour que leur enfant puisse un jour monter au Gibet. Qui sait si de la sorte il ne deviendra pas un cagoux…

« Et votre Gilles m'a aussi l'air d'être de cette étoffe où l'on taille les beaux menteurs. Lui, un paria ? Mais c'est un des lieutenants de Guy à école. Et si les autres lui en veulent, c'est que c'est là une faveur exorbitante pour un garçon du Pouilly, et un blond de surcroît… Le plus clair, c'est qu'on lui faisait jouer la comédie et en le jetant dans vos jambes ils sont arrivés à vous compromettre. Maintenant vous en savez trop et pas assez à la fois… Trop pour votre sécurité, pas assez pour être à même de vous défendre efficacement. Vous disposez maintenant d'un répit de deux ou trois jours, pas plus. Demain, c'est jour de congé. Après-demain Gilles ne sera pas à l'école. Ses camarades vous diront qu'il a disparu… que son père l'a conduit au bagne d'Aven… Ils insinueront que vous pourriez intervenir en sa faveur… On sait bien que les gens de l'extérieur acceptent

mal que des enfants soient maltraités. Alors le jour suivant on vous entraînera à Aven sous un prétexte quelconque. Il vous faudra alors faire votre choix… et c'est un choix redoutable.

Je le regarde, soutenant l'éclat de ses yeux durs.

— Et vous ? Avez-vous fait votre choix ?

Arden ne répond pas. Il se lève, choisit un cigare, l'allume, tire une ou deux bouffées, paraît réfléchir. Puis il s'assied et il me conte brièvement sa vie.

Comme moi il vient de l'extérieur : de C…, comme moi, il reçut un télégramme le désignant ici. Et depuis vingt ans il n'a plus quitté la région. Plusieurs fois il a tenté de reprendre l'autorail. Cela ne lui fut jamais possible. Non qu'on le lui ait interdit formellement. Simplement il se trouvait toujours quelqu'un pour l'entretenir d'une affaire d'une importance capitale. Et l'entretien se prolongeait jusqu'après l'heure de départ.

Puis il s'aperçut que des cagoux suivaient ses déplacements. Jusqu'au jour où il renonça à son idée de départ. Depuis il vit ici, mais sans s'être inséré dans les rites et les coutumes. Il est toujours en marge, comme le premier jour. Son statut doit être assez semblable à celui de certaines familles aisées du Pouilly.

Il me fait part de ce qu'il a surpris et observé. Dans les grandes lignes c'est ce que j'ai moi-même surpris. Une nuit, de loin, il a assisté à une des rondes sur la colline. Elles n'y ont lieu que durant les nuits chaudes du printemps et de l'été. L'hiver les sabbats doivent se tenir dans une de ces vastes cavernes qui trouent le sol.

Sur le sabbat même, il ne m'en apprend pas plus que Gilles, ou que mes rêves. Il y assista une fois, mais de fort loin. Et nul ici ne soupçonne le fait. Arden s'arrête, conclut avec hésitation :

— Je le soupçonne du moins… car je suis toujours vivant.

Il croit avoir percé à jour le sens de la cérémonie. Hier ce fut la nuit d'Artémis, celle où, à Sparte, les adolescents devenaient hommes. Cela ne m'apprend pas grand-chose, et je le lui dis. Car quelle est, finalement, la signification de cette initiation ? Ou serait-ce un de ces très vieux rites, qui se perpétue par usage, par inertie, et qui n'est qu'une défroque vide ?

Arden hausse les épaules avec lassitude. Le savent ceux qui sont dans le secret. Mais qui sont-ils ? Les gens de la caste supérieure, même adorant S'sor, ou ayant reçu la dernière initiation et portant la guivre sur le cœur, ceux-là même n'en savent rien. Ils obéissent. Ils accomplissent les rites, ils se soumettent aux injonctions… Mais ils ignorent tout des desseins à venir.

Quelqu'un, ou quelque chose, règne sur ce pays. C'est un fait indiscutable. Mais qui ? Les novices ne sont pas choisis par les cagoux, ils sont désignés par les maîtres secrets. Et ces maîtres nul ne les a vu. Ceux qui parlent en leur nom ne sont que des masques.

— Mais, enfin ! que se passe-t-il donc ici ?

— Je n'en sais rien. Voici vingt ans que je suis aux aguets. Pas par inquiétude, mais guidé par la curiosité. Vingt ans que j'épie, j'observe, j'enregistre. Et je ne suis pas plus avancé qu'au premier jour. Tout ici est déroutant. D'une part la vie semble s'être arrêtée, figée… nous sommes un îlot archaïque que le temps cerne sans l'atteindre. D'un autre côté…

Il s'arrête. Comme moi, il a entendu s'ouvrir la porte d'entrée. Il pointe alors le doigt sur le rituel alchimique, et il poursuit :

— Ce fatras n'en est un que pour l'esprit non averti. Dragons, lions et reptiles philosophiques masquent une réalité infiniment plus complexe que

notre science… Je vais vous l'avouer, je regrette de n'avoir pas saisi l'occasion qui me fut donnée d'avoir largement accès à ce que je devine et qui doit être immense. C'est une physique hétérodoxe et aberrante, mais qui pourtant donne des résultats, réalise des prodiges inconnus dans les laboratoires les plus modernes…

Il se reprend.

— Enfin les laboratoires les plus modernes de mon temps, car j'ignore à peu près tout des recherches actuelles.

Une porte claque. La gouvernante est ressortie.

— Je me méfie d'elle. Je me méfie de chacun dans ce pays. Vous êtes le premier, le seul, à qui je puisse parler à cœur ouvert… J'ai renoncé. Vous, essayez de lutter, d'échapper. Et comme le temps nous est compté, écoutez-moi bien.

Il me parle de sa vie dans cette société figée, qui glisse immobile le long du temps, sans se modifier. Il y a vécu dans la peur, mais aussi dans l'avidité de savoir… Toute cette réalité apparente n'est qu'un rideau de broussailles, destiné à nous masquer autre chose. Il doit y avoir quelque part un centre où l'on étudie les sciences, où l'on forme les esprits, où l'on dresse les plans que copient les artisans.

Mais cela c'est l'écorce. Il y a autre chose, de plus fondamental. Une religion étrange pèse sur le pays, bouleversant les notions de Bien et de Mal. Tout dans l'univers est ambivalent. Comprendre le cosmos c'est comprendre l'homme, et réciproquement. C'est là une donnée classique de l'occultisme. Mais la suite est plus originale.

— Avez-vous entendu parler les dieux de la Nuit et de l'Éternité ? Ce sont eux que l'on adore et que l'on sert, eux qui se masquent derrière S'sor qui n'en est que l'image physique, le symbole. Ici l'on professe que l'ensemble des hommes se trompe : les dieux ne sont pas bons et charitables : par essence ils sont mauvais… Ce n'est pas un culte satanique, l'adoration du rival du dieu créateur, le culte de l'ennemi, de l'adversaire du dieu bon. Cela c'est l'adoration des révoltés, des ratés et des égoïsmes déçus… Non, il est dit que les dieux sont mauvais, tout simplement. Ils prennent joie à nos souffrances, à nos malheurs. Ils nous ont créés pour se divertir au spectacle de nos impuissances.

Il baisse la voix.

— Après tout n'est-ce pas ce que nous pouvons trouver dans la Bible ? N'oubliez pas que, du combat des anges rebelles, nous n'avons que le communiqué officiel. Et vous savez comme moi ce que certaines victoires proclamées hautement cachent…

« Donc on enseigne que le seul plaisir qui soit est sexuel,, tout autre plaisir n'étant qu'une façade : l'absence de douleur. Et l'euphorie est d'autant plus grande que la douleur fut plus intense et sa suppression plus brutale…

Je crois que je commence à comprendre quelque chose dans ce brouillard qui m'entoure. Si l'on accepte ce postulat, bien des points qui me déroutent commencent à s'éclairer.

— Personne ne met cette doctrine en doute dans le pays. Je la crois vraie, au moins en partie. Je crois sincèrement que ceux qui mirent en nous la conscience psychologique firent notre perte. Sans .elle nous ne serions que d'inconscients et innocents automates, impuissants pour le bien comme pour le mal, dépourvus de choix et de remords, d'héroïsme et de péché… Mais si ce n'était que cela ce serait trop simple.

Il s'arrête. Il fait quelque pas, il se retourne et me pose une question qui

me désarçonne :

— Êtes-vous certain d'avoir existé avant de venir ici ?

— Pardon ?

— Oui… qui vous assure que l'univers ne vient pas d'être créé à cet instant, avec son histoire, ses vestiges du passé, ses fossiles, tout un passé factice surgi du néant au même instant. Et nous tous du même coup, dotés de souvenirs vains, imaginaires, mais qui nous font croire que l'univers existe… Si tout cela n'était qu'un rêve ? Le rêve d'un esprit qui s'amuse, nous pose sur son théâtre et attend que nous jouions la pièce qu'il a écrite…

Que connaissons-nous de la vérité ? Un reflet porté jusqu'à nous par l'écho de multiples miroirs, si pâle, si frêle que nous errons toujours…

Rien n'est simple. On oublie trop qu'un message ne dépend pas seulement de celui qui l'émet, mais surtout de celui qui le reçoit. Les mêmes mots, les mêmes images peuvent éveiller des sentiments bien divers.

Ma décision est prise : je vais fuir. Je longerai la voie de l'autorail, je trouverai le tunnel… Arden me regarde avec beaucoup de lassitude.

— Essayez… Mais avez-vous remarqué que jamais un avion ne passe dans notre ciel ? Ni un seul vol d'oiseaux migrateurs ?

Que veut-il dire ? Il prend une feuille de papier, y trace un cercle, symbolisant la région, puis il plie la feuille.

— Il a disparu. Comme notre région disparaît si l'espace se replie sur lui-même… Mais essayez quand même.

« Si vous échouez, sachez que ce soir ils officient. Les petites maisons bâties contre la collégiale sont inhabitées depuis longtemps. Si vous osez pénétrer dans celle dont la porte est sommée d'une tête de renard, vous pourrez, en vous glissant dans le grenier, utiliser une meurtrière qui s'ouvre à hauteur du jubé.

Avant de me laisser partir, il prend un livre, l'ouvre devant une image assez terrifiante : Hécate. Il me regarde. Je me tais. Il me regarde encore et ajoute :

— Le monde échappe à notre pensée. Nous nous sommes formé de lui une idée abstraite qui ne répond pas à la complexité du réel… Quelles légendes, quels mondes, sont liés à la triple Hécate ?

*

*   *

En rentrant je trouve la maison vide. Mme Linard a dû se rendre à l'autre bout de la ville. Le billet qu'elle m'a laissé ajoute qu'un repas froid m'est préparé… Tant mieux, je n'aurai personne pour m'épier.

Je passe dans ma chambre pour enfiler mon jean et un pull, prendre mon argent, mes papiers… Danielle est là qui m'attend, nue et allongée sur le lit.

Je m'arrête, le regard dur. Je suis las de cette comédie, de ce jeu exaspérant. Quelle prenne garde ! Mais loin d'avoir peur, elle se dresse, me tend les bras, et supplie :

— Prends moi…

Je me laisse fléchir…

CHAPITRE XI

Pendant des heures, des jours, des éternités, j'ai tourné en rond…

Je voulais fuir, je marchais vers la frontière qui me sépare de l'extérieur, mais chaque sentier me ramenait à mon point de départ. Alors j'ai coupé à travers champs, marchant droit vers le tunnel, les yeux fixés sur sa gueule noire éventrant le schiste.

Je marchais… je marchais… Il béait toujours à la même distance, comme fuyant devant moi… J'ai couru… La distance demeurait immuable. Et quand, lassé, j'ai jeté un regard autour de moi ce fut la panique. J'étais revenu à mon point de départ, encore une fois. Je n'avais pas progressé d'un pouce.

Et cependant je n'avais pas rêvé. Sur mes mains je lisais les égratignures des chardons que j'avais écartés dans ma marche… la jambe gauche de mon jean était bien déchirée par les épines, comme il me l'était arrivé alors que je me débattais dans les ronces…

J'ai haleté, cherchant à faire taire ma peur. J'ai crispé les poings jusqu'à la souffrance. Les tempes glacées, j'ai fait provision de bâtons. J'ai choisi deux arbres, en parfait alignement avec le tunnel, puis j'ai avancé avec prudence, jalonnant ma route avec des piquets plantés dans le sol, les yeux braqués sur mes repères… Derrière moi la ligne s'allongeait droite, et le second arbre approchait. Je l'ai dépassé, brisant de nouvelles branches pour concrétiser ma marche.

Devant moi le tunnel fuyait toujours… Et quand vaincu, je me suis arrêté, j'étais à nouveau au début de ma course. Et mes piquets, dressés dans l'herbe courte, dessinaient un cycle presque fermé. Alors la peur est venue…

Ces derniers jours je la croyais devenue une compagne familière, je dois m'avouer maintenant que jamais je ne l'avais encore connue. Pas ce jour où mes jambes furent prises par des herbes flottantes, qui les attiraient vers le fond de l'étang. Je me suis débattu, le regard trouble, affolé. Mais ce n'était pas la peur. À peine l'angoisse devant la mort, et la révolte de mon corps. Tout comme le jour où une poutre chut à mes pieds, et où je dus m'appuyer au mur tant je tremblais.

Maintenant je connais la vraie peur : la frayeur ancestrale de celui qui plonge dans l'obscurité de la contrée aux embûches. La peur qui vide le cœur de son sang, qui cercle les tempes et laisse le cerveau lucide dans le grelottement du corps martyrisé. Lucide pour la percevoir, pour l'amplifier, pour répondre à cette main de fer, qui saisit les entrailles, les broie et les arrache.

Une seule fois auparavant, une seule et unique seconde, elle m'a effleuré. Ce fut le jour où, après avoir compris que je mourrais, je l'ai réalisé. C'est la même angoisse, la même panique qu'en cet instant, alors que mon corps apprenait qu'un jour il ne serait plus rien, qu'au-delà du

sombre gouffre il n'y avait rien, et que, révolté, il se cabrait de détresse.

Mais alors ce ne dura qu'une fraction de seconde, un atroce, déchirant, mais minime instant… Mais actuellement ces interminables secondes se prolongent, s'éternisent, alors que, cloué par la peur, écartelé dans l'herbe et le soleil, j'agonise interminablement.

Ce n'est pas seulement mon corps qui se révolte, c'est ma raison blessée qui hurle. C'est la réalité banale et paisible qui devient menace et scandale… Fous sont ceux qui croient que la peur dort dans la nuit ou les replis tortueux des ténèbres. C'est en plein soleil, dans la lumière éclatante et la chaleur qu'elle me mord le ventre.

Je cligne les yeux devant la clarté du soleil, j'en ressens la brûlure sur mon visage, mais il ne peut me réchauffer, jusqu'à la moelle un froid mortel m'a pénétré, que rien ne dissipe.

Du moins la peur m'a quitté. Non que j'aie retrouvé mon calme. J'ai seulement dépassé la peur pour atteindre cette zone où mon esprit cesse de se heurter partout à grands coups d'ailes affolés.

Je suis prisonnier, c'est un fait. Je ne puis songer à m'évader de la région, je suis voué à succomber aux embûches, à me remettre entre les mains de ceux qui me traquent… Je le sais. Mais tout cela m'indiffère. Ce sont là des dangers réels, physiques, normaux… Alors que ce désarroi du monde où je suis plongé, bouleverse tout le cadre de ma pensée.

Une seule idée m'occupe : pourquoi ne puis-je joindre le tunnel ? Savoir… Je veux savoir… à tout prix, et quoi qu'il m'en coûte.

Le tunnel existe. Cela, j'en suis certain. Je l'ai traversé avec l'autorail. Cette barrière qui m'arrête est donc moins physique que mentale. Je songe à ce malaise, à cette angoisse qui m'étreignirent durant le voyage nocturne, à cette sournoise épouvante d'un monde anéanti, dilué dans les limbes… C'est qu'alors je traversais la barrière…

Je serre les dents jusqu'à ce que le monde retrouve son équilibre, son aspect tangible, qu'il redevienne banal et dur.

Voyons, ordonnons mes remarques. Je crois marcher vers un but, et je tourne en rond. Donc mon esprit se guide sur une image qui n'est pas là, dont le fantôme seul emplit mon regard, tandis que mon corps m'entraîne sur une autre voie.

Je recommence l'expérience. Je reprends la ligne des jalons. Et soudain devant moi l'image, de la paroi rocheuse se déchire : je vois des buissons, des herbes pelées… Surtout les ombres ont changé de direction… Pendant une infime fraction de seconde je réalise la vérité, et que je tourne le dos à mon objectif. Cela ne dure que le temps d'un éclair. Aussitôt après je retrouve l'image lointaine du tunnel, les taillis qui l'entourent, agités par le vent. Mais je sais maintenant que ce n'est qu'une illusion.

Un dernier essai, une ultime tentative. Je vais suivre la voie elle-même. Les yeux fermés, avançant à tâtons.

Je m'accroupis, je touche le rail brûlant de soleil. Il est là, tangible, réel. Il doit me guider… Je le saisis, je ferme les yeux avec force… J'avance à genoux, me traînant, résistant à la tentation d'ouvrir les yeux afin d'échapper aux images trompeuses…

Soudain je ne sens plus rien. Ma main étreint le vide. C'est un instant de folle angoisse. J'ouvre les yeux. Mes mains se ferment dans le vide, au-dessus de l'herbe, et sous elles le rail brille doucement. Encore des illusions. Mon corps est dupe de fausses sensations qui aveuglent mon esprit. Il ne me servirait à rien de marcher les yeux fermés. L'illusion n'est pas uniquement dans mon regard, elle est dans tout mon corps qui,

inlassablement, me fait tourner en rond et m'éloigne de mon but.
Je suis captif. À jamais sans doute. Et une résignation étrange m'apaise et me détache…
Je dois me rendre près de l'église. C'est un ordre impératif, et je ne puis me soustraire à cette voix qui tonne dans ma tête, qui me guide. Je marche en somnambule au travers des rues emplies de lune, mais où il reste assez d'ombres pour me masquer. J'avance dans une ville morte, figée, aux paupières closes, mais où des rumeurs indécises signalent qu'on se dirige vers la grand-place.
Mon corps me guide, se faufile dans le dédale des ruelles, n'hésite jamais devant une bifurcation ou un embranchement, et me mène devant la porte entrebâillée de la Maison au Renard. La porte grince un peu. À l'intérieur, c'est la nuit totale. Pourtant, c'est sans hésitation que mes mains et mes pas me guident jusqu'à l'escalier, et que je le gravis, prenant soin de n'en pas faire gémir les marches vétustes.
La tête de pierre du renard semblait, dans la lune, se pencher vers moi comme pour me narguer… Pourquoi suis-je venu ici ? Je n'en sais rien. Quelqu'un, ou quelque chose semble avoir décidé pour moi, et m'a entraîné, a pris possession de mon corps semble-t-il. Mais non de mon esprit.
Je monte avec lenteur. Ces marches sont si vieilles que je crois à chaque instant les sentir s'effondrer sous moi… Je dois monter jusqu'en haut. Mes doigts suivent la muraille gluante. Voici la porte du grenier ; Je n'ai qu'à la pousser.
Mes yeux se sont habitués à l'obscurité. Je distingue clairement, sur le sol, une raie lumineuse au long du mur qui fait face à la rue. Je me coule à plat ventre, je me glisse jusqu'à toucher le mur du front. Il y a là une pierre descellée, je le sais. Comment ? Je l'ignore… mais je sais. Je l'attire à moi avec précautions, et j'ouvre sur la nef de l'église une fenêtre longue d'un pied, large de six pouces. D'ici je la découvre du chœur au parvis.
L église baigne dans une demi-pénombre, la voûte est plongée dans la nuit. Tant mieux, nul ne pourra me surprendre. Les prie-dieu, les chaises paillées ont été enlevés. Partout brûlent des cierges, de petites lampes à huile et fument de petites cassolettes. Une odeur étrange monte à moi. À l'encens se mêle un relent âpre d'herbes carbonisées, de résines brûlées. Un parfum à la fois désagréable et attirant, qui pèse dans les poumons, et qui, à la longue, doit brouiller les esprits.
Dans les bas-côtés de l'édifice, une centaine de personnes se sont assemblées. Je découvre deux ou trois collègues, dont Lequenne et le géographe. Puis des bourgeois de la ville, et des paysans, hommes et femmes mêlés. Tous graves et recueillis.
Sur le parvis, à l'entrée de la nef, se tiennent Yves et Michel. Le premier portant chemise, pantalon et bottes noirs, l'autre pareillement mis, mais en blanc. Derrière eux, alignés sur trois files, une douzaine de garçons en chemise blanche et culotte noire. Ce sont ceux qui furent menés au Gibet dernièrement. Ils se tiennent agenouillés, portant aux poignets et au cou des fers que je juge purement symboliques.
Les jeunes gens alignés entre les colonnes sont agenouillés également, tournés vers l'intérieur de la nef, garçons à droite et filles à gauche.
Et dans la nef, on danse !
Sept garçons en jean et chemise rouge, et sept filles, nu-pieds également, en jupe noire et corsage blanc.
C'est une danse lente, menée par des sistres et des clochettes. Glissant un

peu de côté je découvre sept musiciens, assis à l'entrée du chœur, secouant en cadence les crotales, les lyres de métal où tintent les anneaux, ou battant de la paume de tambours coniques et rouges, au son voilé.

Dominant la rumeur sourde des deux tambours, une musique orientale accompagne les glissements et les déhanchements. C'est une danse lente et serpentine. Les deux groupes : garçons, mains aux hanches, filles animant leurs bras d'ondulations serpentines, glissent sur deux lignes qui se frôlent, se croisent, s'entrelacent sans jamais se confondre, selon une chorégraphie hiératique et compliquée, dont l'ordonnance ne doit rien laisser au hasard, et qui suppose de longues périodes d'étude, de simplification…

C'est à la fois envoûtant, étrange et saugrenu. Une danse orientale en jean, sous des voûtes gothiques, devant des saints polychromés, et une assemblée en habits de fête et robes à fleur !

La danse se poursuit. Garçons et filles sont face à face, presque immobiles, le regard fixe, les bras étendus, les mains vibrantes. Ils se déhanchent par saccades, selon un rythme de plus en plus rapide, et contrarié par la musique lente. Puis ils semblent figés sur place, mais des frémissements cadencés les agitent, montant des talons aux mains tendues.

L'impression burlesque a disparu. Un malaise la remplace devant tant d'incongruité. Je pense à ces tableaux de Delvaux où des femmes nues errent sous des halls de gare…

Une frénésie mesurée emporte à présent les danseurs agenouillés, bras étendus, tout le torse convulsé, oscillant d'arrière en avant, sans que la musique ne chante plus haut ou presse son rythme. La sueur brille sur les visages figés, plaque sur les torses haletants des chemises et des corsages mouillés. C'est tout à la fois piteux et inquiétant. Tous les visages renversés, aux yeux clos, palpitent maintenant d'une étrange passion, d'une attente où se mêlent crainte et désir…

La musique faiblit encore… meurt lentement… Les danseurs se redressent en chancelant, et vont prendre place dans le chœur, hors de ma vue.

Guy sort du chœur, vêtu d'une robe mi-partie, blanche et noire, serrée à la taille par un serpent de métal. À sa vue le silence redevient total. Danseurs et musiciens font glisser à l'entrée du chœur sept urnes de bronze, aux formes étranges, d'un archaïsme inspécifiable. Puis ils s'agenouillent en demi-cercle, les bras croisés.

Guy s'avance à pas très lents, très droit et très grave. Je vois scintiller sur sa poitrine des colliers de jais et de cristal de roche alterné. Je ne puis les compter, mais je sais qu'il doit y en avoir sept…

Tous s'inclinent sur son passage. Lequenne est le premier à courber le front devant ce gamin. Les plus jeunes parmi les assistants vont même jusqu'à s'agenouiller.

Je devrais trouver cela ridicule. Je ne le puis. Il émane une réelle majesté de ce garçon. C'est une puissance qui, mains tendues, impose la soumission. Arrivé à mi-chemin du parvis il s'arrête, et clame d'une voix forte :

— Que s'avancent les enfants de la terre ayant déjà reçu le sacrement de la nuit !

Yves et Michel poussent en avant les novices.

Ils marchent, tête basse, dans le froissement de leurs fers, et viennent se prosterner devant le garçon.

Celui-ci parle. Brièvement. La nuit les a frôlés, mais ils demeurent encore des enfants de la terre, indignes de se courber devant les maîtres

qui dorment dans les caveaux de la connaissance.

Guy s'est tu. La colonne avance tête basse et disparaît dans le chœur. Yves et Michel reviennent, traversent la nef, et ouvrent les portes du parvis.

Un fracas éclate sous les voûtes : hauts tambours de cuir, cymbales aux sonorités aiguës, flûtes perçantes. La musique qui a dû retentir sur la colline, et que je reconnais, comme si elle m'avait entraîné dans la ronde. Deux enfants de quatorze ans, culotte noire, chemise blanche dégrafée entrent en brandissant des torchons. Et puis Gilles. En robe noire, serrée à la taille, portant une haute croix de procession où s'enroule un serpent de métal noir et blanc, cloué par la tête… Gilles ! Ainsi Arden avait dit vrai ; ce gosse fait partie du dernier cercle, du groupe le plus proche des Maîtres.

Voici le prêtre, chancelant, voilé de noir, enveloppé d'un long manteau, traînant à terre, les manches retombant sur les mains, ne livrant de sa personne qu'une silhouette anguleuse, à la démarche saccadée et hésitante… Dieu ! Il a plus de deux mètres de haut ! Filiforme de surcroît, avec des articulations étrangement placées… Un mortel instant j'ai cru que ce n'était pas un humain, que cet être voilé appartenait à une autre race que la nôtre… Mais non, ce n'est qu'une mascarade. D'où je suis, grâce au jeu des ombres et des plis ; je discerne les échasses qui le portent et qui lui donnent cette allure indécise et inquiétante, ainsi que les tiges articulées qui prolongent les bras. Mais pour l'assistance il ne doit pas y avoir de doute : le porte-parole des dieux n'est pas un être humain…

Il n'est tout de même pas possible que tout se résorbe en ce sordide carnaval !

Derrière le prêtre s'avancent les musiciens : un groupe de jeunes gens, les chevilles entravées de chaînettes légères, mesurant leurs pas… Puis les cagoux, les bras croisés, avec leurs bottes de caoutchouc, leurs chemises écarlates nouées sur le ventre, les jeans, et un collier doré brillant sur les poitrines brunes.

La procession longe lentement les bas-côtés, progressant d'une allure lente et saccadée : tous portent en avant, d'un même mouvement, la jambe droite, puis un temps d'arrêt, et c'est au tour de la jambe gauche. C'est… burlesque, oui, tristement bouffon. Et pourtant sournoisement inquiétant.

Le vacarme s'est assourdi : les tambours sont battus à la main, lentement, en étouffant leur vibration. Les grandes flûtes de Pan et les pipeaux deviennent presque inaudibles, quant aux grandes cymbales bombées, elles ne tournent plus aux poignets de leurs porteurs.

Le prêtre s'arrête devant le chœur, puis en chancelant, péniblement, il se tourne face à la procession. Tous tombent à genoux, à l'exception des cagoux et de Gilles, brandissant son serpent crucifié. Très lentement, vacillant toujours, le prêtre élève des mains masquées par les larges marches tombantes. Des deux porteurs de torchères accourent pour le soutenir. Alors sa voix s'élève, bizarre, métallique, déformée. Il doit sans doute être muni d'un porte-voix sous son. masque.

SIBITI CHOUNOU, SIBITI CHOUNU, SIBIT ADI CHINA CHOUNOU !

De partout monte un chœur gémissant :

— Ils sont sept, ils sont sept, ils sont deux fois sept !…

Et le chant alterné se poursuit, s'enfle, se développe, la foule reprenant en langue vulgaire, et d'une voix de plus en plus assurée, les paroles de l'invocation.

INA CHAMEE SIBIT, INA IRSITIM SIBITMA !

Ils sont sept dans les cieux, ils sont sept sur la terre.

ALDOU CHOUNOU TACOUNTOU OULI DOU-HOU !
Ils n'écoutent ni la prière, ni la supplication…
Ils sont sept, ils sont sept, ils sont deux fois sept !
Un chœur, celui des cagoux, prend le relais du prêtre :
INA NIGI ISSI IRSITI ITTANE ASCHABOU
INA NIDOUTI IRSITI ITTENI ENBOUHOU
CHOUNOU INA CHAMEE OU IRSITIM OUL ILLAMMADOU
MELLEMOU KARMOU CHOUNOU
CHOUMOU CHOUNOU CHAMEE OUL IBBA ACHI…
Des voix claires et craintives, celles des novices, répondent :
Ils se font une demeure dans les trous de la terre.
Ils habitent dans les ruines de la terre.
Ils ne sont pas connus dans le ciel et sur la terre, eux qui sont revêtus d'épouvante.
Leur nom n'existe ni dans le ciel ni sur la terre.
— … Ils sont sept, ils sont sept, ils sont deux fois sept…
L'assemblée répète, répète sans cesse ces paroles, en se balançant d'arrière en avant, d'une voix plaintive et grondante. Les cagoux s'avancent vers le chœur, tandis que le prêtre, les mains brandies, clame :
LIMNOUTI CHOUNOU, LIMNOUTI CHOUNOU !
Ils sont mauvais, ils sont mauvais ! hurlent les cagoux courant dans le chœur. « Ils sont mauvais, ils sont mauvais », répète la foule qui entre en transes. Le fracas des instruments reprend. On hurle, on crie. Une femme hurle, puis s'écroule, la bouche bavante, tandis que du chœur montent des clameurs de douleur, que des cagoux dansent sur place, fouettant l'air, frappant les dalles, les colonnes, égarant parfois un coup sur un visage ou des épaules, mais s'en prenant avant tout à une armée invisible qu'ils défient.
Et dans les rares intervalles où les sons déchaînés font trêve, des voix clament toujours :
— Ils sont sept, ils sont sept, ils sont deux fois sept !
Les novices reviennent, chancelants, libérés de leurs fers, entraînés par les cagoux dans une ronde, qui se déchaîne dans une nouvelle flambée de clameurs et de musique.
Ils tournent, ils girent sur place, les bras étendus, comme des toupies, soutenus par le rythme des tambours battus de plus en plus précipitamment. De toutes les cassolettes montent maintenant les bouffées blanches d'un encens âcre, grisant, à base de chanvre, qui doit les saouler jusqu'à la perte de la conscience.
Cela dure… dure… Les têtes se renversent de plus en plus en arrière, les chevelures flottent et fouettent l'air, poisseuses de sueur. Les yeux révulsés ne montrent plus que leur blanc… Et la danse monte comme un incendie, de plus en plus violente, de plus en plus sauvage, toujours plus folle, pareille à un ballet de derviches tourneurs. Parfois un danseur chancelle. Aussitôt Yves ou Michel s'en empare, le relève, lui passe une éponge mouillée sur le visage, puis le lance à nouveau dans la ronde.
Un violent coup de cymbale, qui résonne longuement dans le silence soudain… Il me semble que l'écho des cris et de la musique s'éteint graduellement, vibre encore, toujours présent dans ce frémissement qui me parcourt les nerfs à fleur de peau.
Les danseurs se sont arrêtés, et ils s'accroupissent autour des urnes.
Les novices, étendus à plat ventre, les bras en croix, frémissent en poussant de petits gémissements, pareils à ceux qu'arrache le plaisir.

Un second coup de cymbale, véritable coup de gong, qui vibre longuement. Une femme paraît à l'entrée de l'église et monte vers le prêtre.

C'est Danielle, nue dans une jupe noire et courte, les seins fièrement dressés, toute sa peau brune brillant de sueur. J'ai peine à la reconnaître. Même dans l'amour elle n'avait pas ce visage de ménade déchaînée venue s'offrir…

Lentement elle plonge les bras dans la première urne, et ramène des poignées de couleuvres. Elle les enroule autour de son cou et de ses bras. Les têtes plates se balancent un moment, puis s'allongent contre ses flancs.

À nouveau elle ramène deux poignées de reptiles, elle les brandit, puis elle les sème sur les corps allongés, aussitôt imitée par Guy, Yves et Michel, puisant dans les urnes, à l'exception de la plus grande.

Avec dégoût, je contemple le grouillement de serpents couvrir les novices, lécher les plaies anciennes des épaules, des poignets, des chevilles, glisser le long des visages, des flancs frissonnants, dans un silence total, seulement troublé par les respirations sifflantes, et le froissement huileux des reptiles qui se déroulent…

Danielle est venue prendre place devant le chœur ; agenouillée, les bras ouverts, le dos des mains posé sur les cuisses. Le rite doit être terminé. Les cagoux s'avancent, relèvent les novices, et la ronde reprend dans le cri et le tumulte. Tous dansent, des serpents dans les mains, ou enroulés au cou, ou autour des bras, ou autour de la taille.

Les tambours sont seuls à mener la danse. Mais les musiciens les frappent avec violence, à un rythme de plus en plus rapide. C'est un grondement de tam-tam africain qui se déchaîne, et qui envoûte.

Les garçons dénouent leurs chemises, les filles jettent leurs corsages, puis ils pressent les couleuvres sur la peau nue, ils les serrent contre eux tendrement, de plus en plus étroitement, sans arrêter leur danse folle.

La sueur brille sur tous les torses que des tremblements parcourent, les têtes tournent, tournent, comme des crécelles dans les mains de pénitents, les bouches écumantes crient des paroles sans suite. Et toujours les assistants scandent :

— Ils sont sept, ils sont sept, ils sont deux fois sept…

Inlassablement la foule reprend toujours, sur un mode de plus en plus aigu sa litanie monotone. Je les vois, rouges, convulsés, la voix rauque, les poings serrés, piétinant d'une jambe sur l'autre, ondulant au rythme du tambour, et haletant leur plainte inlassable, obsédante et lassante :

— Ils sont sept, ils sont sept, ils sont deux fois sept…

Chaque danseur tourne maintenant sur place, dressé sur la pointe des pieds nus, les bras étendus, fouettant les plus proches avec des poignées de serpents qu'il crânait, et lui tournant, tournant toujours, pirouettant comme un toton, les yeux clos, le visage convulsé par une extase animale ; par instants ils ne semblent plus toucher terre… plus vite, encore plus vite…

Au centre se dressent les novices, immobiles, les bras en croix, faisant tournoyer la tête sur les épaules, dans une giration folle. Je n'aperçois plus les visages, rien qu'une couronne de cheveux mouillés et hérissés. Parfois l'un s'écroule, saignant du nez avec abondance. Il gît, animé de soubresauts spasmodiques, tandis que les serpents continuent à s'enrouler autour des jambes, à cercler les tailles, à lécher la sueur et le sang.

Et les cagoux entonnent un chœur, plus rapide, plus violent, s'accélérant lui aussi jusqu'à la folie :

O esprit ! O esprit ! O esprit !
Descends ! Descends ! Descends !
Oï Jéga, Oï Jéga, Oï Jéga
Oh je brûle, brûle, brûle
L'esprit brûle, l'esprit brûle
La lumière est en moi, la lumière est en moi
Oh je brûle, brûle, brûle.
Jéwojé, Jéwojé, Jéwojé…
Ewoï Ewoï Ewoï !!!

Tous sont en transes. De grosses dames fagotées roulent à terre, hurlent, l'écume à la bouche, les hommes en redingote ou veste de dimanche piétinent sur place, la sueur coulant en ruisseau sur le visage. Les poings se tendent vers la voûte, hommes et femmes se dégrafent, de flasques poitrines dansent. Des garçons saisissent des filles, achèvent de les dénuder et roulent avec elles sur les dalles, jusque dans l'angle des chapelles. Et la ronde tourne, tourne, tourne…

L'air devient irrespirable là-dedans… Une odeur de sueur, de musc monte de la foule, un relent âcre que ne masque plus le parfum des cassolettes emplissant maintenant l'église d'une brume asphyxiante et grisante. Les plaintes des filles caressées se mêlent au tumulte, à l'infernal battement des tambours, impérieux, obligeant les corps à danser, à se laisser porter par le rythme, jusqu'au vertige, jusqu'à l'épuisement. Comme les novices qui roulent, ou s'écroulent, qui parfois rendent le sang à pleine bouche.

Et pourtant la danse ne semble pas devoir prendre fin ou se ralentir. Elle s'accélère encore, ponctuée par la fusillade des lanières brandies par les cagoux, les plaintes des sifflets en os, les battements de main scandés des assistants, qui, les yeux clos, se balancent de plus en plus vite, obéissant à l'ordre des tambours.

Et toujours la même clameur :

Sibiti chounou, sibiti chounou, sibit adi china chounou…

Malgré mon dégoût je ne puis m'évader du spectacle. La tête me tourne, les fumées des plantes vénéneuses me grisent, me troublent l'esprit, éveillent en moi des désirs, des impulsions que je croyais ignorer. Je voudrais être là également, me mêler à eux, arracher mes vêtements, me perdre dans la danse, serrer contre moi mes poignées de reptiles, sentir leurs dards me lécher et me laisser emporter, jusqu'à connaître cette extase qui les envoûte…

Danielle s'est levée. Elle tournoie lentement, les bras étendus ; selon un rythme d'abord lent puis qui s'enfièvre de plus en plus. Ses cheveux défaits, soulevés par sa danse enveloppent son visage, et sa jupe se soulève, s'étale, l'enveloppe à la taille d'une corolle de nuit.

Gilles s'anime. Il remet sa croix entre les mains de Guy, il s'incline devant le prêtre, puis il s'agenouille devant l'urne centrale. Yves et Michel se penchent, et soulèvent un serpent énorme, long de huit pieds au moins, gros comme le poignet, un reptile d'un noir brillant de jais, ocellé de taches blanches.

Ils le déposent dans les mains tendues de Gilles, qui doit fléchir les bras. Mais le voilà qui le soulève au-dessus de sa tête, à bout de bras, l'offrant à tous les regards.

Le serpent se débat, fouette l'air de sa queue, les amples manches ont glissé jusqu'à l'épaule et les crocs se plantent à plusieurs reprises dans la chair de l'avant-bras. Le visage de Gilles demeure impassible, ignorant le

sang qui se met couler sur sa robe. Je le vois assurer encore son étreinte, et avancer à pas lents, puis s'immobiliser devant Danielle.

Un long et lugubre coup de cymbales. La danse s'arrête, tous se laissent glisser à genoux, à l'exception du prêtre. Et de Gilles qui s'avance à pas lents et prudents vers Danielle, agenouillée, les jambes écartées. Il dépose le serpent entre les cuisses, puis il se croise les bras…

Danielle tend les mains vers le reptile. Le silence est devenu total. Rien ne le trouble que les respirations, le faible tintement des écailles alors que la tête plate s'avance, va de droite et de gauche, s'immobilise devant la jupe, et la soulève avec une lenteur immonde.

Danielle s'incline en arrière, les seins frémissants, la bouche ouverte, tout le corps frissonnant…

II… il progresse toujours… c'est incroyable, inconcevable… Un tiers en a déjà disparu sous la jupe, et le reste continue à glisser vers l'étoffe tendue…

Danielle sursaute… elle halète, gémit comme il y a quelques heures, alors que je la pénétrais… Son buste s'affaisse en arrière, tombe sur les dalles, tandis que les bras mollissent et s'abandonnent. Seuls les seins frémissent toujours… Et… et elle soupire, elle crie… TANDIS QU'IL DISPARAÎT TOUT ENTIER…

CHAPITRE XII

Je me jette dans les rues sombres, espérant vainement trouver un apaisement dans la nuit. J'oscille au bord du vertige et de la folie… Je dois m'arrêter pour vomir de dégoût et d'horreur…

Appuyé contre ce mur je frissonne, essayant en vain de retrouver la densité du monde. Mais derrière moi, filtrant au travers des écrans de pierres, se déchaîne toujours la rumeur du sabbat.

… Où vais-je fuir ? Où trouver un refuge ? Quel espoir demeure dans ce monde clos, bouclé comme une prison ? Nulle part je ne serai en sécurité… Le plus sage serait de rentrer route des Forges, de jouer désormais l'indifférence, d'être celui qui n'a rien vu, rien compris, rien deviné, d'aligner mon attitude sur celle de Arden…

Je dois être resté longtemps ainsi : frappé de stupidité, devenu un sac de chair et d'os, collé au mur, insensible, espérant en quel improbable miracle, en le réveil de ce songe écœurant… Il est tard. J'entends un bruit de pas, une rumeur de foule qui se disperse. L'office prend fin… Je ne puis demeurer ici, et je ne puis davantage songer à emprunter les rues de la ville haute : je serais immédiatement repéré, remarqué, interrogé… Alors ? Le Pouilly ? J'hésite. Je risque de ne pouvoir me dépêtrer de ce dédale, d'y errer jusqu'au matin… Mais il le faut.

J'avance silencieusement dans les rues étroites que la nuit magnifie. Les petites maisons, aux toits pointus, pâlies par la lune, irradient une paix intense. Un monde fraternel, partageant mes craintes et mes angoisses m'enveloppe, me protège contre la menace de la ville haute. Derrière les façades closes, les épais volets, les portes barricadées, j'imagine les couples, les vieillards, les enfants qui cherchent refuge dans le sommeil, eux qui sont voués au mépris, rejetés par l'orgueilleuse caste des bruns… Mais ce mépris même les préserve des offices secrets, les empêche de se vouer à l'écœurante adoration de S'sor… Être un des leurs, vivre cadenassé dans ma médiocrité, condamné à vivre penché sur un établi ou un tour archaïque, vivre privé de tous droits, oui, mais non souillé par cette ignoble réalité…

Un bruit de pas m'arrête. L'écho de bottes sonnant paisiblement sur les pavés… Un bruit qui se multiplie, qui résonne étrangement dans la nuit.

Ceux qui s'avancent inexorablement dans les rues sont purs de toute crainte… Les cagoux descendent dans le Pouilly. Ce ne peut être, qu'à ma recherche. Si je puis atteindre les rues descendantes, et franchir la rivière, je pourrai trouver refuge dans les bois… Je presse le pas, rasant les murs, cherchant asile dans l'ombre oblique des façades… Derrière moi les pas s'avancent, sans hâte, avec une impassibilité mécanique. Je me jette dans une étroite ruelle latérale, tortueuse, dont le premier coude me masque à leur vue… Ils approchent… Leurs pas résonnent de plus en plus nettement… Ils sont silencieux… Seul l'écho de leurs bottes frappant les

pavés scande leur avance… Vont-ils s arrêter devant mon refuge ?… Non, leur pas ne marque aucune hésitation il se perd et décroît…

Mais d'autres brisent la nuit… Voilà pourquoi ils se bornent à patrouiller un itinéraire : d'autres groupes les suivent et se dispersent dans le Pouilly. Ils ratissent tout le quartier.

Je m'enfonce dans la ruelle étroite… Mais de l'autre issue me parvient un bruit, d'autres bottes qui, sans hâte, progressent.

Je suis traqué, comme une bête, par d'invisibles chasseurs. Je ne les aperçois pas, mais l'écho calme de leur pas amplifié par la nuit me les révèle. Ils ne semblent pas avoir levé ma piste, mais posément ils envahissent toutes les ruelles. Sans me voir, en m'ignorant même, ils me débusquent devant eux, me fermant la route du bas, me jetant toujours plus avant dans le quartier.

Inutile de frapper à une porte, de demander asile, ou de vouloir emprunter les cours intérieures pour échapper au filet qui se tend… Nul n'ouvrirait, et de plus je signalerais ma présence.

Je dois fuir sans plan, sans but, courant au plus pressé, essayant d'échapper à ces pas qui se multiplient, qui surgissent de partout, qui m'enveloppent peu à peu dans leur étreinte…

Je m'enfonce sous les tunnels, je gravis les escaliers, sans pouvoir leur échapper. Ils progressent et m'acculent, les rabatteurs vont bientôt avoir terminé leur tâche.

Au bout de la rue deux silhouettes se profilent sur le ciel. Derrière moi grandit un écho de pas, plus nourri et plus pressé. Il ne me reste que cette ruelle à ma droite… Et c'est un cul-de-sac… Pris, me voilà pris, acculé entre de hauts murs lourds, que je ne puis songer à escalader… Le désir de lutter meurt en moi. Je sais trop que c'est inutile. La chasse reprendrait, et ma fuite désespérée prolongerait inutilement cette agonie.

Mes poursuivants s'arrêtent à l'entrée de l'impasse, ils se groupent et m'attendent. Je monte vers eux, lentement, en essayant de maîtriser les battements de mon cœur. Aucune hostilité sur leur visage. Ils s'écartent, m'encadrent, me mènent hors du Pouilly.

Un groupe m'attend sur la placette marquant une des entrées du quartier. À la lueur des torches je reconnais Guy, Michel, Yves… Évidemment… Et Gilles ! Mais un Gilles en jeans et chemise écarlate, un Gilles botté, au visage dur. Plus rien de l'enfant brimé et craintif. C'est maintenant un maître qui ordonne. Et à qui Guy obéit. Il s'avance, tenant des ordres en main. En s'approchant, il murmure :

— Permettez, monsieur.

Je me laisse dépouiller de ma chemise et de mon maillot, lier les bras aux coudes et aux poignets.

Gilles me regarde :

— Les Sept vous attendent au Gibet.

Je gis à terre, écartelé, lié par les poignets et les chevilles, devant la plus haute des colonnes de pierre. Mes bourreaux sont accroupis à quelques pas, bavardant et fumant.

Des couteaux de feu déchirent toujours les muscles de mes épaules et de mon dos à chaque inspiration. Et il me faut bien respirer… Pourtant Guy m'a exécuté sans colère, sans cri, sans menace, posément en bon ouvrier veillant à livrer un travail impeccable, en fonctionnaire dévolu sans passion à sa tâche banale. Et avant ils ne firent montre d'aucune brutalité, ils ne se sont livrés à aucune violence inutile, maîtrisant seulement mes

sursauts de révolte, avant de me lier à ces piquets plantés dans le sol.
Trois serpents, sortis de l'herbe, rampent au long de mes flancs, lèchent mes plaies. Et je sens se fermer mes blessures. La lune ronge peu à peu l'ombre où je suis étendu. Elle me baigne complètement, et je sens la souffrance m'abandonner. Je m'en dégage comme un serpent s'étire de sa peau morte. Je suis à nouveau un corps plein de vie et de forces. Une volupté inconnue m'envahit, une jouissance terrible, si aiguë quelle en devient proche de la souffrance.
Les cigarettes volent et grésillent dans l'herbe. Gilles s'avance, ordonne à ses compagnons de verser du lait au pied des colonnes, puis ils s'éloignent, hors du cercle.
Je continue à me tordre dans mes liens, comme sous l'effet de caresses expertes, sans cesse renouvelées. En haletant j'essaie de dominer les spasmes d'une volupté grandissante, et toujours insatisfaite. Je comprends que certains puissent se jeter volontairement dans ces supplices dont le plaisir est le salaire… Nul doute que les cagoux ne partagent en commun de telles expériences, et qu'alors le goût du plaisir ne triomphe de la crainte ou de la douleur…
Un dernier spasme, et je m'assouvis dans la terre avant de devenir ce corps mou et passif qui attend. Du sol montent des brumes où danse la clarté de la lune. Devant moi, au pied de la pierre écussonnée de la guivre, c'est une véritable colonne de fumée blanche dense, compacte, tournoyante, presque solide, comme emprisonnée par un mur invisible, ou comme… vivante.
Arc-bouté sur les poignets, je redresse la tête pour voir, pour contempler face à face les êtres mystérieux qui me convoquent et me torturent.L'effort est trop grand, les muscles de la nuque et des épaules se crispent sous la douleur. Je me relâche… ma tête tombe sur le sol…
Je sens à nouveau les serpents glisser sur mon corps, lécher mes muscles contractés, et la douleur s'envoler une nouvelle fois… Je me redresse. Dans la fumée des formes se nouent, se dessinent, se précisent.
Je vois un masque qui me contemple, aux traits flous, imprécis, mouvants, dont le perpétuel tremblement m'emporte au bord du vertige, hypnotisé par les lignes qui dansent, se nouent, dessinent perpétuellement des figures sans durée, dont la succession esquisse un visage qui n'est rien qu'un grouillement de reptiles.
Quand je l'ai regardé la première fois, le masque avait les yeux clos. Puis ils s'ouvrirent, et le visage s'est illuminé d'une expression diaboliquement méchante. Cela dura le temps d'un éclair, pour faire place à une lassitude extrême, à la fatigue, à l'écœurement né d'une expérience multimillénaire. Cette expression chancela à son tour, revint, disparut encore, puis il n'y eut plus que ce tourbillonnement de reptiles dessinant une caricature de visage.
À nouveau il s'anime, dans un perpétuel mouvement d'expressions, tantôt las ou serein, ou avide, convulsé par le plaisir ou la douleur, triomphant, désabusé, passant par tous les modes de sentiments humains… Les changements deviennent si rapides que je ne puis les suivre, que les traits perdent toute netteté, qu'ils dansent et se brouillent… Le masque perd ses contours se dilue, retourne à la brume dont il sortit.
L'être qui est là tâtonne, cherche une forme propre à lui permettre d'entrer en contact avec moi… La brume ondule à nouveau, se fige par plans abstraits, gris et brillants, qui se serrent et s'assemblent…
Non !… Non !… Je ne veux pas !… mon visage se colle dans l'herbe, je

mords la terre pour étouffer mes cris… J’ai vu… non, j’ai deviné… ou deviné à peine… la réalité de cet être… de cette entité d’au-delà les cauchemars… Et j’ai été emporté par la rafale d’une terreur folle, d’une angoisse inexprimable…

Tous ceux qui approchèrent des Grands Mystères, qui contemplèrent à travers le voile la Face Interdite qui médite dans l’Abîme, en revinrent avec des yeux morts, mais la bouche close. C’est que l’horrible ne se définit pas mais s’éprouve…

J’ai peur. Une angoisse abjecte me terrasse, étouffe en moi les cris de la raison, qui s’enfuit d’un vol d’oiseau blessé.

Je ne suis plus rien qu’une chose habitée par le grelottement de la terreur… Le voile d’Isis s’est un instant soulevé pour moi, je l’ai contemplée… J’ignore le châtiment qui est réservé à cette faute, mais je le pressens atroce au-delà de ce qu’il est possible de concevoir, aussi inexprimable que ce que je viens d’entrevoir… Si les jeunes brutes qui sont là à me veiller doivent s’approcher maintenant pour me torturer ou me briser les os, me larder de leurs couteaux, me brûler à petit feu, qu’ils fassent vite. Je les bénirais si à ce prix j échappe à ce que je devine.

Les pensées tournent follement dans ma tête, se mêlent en un chaos où le raisonnement se perd, où ne surnage que la peur. Je comprends en cet instant pourquoi ne fut jamais trahi au cours des âges le secret initiatique. Qui a contemplé ce que j’ai entrevu était voué à jamais au silence, ne pouvait même essayer de se le remémorer sans que la peur aussitôt ne le bâillonne, ne l’aveugle, ne le jette au bord de la démence. Plutôt le chevalet et le bûcher que l’idée de l’évoquer…

Je tremble toujours. Mes membres, par brusques saccades, tirent sur mes liens. Les courroies de cuir doivent m’avoir entaillé les poignets et les chevilles, car un liquide chaud coule sur ma peau. Mais que m’importe : je ne souffre pas… J’ai peur… peur au-delà de l’exprimable. Mon visage épouse cette terre que je mords et qui m’étouffe. J’attends avec horreur la décision qui doit me frapper… Par pitié qu’ils fassent vite… vite… que c’en soit fini… une fois pour toutes.

Rien ne vient… Si, des pensées étrangères qui rôdent autour de mon esprit, l’effleurent, et soudain me submergent. Elles ne sont ni amicales, ni hostiles… J’y décèle seulement comme une nuance d’étonnement devant ma résistance, devant la volonté de fermer mon esprit à leur emprise… Oui, je veux fermer mon cerveau à leur appel… Je lutte, je dresse un mur de cris silencieux, de refus et d’horreur. Leur pression mollit, elles chancellent et refluent.

Et pendant un inappréciable moment je retrouve la conscience de ce qui m’entoure : le froid mouillé de la terre sous mon corps, l’odeur de foin ou de sueur de la nuit, la lumière glacée de la lune qui coule autour de moi comme du lait…

Elles reviennent, puissantes, obstinées, impétueuses… La surprise est totale, et je sens qu’elles emportent toutes mes défenses, qu’elles me submergent, qu’elles s’imposent à mon cerveau, supplantant victorieusement mes pensées.

Horreur et attrait indicibles… Le gouffre noir m’appelle, et j’aspire à m’y perdre… Je suis parvenu au-delà de la peur et de l’émoi. Une paix insolite règne en moi. Et je ne lis aucun triomphe dans ces esprits qui me dominent. Rien que la simple satisfaction de prendre enfin contact avec mon esprit.

Des vagues apaisantes m’engourdissent, des pensées que je ne puis

comprendre, qui se traduisent par des phrases et des images que je bâtis, que je reprends, et répète jusqu'à leur donner une forme définitive… Une onde de satisfaction me traverse. Je dois les avoir compris, ils me parlent enfin…

Je ne dois pas avoir de haine pour ceux qui m'amenèrent, me lièrent, et me frappèrent… Ils firent ce qui devait être fait… ils ne furent que les instruments des Sept…

Me voici donc enfin devant les Maîtres du pays, devant les Sept, ceux qui dorment dans les cavernes de la terre, les dieux au double visage… Je comprends le dévouement des cagoux effleurés par cette réalité… Mais cette obéissance, cette soumission je la leur refuse !

À nouveau des ondes apaisantes déferlent sur mon esprit et m'enveloppent. Je n'aurai pas à les servir. C'est moi qu'on servira.

Je ne sais ce qu'ils veulent dire… Je suis par-delà toute émotion humaine : la peur, la souffrance, la mort même, sont autant de mots dépourvus de sens. Ce contact avec les Sept a chassé de mon esprit toutes ces préoccupations. Je ne suis plus empli que d'une intense et sauvage curiosité, et une soif de savoir… Et peu m'importe le prix qu'il me faudra payer ensuite.

Le contact de nos esprits se clarifie. Je sens que les Sept me savent gré de ces sentiments, et que chez eux l'indifférence ordinaire fait place à la satisfaction… Pour autant que je puisse traduire en symboles ces nuances légères dans les impulsions qui me traversent. Pourtant je crois pouvoir dire qu'une sorte de lien amical est jeté, comme un pont, entre eux et moi.

— N'essaye pas de nous concevoir. Tu ne le peux… Nous n'avons pas de formes réelles, nous sommes au-delà des imaginations humaines.

Ils sont les Formes surgies avant la Terre, la race éthérée venue des sphères invisibles, ils sont ceux dont le souvenir est enfoui dans les archives archaïques, dont certaines furent tracées par des mains non humaines.

J'ai contemplé les Gardiens qui dorment dans le Palais de Nulle Part. Ils se sont levés pour m'accueillir, moi l'Élu, celui dont la présence est nécessaire à leurs desseins. Aux autres d'obéir sans plus, sans se poser de questions, sans comprendre. À moi de lire leurs projets, de les recevoir en mon cœur, de les réaliser.

Je frémis… si j'accepte je n'appartiendrai plus au monde des hommes… Mais avidement je désire cette révélation, car la promesse m'est faite :

— Tu seras pareil à nous.

Elle m'élargit le cœur, m'exalte et m'écrase à la fois. À jamais je demeurerai dans mon état présent, je serai pour toujours au-delà de la haine et de l'amour, de la passion, de la rancœur, des joies et des souffrances humaines. Je serai ce que les hommes nomment un dieu.

Je m'abandonne, je laisse leurs esprits me pénétrer, accueillant avec humilité les révélations qui vont m'être faites. Images, paroles, tout se mêle, se confond, et pourtant ce chaos m'est maintenant clair et je comprends.

Les Sept furent les serviteurs des Ordonnateurs du Cosmos. Puis, quand ces derniers reprirent leur méditation, laissant à leurs serviteurs le soin de parachever leur œuvre, les Sept choisirent de créer à leur tour.

— Mais il nous fallait un support.

Comme premiers instruments ils choisirent les corps souples des reptiles, ce fut une tentative vaine. Le règne des grands lézards détourna vers le gigantisme les forces mises à leur disposition. Les Sept les abandonnèrent,

introduisirent les anthropoïdes, dont les mains aident la pensée, et qui les adorèrent et leur dressèrent des autels.

Les serpents ne sont que les agents des Sept, la forme sous laquelle ils peuvent s'incarner sous le nom de S'sor. Les reptiles ont pour tâche de rassembler et de focaliser les émotions nées de la douleur et du plaisir, ces émotions dont se repaissent ceux qui régnèrent jadis sur Atlantis, En-Ghor, dans Sparte qui les vit resplendir, dont ils firent la grandeur… Les rites et les pratiques qui me choquèrent n'ont pour but que de charger de puissances émotives les gardiens, qui transmuent en force et pouvoir les cris de douleur et les râles de volupté.

Les pensées deviennent confuses et troubles. Je ne sais si les hommes se mirent à penser seuls, si d'autres entités intervinrent, mais je vois le culte disparaître. Les hommes pourchassent les reptiles, voient en eux les serviteurs et les agents du mal. Les temples brûlent, les colonnes sont renversées, la communion avec la nature prend fin. En caravane les derniers fidèles fuient, se fraient un chemin en combattant, se réfugient ici et perpétuent le culte sous des masques protecteurs…

Les Sept parlent… Leur plan fut mauvais. L'intelligence est un don redoutable… tout comme la réflexion et la conscience, qui mesurent la douleur. La souffrance imposée doit être joyeusement acceptée, comme un don divin, car elle est la marche vers la renaissance dans les étoiles. Elle est le prix payé pour soumettre la terre, elle seule nourrit les Sept qui, en échange, nous guident et nous instruisent.

La vérité s est perdue au cours des temps. Elle ne s'est perpétuée que dans ce coin de terre où les Sept vinrent se blottir, derrière les barrières qu'ils ont dressées. Partout ailleurs se sont écroulés les empires qu'ils avaient édifiés, partout les hommes oublièrent les maîtres, l'origine de la science et du pouvoir, se croyant les seuls créateurs de secrets prodigieux mis entre leurs mains. Et, fous d'orgueil, ils se détruisirent mutuellement.

Tout devait être repris sur un autre plan. Il fallait abandonner ce cosmos décevant ; gâché par les impulsions premières des Grands Ordonnateurs, et en sculpter un nouveau.

— Mais nous sommes las… nous aspirons à la fin de nos travaux, au repos, à la non-existence… Il faut qu'un autre recueille notre sceptre et notre puissance…

Les visions se succèdent à un rythme de plus en plus effrayant. Les images passent, se superposent, s'enchevêtrent en un tourbillon de formes vagues, de couleurs fondantes, en un chatoiement nacré. Parfois de ce trouble chaos émergent un instant d'effrayantes perspectives ouvertes sur des mondes inconnus.

Un mur se replie, je suis hors de l'espace et du temps… Devant moi roulent des mondes grondants et sombres, des planètes où la vie explose et grouille sous des clartés inconnues, des colonnades de jade, des mondes de cristal filé, des planètes qui sont des gemmes, des mondes d'harmonies où tout s'ordonne et s'équilibre dans la paix… Et aussi des mondes noirs, pleins de fureur, livrés au chaos, où la vie hurle, rouge et folle.

— Quand la sixième race sera venue, les gardiens se retireront.

Et je vois le nouveau cosmos, les machines traversant l'espace, les villes peuplées par les descendants de mes compagnons, les terrasses où brûle l'encens, où grondent les tambours, tandis que l'on sacrifie aux dieux-serpents sur des autels de pierre.

Tel est mon destin : je serai leur maître, je dompterai les planètes, je boirai l'énergie et la vie à la coupe des émotions… Que j'accepte et je

deviens l'immortel maître des planètes ! Le souverain des mondes ! Celui qui jette les hommes, vague après vague, à l'assaut des secrets de l'inconnu. Je devrai affronter des luttes titanesques, m'opposer à des entités que je ne puis concevoir : des êtres nébuleux dont l'emprise s'exerce sur des galaxies entières. Mais la force des Sept sera en moi.

Je m'étire, je grandis, mon front frôle les constellations. Bras étendus, je tourbillonne dans l'espace, et sous moi la terre fuit vertigineusement. Le soleil n'est plus, au loin, qu'une mèche charbonnante et qui s'éteint. Et je grandis toujours, mon corps rayonne dans toutes les directions, épouse le cosmos, je prends la mesure de l'univers, la galaxie n'est plus rien qu'un disque lumineux qui s'efface et s'éloigne.

En moi tous les astres, tous les mystères se perdent et se confondent, mon esprit règne jusqu'aux confins du cosmos. Mais il n'y a plus de cosmos, il est en moi, je l'ai confondu avec mon être qui règle son cours des pulsations de mon sang. Je suis celui qui domine et gouverne chaque destinée, celles de chaque étoile, de chaque planète, de chaque être vivant…

Deux galaxies spirales se pénètrent, confondent leurs bras, se brassent en un nœud de flammes et de clarté. Les étoiles s'entrechoquent, se disloquent, les planètes flambent.

Ma pensée rassemble cette masse confuse, coagule la lumière, la déchire, la noue, crée de nouveaux univers, de nouveaux mondes dont je règle la course, auxquels j'impose ma loi. De nouveaux hommes jaillissent et de nouveaux êtres, encore inconnus et fils de mes rêves. Dans des villes de jade et de cristal, les prières montent devant mon symbole. Je ne suis plus un homme, je ne suis pas le Cosmos, je suis Dieu.

L'univers se resserre, les étoiles renaissent, flamboient, le soleil se rallume, je tombe… Et, sous moi, grandit follement un corps à moitié nu ; écartelé dans un cercle de pierres levées. Je rentre dans ma chair avec la nostalgie de cette ivresse…

Les Sept parlent à nouveau. Ce que j'ai vécu ne fut qu'un rêve, une préfiguration de ma puissance future, quand les temps seront accomplis, quand, après des éons et des éons sans nombre, j'aurai définitivement éliminé ce qui demeure d'humain en moi.

La course sera longue, les siècles se compteront par milliards avant que le dieu, entré en moi si j'accepte, ne m'ait entièrement dévoré. Mais dès maintenant je ne serai plus un homme. J'échapperai pour toujours à leur destin, bloqué clans ma jeunesse pour l'éternité… Jusqu'au jour où, riche de toute l'énergie accumulée en moi, j'exploserai. Ma nature charnelle se dissolvant, je bondirai jusqu'aux confins de l'univers pour l'absorber dans mon être.

Le silence revient.

Par lambeaux, tous les sentiments humains s'en sont allés. Il ne me reste plus que l'avidité de la puissance, que la certitude de devenir un dieu.

Les Sept me parlent encore. Ils m'éclairent sur mon destin, sur tout ce qui se tissa d'insolite autour de moi. Jadis ils mesurèrent leurs forces et leurs limites. Ils choisirent alors de faire participer un homme à leur nature et de lui transmettre leur puissance.

— Les étoiles se trouvant à nouveau réunies, et les forces étant nouées, nous avons enclos ce pays sous notre manteau… Puis au jour propice, au centre de ses colonnes, nous nous sommes unis, sous la forme du serpent à celle qui porta ton ancêtre.

Ainsi je participe à leur nature. J'ai en moi, latentes, les forces que je

devrai maîtriser. Mon ancêtre a fui le pays avant de recevoir l'initiation entre les colonnes. Son pouvoir lui ouvrait la barrière, comme le mien l'aurait repoussée si les Sept n'avaient ligué leurs forces pour me faire échec.

Alors, comme ils ne pouvaient franchir les bornes qu'ils s'étaient imposées, sans renier leurs lois, ils durent faire appel aux hommes, et attendre. Quatre siècles. Une seconde pour les enfants de l'Éternité.

Danielle et Gilles sont de ma race, de mon sang. Ils étaient là pour guider mes pas, me faire découvrir les Sept, me mener aux épreuves nécessaires afin qu'en moi l'homme brûle et renaisse.

J'oublie les trahisons de mes parents. Eux aussi portent en eux une étincelle de la puissance des Sept, mais elle n'est qu'un reflet tremblant et obscurci de mon propre pouvoir. Quand les Sept entreront en moi ce reflet ne mourra pas. Danielle sera pour moi une esclave docile, Gilles mènera les danses sur les collines, pliera les novices à mes pieds, fondera une ville, dans un monde à venir, au-delà des étoiles, et il y fera adorer mon nom…

J'accepte. Et soudain je me relève, mes liens se brisant. La forme tournoyante rassemble toutes les fumées et m'enveloppe. Dur et serein, un grondement d'eaux géantes me submerge.

Mon corps humain danse et bondit dans la lune, clame sa douleur et sa joie. Et je crie, et je danse, et je frappe le sol du talon, ébranlant chaque fois la colline. Les mains levées dans la lune je m'arrache à l'humanité, je salue celui qui se fond en moi, me léguant le savoir venu de plus loin que les montagnes secrètes de la lune, d'au-delà des étoiles, de plus loin encore que les ténèbres au fond des cavernes de l'Éternité.

Les portes d'or de la connaissance tournent sur leurs gonds. Je vois l'intérieur du sol, les immenses machineries et les portes ouvertes sur des dimensions ignorées. Désormais les hommes ne sont plus les serviteurs des Sept. Ils demeurent leurs adorateurs, mais ils deviennent leurs égaux, eux dont la race succède à celle des maîtres morts…

Les temps sont proches. Je vois s'épanouir la fleur de pourpre silencieuse, le chrysanthème de feu, fascinant et mortel, plus clair que mille soleils… Les temps sont proches, la race humaine va mourir. Sauf ceux qui, avec moi, grandiront dans les étoiles.

Des formes brumeuses tournent dans la lune et achèvent de se dissoudre. L'apparence corporelle des Sept retourne au néant. Les mains en coupe, je m'incline, une dernière fois, très bas, devant ces restes.

Je me retourne. Mes gardes sont tombés face contre terre, écrasés par cette peur qui me submergea. Il y a combien de temps… Il me semble que ce rut il y a des éternités et des éternités…

Gilles se relève et me dédie un regard de totale soumission. Ses compagnons n'osent encore faire de même. Je les toise, tremblants, à mes pieds.

Le dieu qui est en moi s'est replié, mais, par instant, il lèvera à nouveau sa face formidable au-dessus de la chair, quand je tracerai dans l'air les signes fatidiques, que tout ceci entrera dans la nuit, pour devenir l'essence d'un monde nouveau.

Tremblant Guy m'apporte un chandail. Je le repousse, le garçon tombe à genoux, la tête en ses bras. Yves se dépouille alors de la chemise. Mais que m'importent encore des vêtements humains. J'ignore désormais la faim, le froid, le sommeil, toutes les servitudes de l'homme. Comme les Sept je tire ma force des émotions. Et la peur montant des corps agenouillés m'emplit le cœur et me transporte. J'attends l'aube. Je lève la tête, regardant une

dernière fois ces étoiles qui, plus jamais, ne brilleront au-dessus de mon front.

Je vois le ciel se décolorer. Le vert des arbres et des campagnes, les tuiles et les ardoises des toits, là flèche dorée de l'église, se fondent dans une morne grisaille.

Le brouillard du néant s'épaissit. Noire et sans étoiles, la nuit revient, se dresse comme un mur circulaire, une coupole qui m'enferme et qui lentement se resserre…

Dans un instant tout s'éteindra au cœur du néant.

Puis la lumière rayonnera sur de nouveaux cieux et de nouvelles terres.

La lumière a disparu pour toujours. La nuit m'enveloppe entièrement. Plus de chaud, de froid, de crainte, d'espérance. Autour de moi rien ne bouge, rien ne vit. Mais ce n'est pas la mort. Ce n'est que la non-existence.

Voici l'instant de tracer les signes dans l'air et de prononcer les paroles redoutables…

Dans un instant je saurai si je suis bien un dieu.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge – Usine de La Flèche.
ISBN : 2-7024-0616-5 ISSN : 0395 - 7659

Quatrième de couverture

Ces pierres obscènes dressées sur le ciel, je les reconnais. Je les ai vues cent fois dans mes rêves. Je connais le vert noir profond des fûts, le contact onctueux et frais comme celui de l'écume de mer. Tout comme je connais cette guivre usée qui blasonne le pilier central. Je ferme les yeux et le rêve renaît. Je suis au centre d'un cercle de torches agitées par une ronde brumeuse de formes nues et floues. Les menhirs vibrent et à leurs pieds grouille quelque chose d'informe... qui palpite... qui vit.. qui s'éveille et qui va prendre forme...

Le Masque

Fantastique

Ces pierres obscènes dressées sur le ciel, je les reconnais. Je les ai vues cent fois dans mes rêves. Je connais le vert noir profond des fûts, le contact onctueux et frais comme celui de l'écume de mer. Tout comme je connais cette guivre usée qui blasonne le pilier central. Je ferme les yeux et le rêve renaît. Je suis au centre d'un cercle de torches agitées par une ronde brumeuse de formes nues et floues. Les menhirs vibrent et à leurs pieds grouille quelque chose d'informe... qui palpite... qui vit... qui s'éveille et qui va prendre forme...

Atelier Pascal Vercken

H. 52/6518/6 — Dépôt légal — Impr. 1854-5 — Edit. 8438 — 3e trim. 1977